

Jules Lermina

L'EFFRAYANTE AVENTURE

(1915)

PREMIÈRE PARTIE – COXWARD EST-IL COXWARD ?

I – Le crime de l'Obélisque

Vers onze heures du matin, par un doux soleil de printemps – on était au commencement d'avril, le 2, pour bien préciser – tout à coup des hurlements éclatèrent dans la rue Montmartre, à proximité du boulevard, tandis qu'une foule de coureurs rapides, mais peu élégants, se ruaient du coin de la rue du Croissant, les uns vers le carrefour, les autres dévalant vers les Halles, mais tous glapissant des sons aigus, incohérents, à travers lesquels l'oreille déchirée cependant percevait des fragments de mots sinistres :

– Le crime de l'Obélisque… D'mandez le *Nouvelliste*, édition spéciale. – Horribles détails.

Après quelques hésitations – car combien de fois n'avait-on pas été mystifié par la rouerie des camelots ! – quelques-uns achetaient la feuille, l'examinaient, puis subitement entourés, s'arrêtaient sur place comme médusés, et lisaient au milieu d'un groupe d'où émergeaient des faces anxieuses…

– Oui, oui !… un crime !… un assassinat !… De qui ?… On ne sait pas… L'assassin est-il arrêté ?… Je t'en fiche ! …

Voici l'article court mais sensationnel qui motivait cette émotion :

« Ce matin, à quatre heures et demie, à l'heure où Paris désert appartient aux balayeurs et n'est sillonné que par des haquets[1] d'arrosage, un journalier, M. H… se rendait à son travail et, pour atteindre les chantiers de la Madeleine, traversait, venant de Grenelle, la place de la Concorde, quand tout à coup, du trottoir des Tuileries par lequel il la contournait, ses outils sur l'épaule, il lui sembla apercevoir, au pied de l'Obélisque, un peu au-dessus du sol, quelque chose d'anormal.

« Il passait d'ailleurs, sans plus se préoccuper de ce détail, quand, s'étant retourné une dernière fois « pour se rendre compte », il lui sembla que ce – quelque chose – avait forme humaine.

« Il se décida alors à traverser et marcha tout droit vers le monolithe, et quelle ne fut pas sa surprise quand, n'étant plus qu'à quelques pas, il reconnut que l'objet qui avait attiré son attention était un corps humain, appuyé debout devant la grille et dont les pieds ne touchaient pas le sol.

« Pris de peur et redoutant d'être mêlé à une mauvaise affaire, l'ouvrier avait fait volte-face et s'éloignait, quand le hasard voulut qu'il croisât deux agents de ville. Ceux-ci, frappés du trouble de sa physionomie, l'interpellèrent et, ahuri, trouvant difficilement ses mots, il leur fit part de son étrange découverte, et tous trois revinrent vers l'Obélisque.

« Il ne s'était pas trompé : c'était bien le corps d'un

homme qui se trouvait accroché aux piques de la grille, la tête penchée en dedans de la clôture.

« Tout d'abord on crut qu'il s'agissait d'un cas de pendaison, de suicide probablement ; mais quand les sergents de ville essayèrent de soulever l'homme afin de chercher le lien et le couper, ils s'aperçurent que leur supposition était mal fondée.

« Le corps était suspendu sur deux des piques de bronze qui avaient pénétré dans la poitrine, si profondément que, malgré tous leurs efforts, les trois hommes ne parvinrent pas à soulever suffisamment le cadavre pour le dégager.

« En vain l'un des deux sergents de ville sauta par-dessus la grille sur le soubassement de granit : il vit bien la tête de l'homme, couverte de sang coagulé qui formait sur la face un masque rouge, mais il lui fut impossible de dégager le thorax des pointes qui le transperçaient.

« Comme par miracle, des passants avaient surgi de toutes parts et formaient groupe autour du mort. Les sergents de ville lancèrent des coups de sifflet d'appel et bientôt deux autres agents arrivèrent et fendirent la foule. Quand ils eurent constaté le fait, un d'eux se détacha pour aller prévenir le commissariat.

« Ainsi un quart d'heure se passa. Enfin, M. Richaud, le sympathique commissaire du quartier, arriva, accompagné de l'officier de paix et des hommes du poste.

« S'aidant les uns les autres, ils parvinrent enfin à enlever le corps qu'ils étendirent sur le trottoir.

« Au premier coup d’œil, il apparut que ce n’était pas celui d’un Français. La coupe et l’étoffe des vêtements étaient anglais, à n’en pas douter. La face, rapidement lavée et dégagée des caillots de sang qui la cachaient, était large, glabre, avec les mâchoires proéminentes, de caractère saxon certainement.

« Le crâne portait, à la partie frontale, une effroyable blessure, causée évidemment par un instrument contondant. Des parcelles de cervelle giclaient hors de la plaie.

« Le corps a été transporté au commissariat et les autorités ont été prévenues. M. Davaine, le chef de la Sûreté, vient d’arriver et procède à une première enquête. On attend M. Lépine d’un moment à l’autre…

« Il ne nous appartient pas d’insister sur les bruits qui se répandent : notre discrétion bien connue nous faisant un devoir de ne pas risquer d’entraver les recherches de la justice.

« Cependant, d’après l’examen du cadavre et quelques indices déjà recueillis, voici ce qui semble d’ores et déjà à peu près établi : le mort appartiendrait au monde du sport. Probablement à la suite de quelque querelle, il aurait été assommé, à l’aide d’un marteau, ou peut-être d’une clef anglaise. Son meurtrier, aidé de quelques complices, aurait transporté le moribond sur la place et on aurait tenté de jeter le corps par-dessus la clôture. Mais son poids l’aurait retenu sur les piques de la grille où on l’aurait abandonné.

« Des renseignements importants ont été recueillis,

qui paraissent devoir promptement mettre la police sur la trace du ou des coupables. Dans notre édition de cinq heures, nous donnerons les détails de cette horrible affaire qui paraît appelée à produire dans le public une profonde sensation et qui provoquera très vraisemblablement des révélations inattendues. »

On comprend facilement l'émotion qui courut dans Paris à l'annonce de ce mystérieux forfait.

Et encore qui aurait pu se douter des étonnantes, des incroyables conséquences que devait déchaîner cet événement.

II – Où nous faisons la connaissance de M. Bobby

Nous nous payons facilement de mots : quand nous avons appris qu'une enquête de police est ouverte, nous poussons un soupir de soulagement et déjà nous éprouvons comme un sentiment de sécurité.

La police bénéficie surtout des inventions des romanciers : depuis le Zadig de Voltaire jusqu'au Dupin d'Edgar Poë et à l'incomparable Sherlock Holmes, nous supposons volontiers que tous ces personnages ont été plus ou moins attachés au service de la Sûreté et ont émargé au quai des Orfèvres : et ce nous est toujours une nouvelle surprise quand, les uns après les autres, nous devons classer les crimes les plus sensationnels au nombre des énigmes indéchiffrables.

Il est même gênant de songer au nombre d'assassins inconnus qui courent le monde et que nous sommes exposés à coudoyer tous les jours.

Le crime de l'Obélisque – comme avait été baptisée l'affaire actuelle – allait-il grossir le nombre des dossiers à jamais clos : on commençait à se demander s'il était

vraiment possible que pareil forfait fût commis en plein Paris, au point central des quartiers les plus luxueux, sans que la police pût découvrir le moindre indice.

On avait fouillé tous les bars des environs, interrogé tous les sportsmen de haute et de basse catégorie, questionné l'ambassade d'Angleterre – car ce seul fait était acquis que la victime était anglaise – on n'avait signalé aucune disparition ni dans les établissements spéciaux, ni dans les hôtels.

Un instant on avait cru tenir une piste : des professionnels de la boxe avaient déclaré que l'inconnu devait être un habitué des assauts de cette spécialité, ceci à certaines traces caractéristiques que les poings laissent sur des parties du corps, toujours les mêmes, notamment à une déformation des maxillaires.

Le chef de la Sûreté, M. Davaine, que quelques récents insuccès avaient mis en assez fâcheuse posture, gourmandait ses agents de la belle façon.

En vain, à la Morgue, où le corps avait été transporté, les indicateurs se mêlaient à la foule, interrogeant les physionomies des visiteurs, provoquant leurs confidences. Au résumé le résultat était toujours le même : Connais pas !

Un bruit courait, assez singulier.

L'autopsie avait été pratiquée et l'illustre médecin légiste qui avait réalisé l'opération aurait, disait-on, déclaré que l'individu en question n'était mort ni des blessures qu'il portait au crâne, ni des horribles plaies,

déterminées par cette sorte d'embrochement sur les piques de la grille.

Mais qu'il était mort auparavant.

Ce qui eût semblé indiquer qu'il avait été assassiné et que c'était à l'état de cadavre qu'il avait été porté à la Concorde.

Mais telle n'était pas la conclusion du praticien : selon lui, l'inconnu était mort de suffocation. L'état de ses poumons ne laissait aucun doute à cet égard… et le cou ne portait aucune trace de violence, aucune marque de strangulation.

Ce qui était acquis, du moins ainsi l'affirmait un reporter du *Nouvelliste*, c'est que la mort ne pouvait en aucune façon être attribuée aux blessures du crâne ou du thorax – lesquelles ne s'étaient produites qu'après la mort.

D'autre part, le point où le cadavre avait été trouvé et qui forme le centre d'un énorme espace vide rendait difficile à accepter cette version que des malfaiteurs eussent justement choisi pour déposer le corps de leur victime un endroit aussi découvert, alors que même en pleine nuit il était contraire à toute vraisemblance qu'ils pussent faire sans être vus un aussi long trajet – sous la lune qui justement était dans son plein et dans un ciel très clair.

– Et pourtant, s'écriait le sous-chef de la Sûreté, en conférence intime avec son chef, ce bonhomme-là ne peut pas être tombé du ciel…

– Quoi qu'il en soit, M. Lépine est furieux et j'ai subi tout à l'heure un assaut des moins agréables… Il faut s'ingénier, chercher, trouver !…

– Entre nous, fit M. Lavaur, le sous-chef, nous savons bien que si le hasard ne s'en mêle pas, nous pataugerons dans le noir sans rien découvrir…

À ce moment précis, et comme dans les féeries à certaines paroles prononcées surgissent le personnage ou l'incident attendu, la porte du cabinet s'ouvrit et un inspecteur passa la tête :

– Patron, est-ce que vous êtes visible ?…

– C'est selon… s'il ne s'agit pas de quelque raseur…

– C'est un Anglais… qui se dit détective attaché à la préfecture de là-bas… et qui demande à vous parler…

Le chef et son subordonné échangèrent un rapide regard. Un détective anglais : est-ce qu'en effet le hasard se mettrait de leur parti ?

– Son nom ?…

– Il m'a remis cette carte.

– Voyons…

M. Davaine prit le carré de bristol et lut :

– Bobby !… ce n'est pas un nom, cela ! mais un sobriquet. Enfin, faites entrer…

Et il ajouta en s'adressant à M. Laveur :

– Cela ne nous engage à rien…

– Dois-je me retirer ?

– Non, non, restez…

La porte se rouvrit et l'inspecteur reparut, précédant le personnage qu'il avait annoncé.

Celui-ci s'avança, le chapeau melon à la main.

C'était un homme de trente ans environ, petit, mince et fluet, très correctement vêtu, tout de noir, avec un col blanc qui faisait liséré au-dessus de sa cravate. Visage rasé, cheveux en brosse très courts, roux de cuivre. La face maigre, assez pâle, les yeux petits, mais très clairs.

Bien ganté, bien chaussé, en somme l'allure d'un pasteur protestant.

– M. Davaine ? fit-il en s'inclinant en point d'interrogation.

– C'est moi. Monsieur est mon sous-chef, M. Lavaur. Vous pouvez parler en toute confiance. Un mot d'abord ; votre carte porte ce seul mot : « Bobby ». Je sais assez d'anglais pour ne pas ignorer que Bob est le surnom populaire des policemen… mais je vous prie de me faire connaître votre véritable nom…

– Monsieur, dit l'homme avec un fort accent britannique, voici ma commission officielle, délivrée par M. le Directeur de Scotland Yard. Elle est notée au nom de Bobby qui est le mien… on s'appelle comme on peut…

– C'est vrai, fit M. Davaine lisant la pièce qui lui était remise. Donc, monsieur Bobby…

– J'ajouterai, s'il vous plaît, que ce nom est… comment dites-vous cela, en français ? un peu… célèbre à Londres…

en raison de quelques services importants que j'ai rendus… C'est moi qui ai arrêté les faux-monnayeurs de Greenwich…

– Ah ! fit le chef français qui n'avait jamais entendu parler de cette affaire.

– C'est moi qui ai dépisté et arrêté M. Lewis Bird, le parricide… qui a été pendu…

– Ah !

– C'est moi qui…

– Pardon, interrompit M. Davaine d'un ton assez sec, je ne suppose pas que ce soit uniquement pour me faire l'énumération de vos exploits que vous ayez demandé à me voir…

L'Anglais se redressa, avec une dignité quelque peu irritée :

– Je tiens avant tout à être connu… chacun tient à sa propre valeur…

– Très juste… donc, monsieur Bobby, je vous tiens en l'estime que vous méritiez… que voulez-vous de moi ?

– Permettez-moi de procéder par ordre… posons d'abord ce principe qu'attaché à la police de S. M. le roi d'Angleterre et empereur des Indes, je ne suis lié par aucune obligation, de quelque nature qu'elle soit, envers la police de la République française.

Très solennel, M. Bobby.

– C'est posé, dit M. Davaine. Et après ?…

– De plus, reprit Bobby, la situation toute particulière dans laquelle je me trouve actuellement, militerait absolument contre la démarche que je fais en ce moment… je me trouve en congé régulier et ne suis tenu à me préoccuper d'aucun événement, eût-il même trait aux intérêts de mon propre pays…

Le chef de la Sûreté, qui n'était pas plus patient qu'il ne faut, sentait une infinie démangeaison de rejeter au delà de son seuil cet individu bavard et encombrant.

Mais M. Lavaur lui adressa un léger signe.

L'homme était un original : ceci ne prouvait pas qu'il ne pût rendre service. Et puis le hasard ! le bienheureux hasard !

– Continues donc, cher monsieur, fit Davaine avec son plus gracieux sourire. Tout ce que vous voulez bien me communiquer est d'un intérêt puissant et me fait bien augurer de la suite de votre discours… nous vous prêtons toute notre attention…

Cette allocution, de forme académique, plut fort à Bobby. Enfin on le traitait avec la considération méritée.

De la main, M. Davaine lui avait désigné une chaise : mais M. Bobby préférait rester debout, parce qu'il ne perdait rien de sa taille.

– J'ai tenu à vous faire bien comprendre, monsieur le chef de la Sûreté, que si je me présentais chez vous, c'était de ma propre volonté, sans y être contraint par aucune obligation professionnelle… je suis tout simplement un touriste, qui est venu visiter votre Paris – une belle ville,

vraiment, fit-il avec un ton de condescendance – et qu'un mouvement de générosité toute spontanée entraîne à vous rendre un petit service…

– Trop bon, en vérité. Mais… seriez-vous assez aimable pour me rendre… ce petit service, le plus tôt possible… j'ai tant d'occupations que je suis un peu pressé…

Une ombre passa sur le visage de M. Bobby :

– Si vous le désirez, fit-il d'une voix blanche, je reviendrai à un autre moment.

– Ah non ! par exemple, clama M. Davaine. Monsieur Bobby, je vous tiens pour un parfait gentleman… mais là, sincèrement, je suis on ne peut plus impatient de connaître le véritable motif de votre visite… et si vous pouviez, en deux mots, calmer cette impatience…

À part lui, le policier commençait à se demander très sérieusement s'il n'allait pas jeter cet imbécile au bas de l'escalier.

Quant à M. Bobby, il eut un léger haussement d'épaules.

Les Français, toujours les mêmes ! Frivoles et légers !

Alors, comme sous le déclanchement d'un ressort, il prononça des phrases brèves.

– Vous ne savez pas quel est le mort de l'Obélisque ?

Lavaur eut un sursaut.

– Non, dit le chef de la Sûreté.

– Je le sais…

– Eh bien, parlez, parlez vite…

– Mes promenades m’ont mené à la Morgue… j’ai vu…

– Et vous avez reconnu…

– Une insigne canaille…

– Qui s’appelle ?

– Coxward, le pugiliste, le boxeur. Voilà.

III – Querelles de boutiques

Deux heures après, on lisait dans le *Nouvelliste* les détails suivants :

« Coxward (John) était un boxeur de profession, non pas un de ces athlètes qui prétendent au titre de champion du monde, mais un rouleur de baraques foraines qui faisait le coup de poing pour quelques shillings, battait ou était battu, sans grand dommage ni pour ses adversaires ni pour lui-même, peu coté chez les parieurs, mais assez truqueur en somme pour gagner sa vie.

« D'ailleurs, ivrogne invétéré, irrespectueux du bien d'autrui, déjà initié aux douceurs de la prison et du « tread-mill ».

Bref, un personnage peu intéressant.

M. Bobby, le célèbre détective anglais, supposait que le personnage avait eu l'idée de chercher fortune à Paris où les combats de boxe, juste en ce moment, attiraient dans un de nos plus notoires music-halls une foule aussi élégante que sauvage, qui discutait comme des « aficionados » les combats de taureaux, les « swings » et les « knock-out » des corpulents compétiteurs.

Coxward eût-il fait bonne figure dans ces « fights » de haute volée : c'était peu probable, mais l'illusion est ardente conseillère à laquelle on résiste peu, sans parler de l'attraction que pouvait exercer Paris sur un pareil personnage.

Quant à savoir à la suite de quels événements Coxward, assommé, s'était trouvé au pied de l'Obélisque, l'intérêt était en somme fort mince, et l'attention publique s'en fût rapidement désintéressée, si une circonstance toute particulière ne s'était produite et n'avait donné à l'affaire un regain de publicité.

Nul n'ignore que si le *Nouvelliste* tient le haut du pavé, dans la carrière du journalisme d'information, il est serré de près par un concurrent, le *Reporter*, dont la vogue augmente tous les jours.

Le *Nouvelliste*, dédaigneux de son rival, ne se fait pas faute d'affirmer sa supériorité, en des termes souvent peu bienveillants pour le *Reporter* qui de son côté cherche, par tous moyens, à prendre son adversaire en défaut.

C'est entre les deux journaux une guerre au couteau qui amuse la galerie, mais dans laquelle s'exaspèrent volontiers les deux lutteurs qui échangent des arguments dont quelquefois la courtoisie laisse à désirer.

Or, il s'était trouvé que dans cette affaire de l'Obélisque, le *Nouvelliste* était arrivé bon premier, tant pour le récit de l'aventure que pour la suite de l'enquête. Le *Reporter*, de son côté, suivait une piste parmi les sportsmen français, alors que, directement informé par la

Préfecture, le *Nouvelliste* avait démoli tout son échafaudage de déductions en révélant la déposition de M. Bobby.

Et il avait fait suivre cette publication de cette phrase aigre-douce :

« *Nous regrettons vivement que la simple vérité réduise à néant les très ingénieuses hypothèses dans lesquelles s'étaient complus certains de nos confrères. Encore une fois, le* Nouvelliste *a prouvé la sûreté de ses informations, qui n'ont rien de commun, avec les imaginations fantaisistes d'une presse assez peu scrupuleuse pour inventer de toutes pièces des renseignements fallacieux.* »

C'était livrer à la risée le *Reporter*, accusé de légèreté et presque de mensonge, et les autres journaux ne manquèrent pas de marquer le coup.

Aussi, dans les bureaux du *Reporter*, l'émotion fut-elle grande : le directeur fulmina et mit deux de ses collaborateurs à la porte, tout en ripostant par une note d'un caractère patriotique :

« Le *Reporter* reconnaît qu'il n'est rédigé que par des Français et qu'il ne puise pas ses informations auprès de collaborateurs étrangers : en tous cas, nous regrettons que l'événement souligne de façon aussi désobligeante la supériorité de la police anglaise sur la nôtre. Et, d'ailleurs, nous n'acceptons pas les yeux fermés les affirmations que selon nous la Préfecture a accueillies avec beaucoup trop de facilité. »

Et il ajoutait :

« Ce Coxward – si Coxward il y a – n'était pas arrivé à Paris en ballon : il a dû nécessairement se trouver en relations avec des gens de son monde et de sa spécialité. Cet homme a été assassiné par quelqu'un ou par quelques-uns. Le *Reporter* institue une enquête qui fera la lumière. Et qui sait ? Rira bien peut-être qui rira le dernier. »

En somme, ce défi ressemblait singulièrement à du bluff. Mais le public s'en amusa et, comme justement en ce moment, il n'était question ni de renversement de ministère ni de tremblement de terre à l'étranger, cette lutte, peu courtoise d'ailleurs, captivait la curiosité générale. Or, il faut reconnaître que, malgré la collaboration de l'Anglais Bobby, l'affaire n'avançait pas d'un seul pas.

Chaque jour, le *Nouvelliste*, puisant sa documentation à bonne source, relatait la déposition des divers témoins que le juge d'instruction, M. Mallet du Saule, faisait défiler dans son cabinet, et qui malheureusement se résumaient toujours en cette formule concise, mais peu satisfaisante :

– Le sieur Coxward nous est parfaitement inconnu.

Le *Reporter* se taisait, se contentant d'insinuations goguenardes, dans lesquelles M. Bobby n'était guère ménagé.

Un jour, le *Nouvelliste* crut triompher.

On avait découvert, dans les bas-fonds de Ménilmontant, une fille anglaise qui avait reconnu la

photographie de Coxward. Seulement elle déclarait l'avoir vu à Dieppe, il y avait deux ans de cela, alors qu'en train de plaisir, il était venu passer vingt-quatre heures en France.

La fille avait été arrêtée, cuisinée comme il convient, mais elle ne s'était pas contredite. Jamais depuis deux ans, elle n'avait revu ledit Coxward ni n'avait entendu parler de lui.

D'autres dépositions contribuaient à compliquer l'énigme. Certains attribuaient le nom de Coxward à des personnages du monde sportif, qu'on trouvait parfaitement vivants sous le nom – qui leur appartenait – de Coxwell ou de Coxburn.

Soudain, il y avait quinze jours que cet imbroglio s'enchevêtrait de plus en plus, quand le *Reporter* parut avec une manchette en caractères énormes, ainsi libellée :

RIRA BIEN QUI RIRA LE DERNIER

et suivait l'article que voici :

« Nos lecteurs n'ont pas été sans remarquer la discrétion que nous avons apportée dans nos informations sur l'affaire Coxward : ils savent d'ailleurs que nous avons l'habitude de ne parler que de ce que nous savons et de ne pas accepter les renseignements qui peuvent nous parvenir sans les passer au crible de la critique. Si parfois nous nous permettons de hasarder quelques hypothèses, c'est à ce titre que nous les présentons et seule, la mauvaise foi peut nous faire un crime de ce qui n'est qu'un souci de la vérité. À bon entendeur, salut !

« Ceci dit, nous affirmons – et cette fois sans ambages ni réticences – que la déposition du sieur Bobby – le célèbre détective anglais – qui a si fort ému l'opinion, légèrement irritée d'ailleurs par l'immixtion d'un étranger dans nos affaires intérieures – que cette déposition, disons-nous, devant laquelle on s'est si fort hâté de s'incliner, comme si elle était et ne pouvait être que parole d'évangile, que cette déposition est

ERRONÉE ET INEXACTE DE TOUS POINTS.

« Ceux qui l'ont acceptée avec tant d'empressement seront sans doute fort marris d'apprendre qu'ils ont été la victime

D'UNE ERREUR OU D'UNE IMPOSTURE

LE MORT DE L'OBÉLISQUE N'EST PAS COXWARD

« Et, comme garantie de notre affirmation, nous émettons un pari de

CENT MILLE FRANCS

contre quiconque voudra le tenir. Nous déposons aujourd'hui même cette somme, en espèces sonnantes, trébuchantes et ayant cours, chez Me Falloux, notaire.

« Le temps et l'espace nous manquent pour nous expliquer plus nettement. La confirmation de nos affirmations se trouvera établie tout au long dans notre édition de cinq heures. »

– Allez me chercher M. Bobby ! s'était écrié le chef de la Sûreté à la lecture de cet impertinent factum.

Le détective anglais arriva d'assez mauvaise humeur.

Il était à Paris uniquement pour son plaisir, et justement on venait le déranger au moment où il allait partir en voiture Cook pour Versailles, avec madame Bobby.

Sans prendre garde à sa physionomie quelque peu rébarbative, M. Davaine lui tendit le journal.

– Avez-vous lu cela ?

– Yes, sir.

– Que dites-vous de cela ?…

– Un pur humbug, déclara Bobby. Même à ce sujet j'ai une question à vous adresser. Ces quatre mille livres sterling sont bonnes à prendre. Que dois-je faire pour m'en assurer le paiement ?

– Écrire au journal le *Reporter* une lettre très explicite… mais à mon tour, un mot… Monsieur Bobby, prenez-y bien garde. Vous m'avez mis dans la situation la plus délicate. J'ai accepté votre déclaration comme émanant d'un homme du métier qui sait quelles sont ses responsabilités et aussi d'un gentleman incapable de se jouer de la confiance d'autrui. Aujourd'hui, en présence de ces dénégations, êtes-vous sûr de vous ? Après tout, on peut être abusé par une ressemblance… vous n'ignorez évidemment pas l'histoire de Lesurques et de son sosie Dubosc, avez-vous la certitude absolue de ne vous être pas trompé…

M. Bobby qui, d'ordinaire, était de teint plutôt pâle, était soudain devenu cramoisi, et il y avait dans ses mâchoires un frémissement de mauvais augure.

– Monsieur, répondit-il d'une voix étranglée, je ne suis ni un enfant ni un fou. J'appartiens au service de S. M. Britannique et c'est par pure condescendance, je vous le rappelle, que je consens à vous répondre, malgré l'atteinte profonde que vous venez de porter à ma dignité de citoyen anglais. Je jure que l'homme assassiné est bien John Coxward, et je fais plus, je tiens le pari de quatre mille livres…

– Et si vous les perdiez ! Le *Reporter* n'aurait pas osé porter ce défi, s'il n'était en possession de documents sérieux.

– Monsieur, j'ai dit ce que j'ai dit. Ces journalistes sont d'infâmes menteurs, et s'il le faut, je leur ferai rentrer leurs impostures dans la gorge.

Il salua, tourna sur ses talons et sortit.

– Cet homme paraît de bonne foi, pensait M. Davaine. Les renseignements fournis sur lui par l'ambassade anglaise sont de tout premier ordre, et pourtant, je dois me l'avouer à moi-même, je ne suis pas tranquille.

En effet, il n'y avait pas à se dissimuler que cette erreur, si elle était prouvée, couvrirait de ridicule non seulement le détective anglais, – ce qui n'avait aucune importance – mais la police française, ce qui était infiniment plus grave, surtout pour M. Davaine dont la position était assez menacée.

Aussi, on comprend avec quelle impatience le chef de la Sûreté attendait le numéro du *Reporter* ; il avait bien cherché le moyen de se procurer d'avance des épreuves

de l'article annoncé : mais l'imprimerie était bien gardée et toutes ses tentatives étaient restées infructueuses. Du reste, tout le Paris des curieux et des badauds était en éveil.

La lutte entre les deux journaux rivaux intéressait, sans que d'ailleurs il y eût sympathie bien caractérisée pour l'un plutôt que pour l'autre. On aime à voir les gens échanger des horions, sans se soucier de préjuger à qui restera la victoire.

Aussi, à cinq heures moins le quart, il y avait foule sur le boulevard : le temps était très doux et les terrasses des cafés étaient envahies.

Les camelots vendaient un placard intitulé : *La vérité sur l'affaire Coxward*, que certains naïfs achetaient, croyant y trouver le mot de l'énigme. Or, ce n'était qu'une réclame pour un cirage nouveau.

Enfin, les premiers porteurs du *Reporter* sortirent de l'imprimerie de la rue du Croissant et, criant la feuille attendue, se ruèrent à travers la foule.

On arrachait les feuilles encore humides des mains de ces gens qui avaient peine à en percevoir le prix. Il est vrai que par compensation certains les soldaient de pièces blanches dont ils ne trouvaient pas loisir de rendre la monnaie.

La manchette était sensationnelle :

COXWARD EST VIVANT

C'était court, mais décisif.

Puis plus bas :

M. Bobby a perdu cent mille francs !

Et sous ces rubriques à grand tam-tam on lisait ceci :

« Nous avons reçu de M. Bobby, l'illustre, l'impeccable détective anglais, une lettre dans laquelle il nous déclare accepter le pari de cent mille francs que nous avons porté. C'est à notre grand regret, en raison de l'entente cordiale, que nous faisons signifier à M. Bobby, une sommation d'avoir à verser aux pauvres de Paris, c'est-à-dire entre les mains de M. Mesureur, l'éminent directeur de l'Assistance publique, la somme en question dont reçu lui sera délivré.

« Car, deux faits seront établis plus loin.

« L'un d'abord, qui ne peut être contesté, c'est que le cadavre de la victime inconnue a été trouvé au pied de l'Obélisque le 2 avril à cinq heures du matin…

« Le second dont les preuves sont indiscutables…

« C'est que le nommé Coxward, boxeur de profession, se trouvait le 1er avril, entre minuit et une heure du matin (c'est-à-dire pendant la nuit du 1er au 2) dans une taverne à l'enseigne du Shadow's-Bar (Bar de l'ombre), Liverpool-Road, Islington.

« Islington est, on le sait, un des faubourgs de Londres.

« Si donc Coxward était à une heure du matin dans Liverpool-Road, pour admettre qu'il pût être pendu dans cette même nuit à cinq heures à la grille de l'Obélisque, il faudrait établir qu'on peut venir de Londres à Paris en

quatre heures, sans parler du temps nécessaire pour se faire assassiner et qu'il existe à cette heure un train, Nord ou Ouest, opérant cette prouesse de rapidité vertigineuse, faits dont évidemment les compagnies de chemin de fer ne garderaient pas jalousement le secret.

« Comment établissons-nous que Coxward se trouvait à Londres dans la nuit du 1er au 2 avril.

« De la façon la plus simple et sans que nous ayons eu besoin de nous renseigner en haut lieu. Disons en passant qu'il est en vérité trop facile de se contenter d'informations toutes faites, sans se donner la moindre peine pour en contrôler l'exactitude.

« Nous avouons être plus sceptiques et préférer autant que possible le libre examen à la foi.

« C'était, non pas à Paris, mais à Londres que nous devions porter nos investigations, et ainsi nous avons agi.

« Or, ce que ne pouvait nous apprendre un fil télégraphique, si direct fut-il avec la capitale de l'Angleterre, c'est que le 2 avril au matin, le nom de Coxward le boxeur figurait, en un entrefilet de très petits caractères, parmi les nouvelles sans importance, dans un petit journal paraissant dans le quartier d'Islington et nous y lûmes ceci :

« Cette nuit, un scandale a éclaté dans une de ces tavernes mal famées qui pullulent dans Liverpool-Road. Un boxeur, nommé Coxward, et dont les exploits ont déjà défrayé plusieurs fois la chronique judiciaire, avait été engagé pour un assaut de boxe à Shadow's-Bar, tenu

par un certain Pat O'Kearn, Irlandais.

« L'assistance se composait de gens du bas peuple et les paris s'établissaient avec des pence plutôt qu'avec des livres, ou même des shillings. La performance d'ailleurs ne valait pas davantage et le combat provoquait plus de huées que d'applaudissements. Le nommé Coxward était, d'ailleurs, parfaitement ivre et pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Si bien qu'il avait été plusieurs fois knocked-out, sous les railleries du public…

« Comme, vers une heure du matin, il devenait certain qu'il était incapable de tenir le coup, il déclara qu'il en avait assez et qu'il s'en allait, ce que tout le monde accepta par des applaudissements railleurs. Coxward, qui était hébété par la fatigue et par l'ivresse, entra dans la chambre voisine du parlour *afin de reprendre ses vêtements.*

« Un de ses adversaires, qui le connaissait pour sujet à caution, conçut tout à coup un soupçon et brusquement entra dans la pièce où Coxward se rhabillait et le surprit au moment où, ayant fini sa toilette, le misérable fouillait les poches des autres vêtements, s'emparait d'une montre en or et filait par la fenêtre du rez-de-chaussée.

« L'homme se jeta, sur lui pour le retenir ; mais Coxward se dégagea et se rua dehors. Aux cris du volé, les clients du Shadow's-Bar s'élancèrent à sa poursuite

et alors commença, une véritable chasse à l'homme.

« Coxward avait une assez forte avance, de plus il connaissait admirablement le quartier, où de nombreuses lanes *se coupent et s'enchevêtrent. Il s'était lancé dans la direction de Highbury et finalement il parvint à dépister ses poursuivants et disparut.*

« Plainte a été portée contre Coxward, qui ne tardera pas à tomber encore une fois sous la main de la justice. »

« C'était un fait divers banal, mais qui dans la circonstance prenait une importance singulière.

« Coxward, volant une montre à une heure du matin à Shadow's-Bar, dans un quartier éloigné de Londres, jouissait-il donc du don d'ubiquité à un tel degré qu'il pût en même temps se trouver à Paris, aux environs de la place de la Concorde.

« Il ne s'agissait plus que de vérifier :

« 1° Si le fait mentionné dans le petit journal en question était réel ;

« 2° Si le jour et la date mentionnés étaient exacts ;

« 3° S'il n'existait aucun doute sur la personnalité du nommé Coxward.

« Notre collaborateur Labergère, à qui nous avions confié cette enquête, se mit immédiatement en rapport avec un des plus notables solicitors de Londres, Edwin Battleworth, demeurant à Temple-street, Lincoln' Inns Fields, qui procéda à une information régulière et recueillit les témoignages indispensables, avec toutes les

garanties de sincérité que confère la loi. Les témoins ci-après ont été entendus sous serment :

« 1° Pat O'Kearn, Irlandais, tenancier de la taverne du Shadow's-Bar ;

« 2° Mrs O'Kearn, née O'Keeffe ;

« 3° Gailbraith, pugiliste ;

« 4° Bloxham, boucher.

« Plus sept autres habitués de la taverne en question et appartenant à la classe ouvrière.

« Et tous ont déclaré :

« Que Coxward était, sans aucun doute, l'individu qui avait boxé à Shadow's-Bar, avait volé une montre et avait été poursuivi ;

« Que tous le connaissaient de longue date et qu'aucune méprise n'était possible ni même supposable ;

« Que l'incident raconté par le journal était vrai dans tous ses détails ;

« Enfin que la scène s'était bien passée entre onze heures du soir 1er avril et une heure du matin, 2 avril.

« Ces documents – dont l'authenticité ne saurait être mise en doute – sont affichés dans notre salle des dépêches : le public parisien peut ainsi juger du bien fondé des critiques discourtoises dont certains concurrents – dépités – avaient cru devoir nous accabler. Cette revanche de la vérité contre le bluff nous suffit.

Seuls nous avions raison ;

LE CADAVRE DE L'OBÉLISQUE N'EST PAS CELUI DE COXWARD LE BOXEUR

« Décidément, notre ineffable chef de la Sûreté, M. Davaine, et son illustre collaborateur, le grotesque Bobby, n'ont rien de commun avec le légendaire Sherlock-Holmes.

« Nous rappelons au célèbre M. Bobby que les caisses de l'Assistance publique sont situées avenue Victoria, à deux pas de l'Hôtel de Ville.

Ce fut par la ville un immense éclat de rire.

On ne s'occupait certes plus du crime qui avait été réellement commis, ni de l'assassin, ni de sa victime. Du moment qu'elle ne s'appelait pas Coxward, il semblait que sa mort n'offrit plus aucun intérêt.

Mais quelque chose survivait, c'était le nom de Bobby, Bobby, l'illustrissime, Bobby, l'admirable détective, et ce fut dans les journaux du lendemain matin une ruée de plaisanteries, de blagues féroces.

Des caricatures le flagellaient, sous des apparences plus ou moins folles. On vendait les cartes postales Bobby, Bobby par-ci, Bobby par là. Il était devenu le héros du jour et devant l'hôtel où il demeurait, des groupes se concertaient, hurlant à pleine voix :

– Conspuez Bobby !… Bobby à Charenton, tontaine !…

Ce qui mit le comble à cette excitation générale, c'est que Madame Bobby se fit conduire en voiture aux bureaux du *Reporter*, passa en coup de vent devant les

garçons de bureau, grimpa l'escalier et, ouvrant une porte au hasard, tomba dans la salle de rédaction.

Et sans crier gare, cette femme sèche, grande et maigre, type antique de l'Anglaise à longues dents, habillée comme un chien savant, se jeta sur les rédacteurs, le parapluie en bataille, et distribua des horions à droite et à gauche, taillant et estocadant et risquant fort d'éborgner des adversaires.

Ce ne fut point petite affaire que de maîtriser cette furie qui prétendait venger l'honneur de son mari.

On parvint enfin à s'emparer d'elle et à la remettre aux mains de sergents de ville qui durent la ligoter pour la réduire à l'impuissance, non sans recevoir encore d'assez vigoureux horions.

On la porta au poste où les agents eurent encore à la défendre contre ses excentricités combatives.

Sur l'ordre de la Préfecture, elle passa par le Dépôt, mais fut immédiatement conduite au bureau de M. Lépine.

Fort heureusement, elle s'était un peu calmée et daigna ne pas répondre par des injures à notre haut magistrat. Toujours frémissante, elle expliqua que M. Bobby, citoyen anglais, que Madame Bobby, fille d'Écosse, ne toléreraient pas les outrages dont les journaux français les accablaient, que c'était infâme que d'accuser M. Bobby d'erreur ou de mensonge, qu'il ne s'était jamais trompé et que la tête sur le billot de Marie Stuart, elle jurerait encore que le mort de l'Obélisque

était Coxward.

– Mais vous, madame, vous connaissez ce Coxward ?

– Pour qui me prenez-vous ; est-ce que je fréquente des gens de cette catégorie ?

– Alors, comment savez-vous que c'est lui qui…

– M. Bobby l'a dit…

– Très bien ! très bien ! fit une voix claire, celle de M. Bobby qui venait d'être introduit. Cette réponse est conforme aux enseignements de la raison. La femme doit croire à toute parole de son mari…

– Ah ! vous voici, monsieur Bobby, fit le préfet d'un accent assez sec. Vous êtes citoyen anglais : donc vous savez ce que signifient les mots : *To keep the peace*, gardez la paix. Or, si je ne discute pas vos opinions, j'estime qu'il vous est interdit de faire du scandale pour les affirmer, et, avant de prendre à votre égard une décision qui me peinerait, je vous demande si vous et Madame Bobby vous vous engagez à garder la paix, c'est-à-dire à ne point troubler l'ordre… répondez-moi, je vous prie…

M. Bobby se redressa avec une imposante dignité :

– C'est-à-dire qu'à moi, citoyen de la libre Angleterre, vous voulez imposer cette opinion contraire à la vérité… que Coxward n'est pas Coxward.

– Je n'entends rien vous imposer du tout – si ce n'est de vous tenir tranquille et de n'aller point assaillir les gens chez eux, ainsi qu'a eu tort de le faire la très honorable

madame Bobby.

– Madame Bobby, agissant selon sa conscience, ne mérite aucun blâme…

– Donnez-nous au moins votre parole que vous ne recommencerez pas…

– Je m'y refuse…

– Et vous, madame Bobby ?

– Je m'y refuse.

– Alors je me vois contraint d'user des droits que la loi me confère… vous allez rentrer à votre hôtel, vous, monsieur Bobby, et faire vos préparatifs de départ… le train de Calais part à huit heures… vous trouverez Madame Bobby à la gare du Nord, et, signification vous étant faite d'un arrêt d'expulsion, vous vous embarquerez incontinent pour l'Angleterre.

– C'est bon, fit noblement M. Bobby, cela n'empêchera pas que Coxward ne soit Coxward.

Et, le soir même, Bobby et son irascible épouse quittaient Paris.

L'affaire était-elle terminée et le dossier serait-il classé ?

On eût été bien surpris – et surtout épouvanté – si on avait pu prévoir les effroyables événements que devait entraîner à sa suite ce crime de l'Obélisque.

DEUXIÈME PARTIE – CHIMISTE, DÉTECTIVE ET REPORTER

I – Le carnet de M. Bobby

Ceci se passe à Londres.

M. Bobby est seul dans le petit parloir du cottage qu'il occupe depuis vingt ans, au coin d'Islington Gardens.

Madame Bobby est absente.

Il a ouvert un tiroir du petit secrétaire, épave du mobilier paternel, et en a tiré un cahier relié de cuir, fermé par une serrure d'acier.

Ceci est le journal de sa vie, tenu au courant depuis son enfance – sept ans – sans que jamais, selon le principe du poète, aucun jour se soit passé qu'il n'y ait inscrit au moins une ligne. *Nulla dies sine lines*.

M. Bobby est mélancolique, mais ses lèvres serrées et son menton dur témoignent d'une volonté que rien ne fait fléchir.

Il a posé le carnet sur la tablette, a fait jouer le ressort. Il feuillette, remonte en arrière et enfin relit.

« Moi, citoyen anglais, né dans la ville de Londres, cockney pur sang, ayant entendu les cloches de Bow-Church mêler leur son grave à mes premiers vagissements…[2] j'ai été expulsé de France et je n'ai pu

résister. Me pardonnent mes aïeux d'Azincourt !

« Mais la Providence, à laquelle nul ne résiste, avait décidé que son fidèle serviteur n'aurait point, par cet affront, épuisé la coupe d'amertume.

« Dès le lendemain de mon retour en mes pénates, une convocation, dont la sécheresse ne me promettait rien de bon, m'appelait à Scotland Yard où je fus reçu par M. Sewingtrow, mon chef direct.

« Encouragé par la fermeté de Suzan – c'est-à-dire de Madame Bobby – je me présentai, en homme sûr de la bonté de sa cause.

« Mais que valent les mérites affirmés d'un homme, en face de la calomnie, et de ce que j'oserais appeler l'inintelligence.

« Il me fut reproché de m'être mêlé, dans un pays ami, de détails qui ne me regardaient pas, d'avoir attiré sur moi et sur l'Angleterre, l'attention malveillante des foules, et – considération qui me fut plus pénible que toute autre – d'avoir rendu la police britannique ridicule et suspecte d'incohérence.

« En vain je m'expliquai. J'exposai les principes qui avaient été mes guides – l'amour de la vérité, le désir d'être utile – en vain je rappelai les enseignements moraux et religieux que je m'étais efforcé de mettre en pratique.

« Évidemment j'étais condamné d'avance. Aucun de mes arguments ne produisit l'effet sur lequel j'étais en droit de compter ; et, finalement, je fus informé que j'étais

suspendu de mes fonctions jusqu'à nouvel ordre.

« Il ne me restait qu'à m'incliner, ce qui fut fait.

« En quelques paroles dont j'eus lieu d'être satisfait, et qui ne furent pas sans éloquence, je protestai respectueusement contre la mesure qui me frappait.

« – Monsieur Sewingthrow, dis-je en manière de conclusion, le sang des martyrs, tombant sur la terre, a fait lever une moisson de vérité : sans que, dans mon humilité, il me convienne de me comparer à ces saints précurseurs, permettez-moi d'affirmer que l'erreur dont je suis la triste victime aura peut-être un contrecoup regrettable sur la moralité publique.

« Mon chef, déconcerté, s'en tira par une phrase que je catalogue dans la série des outrages immérités.

« – Vous êtes un imbécile, me dit-il. Tenez-vous tranquille, et attendez les événements.

« Et je suis rentré chez moi, heureux de déverser dans le sein de ma compagne, l'amertume dont mon cœur était gonflé.

« – Monsieur Bobby, me dit cette femme remarquable, l'affront dont vous êtes l'objet, retombe sur moi. J'attendrai que vous nous réhabilitiez tous les deux.

« Ces paroles me dictaient mon devoir. Il me fallait désormais consacrer ma vie à la recherche de cette vérité, à savoir que Coxward, assassiné à Paris, le 2 avril, se trouvait cependant à Londres quelques heures auparavant.

« Car ici, je dois faire un aveu. J'avais pris connaissance du journal où sa présence dans la nuit du 1er au 2 avril était relatée, et j'ai trop le respect de la presse de mon pays pour avoir mis un seul instant en doute cette affirmation, qui, émanée du journalisme français, m'eût paru plus que suspecte.

« Et je ne fus pas surpris lorsque, dès le lendemain, ayant repris pour mon compte l'enquête naguère menée par mes critiques, j'acquis la certitude que les témoins consultés avaient dit la vérité. Ils avaient assisté au match de boxe dans lequel Coxward s'était disqualifié.

« C'était sous un *uppercut* au menton qu'il avait chancelé, essayant d'abord un *clinch*, mais définitivement abattu par un *left* qui l'avait jeté à terre. On imputait à la lâcheté sa promptitude à proclamer sa défaite. Mais, tous détails recueillis, il m'apparut que Coxward avait un plan spécial, qui était de ménager ses forces pour réaliser le méfait qu'il méditait, c'est-à-dire le vol dont, un instant après, il allait se rendre coupable.

« Mes précisions se sont établies de la façon la plus nette.

« Il était une heure moins cinq minutes lorsque Coxward – très vivant et parfaitement alerte – avait sauté par la fenêtre, au rez-de-chaussée du Shadows-Bar, et s'était enfui, poursuivi par la meute furieuse de ses adversaires.

« Que Coxward fût un voleur, la chose n'était pas pour m'émouvoir, son caractère étant établi de longue date.

Rien dans cette aventure n'était contraire à la vraisemblance. Ces témoins n'avaient pu se tromper sur son identité, car il leur était connu depuis longtemps, comme à moi-même, qui, plusieurs fois, avais fait peser sur lui la main de justice.

« Or, depuis le moment où Coxward, harcelé, avait disparu à quelque distance de Highbury Crescent, avait-il reparu ? Non. Nul n'avait entendu parler de lui. Les nombreuses tavernes où il fréquentait d'ordinaire n'avaient pas eu l'honneur de sa visite, et je dois ajouter que, rompant avec toutes mes délicatesses ordinaires, j'en vins à m'abaisser jusqu'à rechercher une certaine Bessie Bell, fille de mœurs blâmables, avec laquelle il entretenait d'inqualifiables relations, et que, l'ayant retrouvée, et malgré la répulsion que m'inspirent ces créatures – surtout lorsque je ne suis pas en service commandé – je l'interrogeai et appris d'elle qu'elle n'avait plus reçu sa visite, circonstance dont elle se souciait peu d'ailleurs, ainsi qu'elle me l'affirma cyniquement.

« Donc, le fait était établi. Pour quiconque, il semblait que Coxward avait quitté Londres ou peut-être était mort. J'avais constaté que dans tous les milieux de bas sport, et Dieu sait s'ils sont nombreux, il était resté invisible. L'hypothèse de la mort subite était la plus plausible, bien entendu pour tout autre que pour moi. Mais j'agis comme si elle avait été possible. Un mort laisse des traces, on l'enterre, on le jette à l'eau ou on le brûle, comme chez les Hindous.

« Pas le moindre vestige de son cadavre.

« Donc, et je tiens à établir le fait à l'appui de ma propre conviction, Coxward était vivant, parce que rien n'établit le contraire et que je l'ai vu, à la Morgue de Paris.

« D'où cette question :

« Qu'a fait Coxward depuis le moment où on l'a perdu de vue à Londres, aux abords de Highbury Crescent, jusqu'à l'heure où on l'a trouvé – lui et non pas un autre – accroché à la grille de l'Obélisque ?

« Cherchez et vous trouverez, a dit le Seigneur.

« Je chercherai. »

Le carnet de M. Bobby relatait soigneusement les péripéties de l'enquête minutieuse à laquelle il s'était livré, partant de ce point que, d'après des informations soigneusement recueillies, Coxward, au moment du match et de la scène du vol, était prodigieusement ivre et par conséquent n'était pas susceptible de fournir une très longue traite.

Il avait donc méthodiquement étudié, une à une, toutes les rues, ruelles, *lanes* qui environnent Highbury Crescent, s'introduisant même chez les particuliers sous des prétextes plus ou moins spécieux, essuyant philosophiquement des rebuffades, mais impassible et inébranlable.

Le cercle de ses recherches se resserrant toujours, il en était arrivé à remarquer, dans Corsica street, voie encore nouvelle, tracée en plein champ et où les constructions sont des plus rares, une maison singulière, un pavillon dont les fenêtres et les volets étaient toujours

hermétiquement clos.

Un mur assez élevé entourait la propriété qui, au premier coup d'œil, semblait inhabitée.

Naturellement, M. Bobby n'avait pas manqué de chercher à s'introduire dans cette maison, assez mystérieuse en somme, et dont la physionomie était faite pour piquer la curiosité.

Lisons, par-dessus son épaule, les indications de son carnet.

« Tout autre que moi se lasserait devant la difficulté de la tâche que je me suis fixée. Nulle trace de Coxward. Je suis certain – je dis certain – qu'il n'a pénétré dans aucune des maisons aux environs de Highbury Crescent – je les ai visitées toutes, moins une.

« Bien entendu, je me suis présenté à la porte de cette dernière et, marteau ou sonnette, j'ai employé tous les moyens en usage pour obtenir mon introduction. Peine perdue. Mes appels sont restés inentendus ou très probablement les habitants, ou du moins l'habitant, de cette demeure se refuse par principe à accueillir tout visiteur.

« J'ai pris des renseignements aux alentours, mais là encore, ma curiosité est restée insatisfaite, ou du moins ce que j'ai pu apprendre n'a fait que la surexciter.

« Cette maison appartient à un certain sir Athel Random, descendant, paraît-il, d'une des plus vieilles familles londoniennes. Ce personnage a acquis la propriété dont il s'agit à un prix assez élevé, immédiatement soldé

comme on dit, *cash on counter*.

« Il s'occupe de recherches chimiques, aussi de mécanique. Du moins on le suppose, d'après les indications que portaient d'énormes caisses amenées par des camionneurs, lors de son emménagement. Il vit seul, sans domestiques, et, chose inouïe, jamais fournisseur n'a été vu lui apportant des provisions de bouche.

« Il sort très rarement, dans une automobile de forme assez bizarre, de si petites dimensions qu'on ne peut comprendre en quelle partie peut bien être logé le moteur. Ce véhicule roule avec une rapidité exceptionnelle. Mais, à ce sujet, je n'ai pu recueillir que peu de détails.

« Un bruit a couru que, naguère, il habitait Kilburo, près de Brondesbury station. Une nuit, la maison aurait sauté, et sir Athel aurait dû payer une indemnité considérable tant au propriétaire qu'aux voisins. J'ai vérifié le fait qui est exact.

« Un fou, disent les uns ; un magicien, disent les autres.

« Pendant les premiers temps de son séjour à Highbury, on le taxait de complicité avec les anarchistes, propagandistes par le fait.

« On parle aussi – mais d'une façon encore plus vague – d'un projet de mariage entre sir Athel Random et Mary Redmore, fille d'un riche propriétaire des environs. Mais, subitement, les pourparlers auraient été rompus, on ne sait pour quelle cause. Ceci ne s'appuie que sur des

racontars de domestiques, sur ces papotages sans consistance que les Français appellent des *potins*.

« Il semble qu'il n'existe, qu'il ne puisse exister aucune relation entre l'existence de ce mystérieux personnage et la disparition de Coxward. Pourtant il ne faut rien négliger…

« *Dix jours plus tard*. Peut-être une lueur dans la nuit. Devant les difficultés que je rencontrais à m'introduire chez sir Random, j'ai tourné mes batteries d'un autre côté… il ne m'a pas été très difficile de découvrir le manoir de Jedediah Redmore, qui possède une grande fortune et s'est érigé un véritable château, auprès de Newington Park.

« Les millions qu'il possède auraient été acquis dans le commerce des produits chimiques. La maison Redmore – Blackwith successeurs – est encore une des plus considérables de la Cité.

« Il est veuf et a une fille, Mary, à laquelle il porte une affection passionnée. Les renseignements pris dans son entourage ont confirmé les informations vagues que j'avais recueillies. En effet, sir Athel, qui avait fait la connaissance de M. Redmore comme acheteur de produits chimiques, était devenu le familier de la maison et peu à peu une sympathie du meilleur aloi s'était établie entre lui et la jeune fille. Les qualités de naissance, d'éducation, de fortune étant des plus satisfaisantes, M. Redmore n'avait élevé aucune objection contre le choix de sa fille et le mariage avait été fixé à l'été prochain, vers juin ou juillet.

« Subitement et sans qu'on pût même supposer les motifs de ce revirement, tout avait été rompu. Je suis parvenu à savoir seulement qu'un matin sir Athel était accouru chez M. Redmore, pâle, défait, ayant l'allure d'un fou, qu'il avait été introduit auprès de miss Mary, qu'un entretien assez long avait eu lieu, troublé par les éclats d'une voix désespérée qui était celle de sir Athel et qu'enfin il était reparti, le visage couvert de larmes, les traits convulsés et que depuis lors il n'avait pas reparu au château.

« Miss Mary, malgré la retenue imposée aux jeunes filles, n'avait pu dissimuler le profond chagrin qui s'était emparé d'elle et, depuis lors, elle portait des habits de deuil…

« Certes, moi, Bobby, à qui le sentimentalisme est parfaitement étranger et préoccupé de soucis autrement importants que d'une aventure amoureuse, je n'aurais peut-être prêté à ces faits qu'une attention très superficielle, si un détail ne m'avait frappé.

« Du wattman de M. Redmore, avec lequel j'ai eu une longue causerie au cabaret du King's Arms – dont le whisky est à recommander – j'ai appris…

« Que la visite de rupture, faite par sir Athel, datait du 2 AVRIL DERNIER, À 9 HEURES DU MATIN…

« Et pourquoi ne serait-ce pas une lueur dans la nuit ? »

II – Où la lueur grandit

Avec un aplomb que justifiait sa fonction de détective – pour le moment honoraire – M. Bobby s'était présenté au château Redmore, demandant carrément à être introduit auprès de miss Redmore.

À sa grande surprise, il avait été immédiatement reçu et conduit dans une sorte de bibliothèque où il avait été invité à attendre.

Un assez long temps s'était écoulé : mais M. Bobby avait fait de la patience sa règle de conduite, quitte à ne la point respecter lorsqu'elle apportait quelque gêne à ses desseins.

Enfin une porte s'était ouverte, et un personnage était entré.

Une sorte de géant, aux épaules énormes, roux de cheveux et de barbe, avec lunettes d'or. Gros ventre, jambes longues, pieds de roi sinon d'empereur.

M. Bobby n'avait pas hésité une seconde à reconnaître en lui M. Jedediah Redmore. Cette carrure de millionnaire ne pouvait le tromper.

Et, en effet, c'était bien M. Redmore qui, d'une voix un

peu rude, mais adoucie par la courtoisie, demanda à l'intrus ce qui lui valait l'honneur de sa visite.

Malgré sa force de caractère, M. Bobby hésita un moment à répondre : il eût mieux aimé se trouver en face d'une jeune fille qu'il eût plus facilement dominée de toute la hauteur de son intelligence.

Mais ce trouble fut court :

– Monsieur Redmore, dit-il, j'ai pour principe que la franchise est encore la seule façon d'arriver à son but.

« Je n'ai aucune raison plausible, palpable, pour me présenter devant vous.

– Alors ? fit M. Redmore d'un ton moins cordial.

– Cependant, si je suis venu, c'est qu'évidemment j'ai des raisons – que je qualifierai de subtiles, de délicates – et je vous prie de me prêter quelques minutes d'attention.

Sur un signe d'acquiescement ennuyé, Bobby reprit :

– Quelques questions tout d'abord… si elles vous paraissent déplacées, je vous supplie tout d'abord de me pardonner, car je n'agis qu'avec d'excellentes intentions…

– Cher monsieur, interrompit M. Redmore, si dans cinq minutes vous ne m'avez pas expliqué ce que vous venez faire chez moi, je vous prends à la cravate et je vous jette par la fenêtre !…

Bobby eut un sourire exquis :

– Cinq minutes me suffisent, fit-il. Auriez-vous l'extrême complaisance de me dire si vous êtes en relations avec un certain sir Athel Random, de Corsica

street, Highbury…

De rouge qu'il était, Redmore était devenu cramoisi :

– Ah ! vous venez de la part de ce misérable ! s'écria-t-il. Eh bien, vous en serez pour votre démarche, sir ! Mettez-vous dans la direction de la porte, que je vous y lance…

– Les cinq minutes ne sont pas écoulées et je me fie à votre parole de gentleman. Donc ce nom vous est connu puisqu'il vous exaspère. Je continue. Est-ce vers le 2 avril dans la matinée que se passa ici certaine scène qui a mis fin à des relations jusque-là assez amicales ?…

– Oui, sir, Le 2 avril. Je n'ai aucune raison pour le cacher. Mais, *by God !* qu'est-ce que cela peut vous faire ?…

– Croyez bien que je n'obéis pas à une vaine curiosité… je ne veux pas m'immiscer dans vos affaires privées. Mais à cette même date, il s'est passé une autre scène qui, je ne sais quel instinct me le dit, n'est pas sans quelque lien avec celle d'ici.

– Une scène !… Quoi ? Où ?

– À Paris, répondit gracieusement M. Bobby.

M. Redmore faisait de visibles efforts pour se contenir. Mais à ce mot de Paris, tout son sang-froid l'abandonna. Et, convaincu qu'on se moquait de lui de la façon la plus outrageante, il accabla ce doux M. Bobby d'épithètes peu cordiales et, finalement, lui ordonna de sortir.

Mais Bobby, voyant la partie perdue de ce côté, risqua

le tout pour le tout et cria à pleine voix :

– Si miss Mary Redmore daignait m'entendre, nous arriverions à sauver sir Athel Random…

Et l'idée était ingénieuse, car la porte s'ouvrit instantanément et miss Mary parut.

Ah ! la délicieuse enfant ! Vingt ans, potelée, rose, avec un délicieux ébouriffement de cheveux blonds qui lui faisaient une auréole.

– Qu'y a-t-il, papa ? demanda-t-elle vivement, et qui donc a prononcé le nom de…

Elle rougit vivement, s'apercevant enfin de la présence de Bobby, qui, incliné, gentleman jusqu'aux bouts de ses bottines, témoignait de son respect pour la beauté.

– C'est cet imbécile, répondit Redmore, qui vient me débiter je ne sais quelles sottises… il parle de la matinée du 2 avril… cette date que nous devons oublier à jamais…

Miss Mary, d'un mouvement fort gentil, avait porté la main à son cœur, comme si cette date l'y avait frappé.

– Papa, dit-elle, si pénible que soit toute allusion à ce jour malheureux, oubliez-vous que j'ai le plus grand intérêt (elle appuyait sur les mots) à savoir ce qui s'est passé chez la personne dont il s'agit – et par là démêler les motifs d'une aussi horrible aventure. – Si vous le permettez, j'aimerais à interroger moi-même monsieur ? …

– Bobby, fit notre homme pour répondre à l'interrogation.

M. Redmore regrettait vivement de n'avoir pas plus tôt expédié l'importun par la fenêtre ; mais la voix de sa fille était si douce et remuait si délicieusement ses fibres paternelles, que, ne se sentant pas de force à lui rien refuser, il tourna brusquement sur ses talons et sortit.

Première victoire de Bobby.

– Parlez, monsieur, lui dit vivement miss Mary. Que savez-vous de sir Athel ?...

– Rien, hélas ! jusqu'à présent, miss. Mais comme j'avais l'honneur de le dire à votre respectable père, je suis un homme d'intuition, de flair et j'ai la conviction qu'avec un peu d'aide j'arriverais à percer un redoutable mystère – qui, peut-être, vous intéresse autant que moi.

– Vos paroles sont bien obscures. Connaissez-vous sir Athel ?

– J'ai fait l'impossible pour parvenir jusqu'à lui... mais, je n'ai pas réussi...

– Mais quelles relations existent entre vous et lui ?

– Aucune jusqu'à présent. Voyons, miss ! écoutez-moi quelques instants, je vous en prie. Le 2 avril au matin, sir Athel s'est-il, oui ou non, présenté chez vous, pâle, en désordre, avec les allures d'un fou et n'a-t-il pas proféré des paroles qui vous ont à la fois surprise et désolée ?...

– Cela est vrai !

– Oserais-je vous demander, miss, quelles furent ces paroles... ou tout au moins en est-il que vous consentiez à me répéter ?...

La jeune fille hésita un instant.

Elle regarda Bobby et elle eut la notion qu'il avait visage d'honnête homme.

– Sir Athel, que j'avais vu deux jours auparavant, affable, bon, confiant en l'avenir que – je le dis sans honte – je devais partager avec lui, s'est présenté ici, le 2 avril, à neuf heures du matin, livide, les traits tirés, méconnaissable… et alors, comme je le pressais de questions, il m'a dit qu'il était déshonoré… qu'il avait commis un crime horrible… lui ! lui, si loyal !… qu'il ne pouvait exiger de moi l'accomplissement de la promesse échangée entre nous… que je ne pouvais pas, que je ne devais pas enchaîner ma vie à celle d'un coupable ! que sais-je encore ! Les paroles entrecoupées, les sanglots qui les ponctuaient, tout m'épouvantait… je le suppliai de s'expliquer plus clairement… lui affirmant que même s'il avait commis quelque imprudence, je lui pardonnerais… je l'aiderais à la réparer… soudain, il s'est enfui… et depuis lors il n'est plus revenu…

Et elle fondit en larmes en cachant sa tête dans ses mains.

Bobby avait écouté attentivement :

– Vous n'avez jamais remarqué chez sir Athel quelque dérangement d'esprit…

– Jamais !… Certes, il était souvent préoccupé. Je savais qu'il consacrait toute sa vie, toute son intelligence à la réalisation d'une invention nouvelle qu'il a parfois essayé de m'expliquer… mais, malgré toute l'attention

que je prêtais à ses paroles, mon ignorance en matières scientifiques ne me permettait pas de suivre son raisonnement…

– Dans quel ordre d'idées étaient dirigées ses recherches ?…

– Il m'a dit une fois que s'il parvenait au bout de ses efforts, les ballons dirigeables, les aéroplanes ne seraient plus que des jouets d'enfant, et qu'il se ferait fort d'aller de Londres à New-York en deux heures…

M. Bobby bondit sur ses pieds et, obéissant à une force supérieure à sa volonté, esquissa un pas de gigue, en chantonnant un vieux refrain de minstrel[3] nègre.

Buffalo girls,

Wont ye come out to night… etc [4]

– Eh bien, sir ! devenez-vous fou vous-même ! s'écria miss Mary, un peu inquiète.

M. Bobby retomba d'aplomb, au port d'armes.

– Excusez-moi, miss. Je ne suis pas fou et je n'ai eu nulle intention de vous offenser… Mais ce que vous venez de me dire !… Si vous pouviez savoir !… En deux heures, mille lieues !… Mais alors de Londres à Paris… 350 kilomètres… une misère ! Dix minutes peut-être !… et alors Coxward !… oui, évidemment !… le lien existe… il existe !…

– Je ne vous comprends pas…

– Mais moi non plus ! répliqua Bobby. Mais l'intuition fonctionne… le flair opère !…

Il s'arrêta tout à coup, puis, de sa voix redevenue correcte :

– Miss Mary Redmore, dit-il, il faut absolument que je voie sir Athel. Je vous affirme, sur ma parole de citoyen anglais, pur Cockney de Londres, que, dans toute cette affaire, je n'ai que des vues parfaitement honorables, j'ajouterai que, touché par votre situation personnelle – je suis marié, miss, et je sais ce que c'est que l'affection d'une femme pour l'homme qu'elle a choisi – je suis tout prêt à vous aider à réparer, s'il est possible, les conséquences de la matinée du 2 avril… aidez-moi à voir sir Athel… et je le ramène à vos pieds…

– Ah ! si vous pouviez accomplir ce miracle…

– Hé ! hé ! à vous regarder, miss, il ne m'apparaît pas que le miracle soit irréalisable… je suis certain que ce n'est pas de gaieté de cœur que sir Athel a renoncé au bonheur d'être votre époux… il a dû éclater, dans sa vie, une catastrophe que je pressens, que je devine, mais que je ne puis définir… et dont peut-être j'arriverai à pallier les effets…

– Que je suis heureuse de vous entendre… Hélas ! je perdais tout espoir, et je ne sais pourquoi… mais j'ai confiance en vous…

– Alors, répondez à ma question… Vous est-il possible de m'obtenir une entrevue avec sir Athel ?…

– Je ne sais que vous dire… Déjà, faisant litière de tout amour-propre, je lui ai écrit… il ne m'a pas répondu…

– Mais vos lettres lui sont parvenues ?…

– J’en suis sûr. C’est ma gouvernante elle-même qui les a jetées dans sa boîte…

– Et qui pourrait en jeter une nouvelle !

– Oui.

M. Bobby se frappa le front.

– Écrivez, miss, écrivez. Dites à sir Athel que vous le suppliez de recevoir un gentleman qui se présentera aujourd’hui même, à cinq heures.

Il s’interrompit, puis avec un geste décidé :

– Allons-y ! (*Go on* !) Qui ne risque rien n’a rien.

Puis reprenant sa dictée :

– … et qui désire vous entretenir au sujet du personnage dont la photographie est ci-jointe…

Il tira de sa poche une photographie, et miss Mary, obéissante, l’introduisit dans l’enveloppe.

C’était celle de Coxward…

III – Deux visites au lieu d’une

À cinq heures moins le quart – heure précise – quelqu’un sonnait à la porte de sir Athel Random.

Cette porte tournait brusquement sur ses gonds.

Un homme, d’assez haute taille, jeune, très pâle, présentant le type de l’Anglais moderne, les cheveux noirs bien séparés par une raie impeccable, les moustaches tombant à la celtique des deux côtés des lèvres, se profilait dans le cadre de chêne.

Voyant un étranger devant lui :

– J’ai bien reçu la lettre de miss Mary Redmore, dit sir Athel Random d’une voix un peu traînante, vous êtes le bienvenu, monsieur, entrez…

Le visiteur, sans hésitation, obéit à l’invitation qui lui était adressée.

Sir Athel, le précédant, traversa une petite cour, au fond de laquelle se dressait un bâtiment, en rez-de-chaussée, qui avait des apparences d’atelier.

Il ouvrit une autre porte, dans la partie gauche du

bâtiment, s'effaça et, d'un geste courtois, invita l'autre à pénétrer dans la pièce.

C'était une sorte de cabinet, vitré, très clair, avec au milieu une longue table chargée d'instruments de physique et de chimie, depuis le baromètre enregistreur jusqu'à la cornue à doubles tubulures, aussi de papiers nombreux et de graphiques étalés.

Sir Athel désigna un siège à l'arrivant, s'assit lui-même.

Ce jeune Anglais – qu'on était bien près de taxer de folie – était un beau garçon de vingt-cinq ans à peu près.

Sous un front élevé et bombé, des yeux – légèrement enfoncés dans les orbites – brûlaient d'intelligence et peut-être aussi d'une fièvre interne, combattue par la volonté. La bouche était ferme, charnue, vigoureuse.

L'ensemble dénonçait une nature énergique et courageuse.

Le nouveau venu était de forte carrure, le visage assez maigre barré d'une moustache dont les pointes s'effilaient cosmétiquement, cinquante ans, les cheveux grisonnants taillés en brosse.

La mise était correcte, le chapeau – qu'il avait retiré – se trouvait à l'arrivée un peu trop penché sur le côté ; la main, solide et velue, tenait une canne qui pour un peu aurait concouru victorieusement pour le diplôme de gourdin.

Comme sir Athel le considérait un instant avant de lui adresser la parole, l'autre – qui n'était pas M. Bobby –

tira de sa poche un carnet, de ce carnet une carte de visite qu'il présenta. Sir Athel la prit et lut :

– Arthur de Labergère – avec dans le coin, en bas à gauche, un mot raturé au-dessus duquel on lisait, écrite à la plume, cette annotation : – *Le Nouvelliste* – Paris.

Sir Athel ne broncha pas. Labergère dit alors :

– Monsieur, je suis journaliste. Chef du reportage au *Nouvelliste* de Paris, naguère attaché au *Reporter* que j'ai quitté à la suite de péripéties qui ne vous intéresseraient nullement et je viens vous prier de m'accorder quelques minutes d'entretien…

– C'est bien vous dont la visite m'a été annoncée par miss Redmore ?

Labergère s'inclina – à la muette – ce qui n'était pas compromettant.

– Et vous venez pour m'entretenir de l'homme dont la photographie m'a été adressée, dans la lettre même qui m'avisait de votre visite…

Si maître de lui que fût le reporter en chef – du *Nouvelliste* – qui auparavant faisait partie de la rédaction du *Reporter* et n'avait quitté ce dernier journal pour aller chez son concurrent qu'à la suite de circonstances très simples dont nous dirons un mot tout à l'heure, – Labergère, disons-nous, eut un léger mouvement de surprise.

Il était parti de Paris le matin même et ignorait totalement qu'une miss dont le nom lui était parfaitement

inconnu eût annoncé sa visite… quant à la photographie dont il lui était parlé, il n'en savait pas davantage.

– Monsieur, dit-il, j'ai la certitude qu'il suffira d'un mot pour vous démontrer l'intérêt de ma démarche, et pour vous et pour moi. Laissez-moi d'abord vous dire que le journal que je représente compte un million de lecteurs, ce qui vous indique la notoriété dont il jouit en France et à l'étranger…

– Je ne lis jamais de journaux, dit doucement sir Athel.

– Je le regrette, monsieur, car la presse est la grande éducatrice du monde… passons ! Seriez-vous assez aimable pour répondre à cette seule et unique question : vous êtes bien sir Athel Random, de Highbury, London ?

– Tel est, en effet, mon nom… mais avant que vous poursuiviez votre interrogatoire, permettez-moi à mon tour de vous poser aussi une question. Oui ou non, êtes-vous l'homme qui m'a été annoncé par miss Mary Redmore ?

– Mais, je vous affirme…

– Avez-vous quelques renseignements à me donner sur l'homme dont la photographie m'a été adressée… et que voici ?

Et très froid, très maître de lui, sir Athel présenta à Labergère la photographie glissée par la jeune fille dans la lettre dont Bobby lui avait dicté la teneur…

Rappelons maintenant que Labergère était attaché au *Reporter* pendant l'incident Coxward-Bobby, à Paris : son enquête, à Londres, avec l'aide du solicitor Edwin

Batleworth, avait abouti à la constatation de l'existence de Coxward, à Londres, dans la nuit du 1er au 2 avril, et grâce aux preuves qu'il avait recueillies, la victoire du *Reporter* sur son concurrent le *Nouvelliste* avait été complète et humiliante pour son rival.

C'est alors que, quoique très largement rémunéré par le *Reporter*, Labergère – qui faisait passer les affaires avant le sentiment – était allé trouver le directeur du *Nouvelliste* et lui avait offert moyennant rétribution supérieure à ce qu'il pouvait espérer du *Reporter*, d'employer tous ses talents d'enquêteur à infliger audit *Reporter* une revanche dont celui-ci supporterait à son tour tous les inconvénients.

C'était d'une délicatesse discutable, mais il convient d'accepter les mœurs de certains milieux pour ce qu'elles valent et de ne point monter sur les chevaux, beaucoup trop grands, de la simple probité.

Or la spécialité de Labergère – dont la capacité était indéniable et reconnue par tous – c'était de se tenir au courant des moindres incidents et d'un détail, en apparence insignifiant, de faire jaillir des conséquences inattendues.

D'ailleurs homme d'une indomptable énergie et d'un courage à toute épreuve, et prêt à toute action même généreuse, du moment qu'il y trouvait son intérêt.

Donc sir Athel lui mettait sous les yeux la photographie en question, sans pensée de défiance d'ailleurs : miss Mary n'ayant pas écrit le nom du visiteur

annoncé, pourquoi ne s'appellerait-il pas Labergère ?

Celui-ci regarda le portrait : or, il faut se rappeler qu'il n'avait vu le personnage qu'à l'état de cadavre horriblement mutilé, les yeux convulsés, la mâchoire brisée, bref, fort peu semblable à cette photographie d'homme vivant, avec sa physionomie de brute active et batailleuse.

Et malgré lui, obéissant à un sentiment de sincérité – regrettable dans la spécialité de sa profession – il répondit :

– Je ne le connais pas…

– En ce cas, monsieur, dit sir Athel en se levant, je n'ai point à engager de relations avec vous et je vous prie…

La phrase fut coupée par un formidable coup de sonnette venant de l'intérieur.

Sir Athel saisit Labergère par le poignet ; et d'honneur, cet Anglais d'apparence frêle était d'une force peu ordinaire. Car sous la pression, il força Labergère à se lever, le poussa vers la porte de la pièce, puis dehors, lui fit traverser la cour, ouvrit la porte extérieure et s'apprêtait à le jeter dehors, quand un double cri retentit :

– Monsieur Bobby !

– Un homme du *Reporter !*…

Bobby avait reconnu du premier coup d'œil le rédacteur du journal qui l'avait si férocement raillé et, les poings en avant, il se disposait à lui marteler la figure d'un *swing* de choix, quand, voyant sir Athel, il reprit son

sang-froid et avec sa correction reconquise, lui dit en s'inclinant :

– De la part de miss Redmore…

Surpris par l'intervention de ce tiers qui prononçait le « Sésame, ouvre-toi ! » qu'il attendait, sir Athel avait lâché Labergère qui, assez penaud de l'aventure, s'accotait au chambranle de la porte.

Lui aussi avait reconnu Bobby et se sentait fort marri de cette apparition inattendue.

Bobby avait passé devant lui, avec une arrogance non dissimulée.

– Vous avez bien reçu la photographie ? demanda Bobby à sir Athel.

– C'est donc bien vous que j'attends…

– Yes, sir !… quant à celui-ci, je me demande à quel propos je le trouve sur le seuil de votre porte… en tout cas, je sais que c'est un méchant homme et un traître… et je vous engage à le jeter dehors…

– Ah mais ! dites donc ! vous savez que vous commencez à m'échauffer les oreilles, s'écria Labergère.

– Monsieur, dit froidement sir Athel, je vous prie de garder la paix. Je ne vous connais pas et n'ai aucun désir de vous connaître… Vous avez cherché à vous introduire frauduleusement chez moi… je ne sais pour quel motif… et je vous invite à vous retirer…

– Soit ! fit Labergère qui avait replanté son chapeau sur sa tête, en une attitude de casseur d'assiettes, vous

m'avez présenté une photographie… que je n'ai pas reconnue… moi je vous présente ceci et j'espère que vous le reconnaissez…

Il avait brusquement déboutonné son veston et de la pochette de son portefeuille avait extrait une feuille de papier maculée, à demi déchirée, qui laissait voir un en-tête commercial et quelques lignes d'écriture.

Sir Athel y jeta les yeux et poussant un cri :

– Certes ! Ceci est un fragment de lettre…

– Qui vous a été adressée, qui porte votre nom et qui, autant que j'ai pu le comprendre, a trait à une commande de produits chimiques…

– C'est absolument vrai. Mais, reprit Athel dont la voix tremblait, comment cette lettre est-elle entre vos mains ? Où l'avez-vous trouvée ?

– Je vous l'expliquerai, monsieur, lorsque votre courtoisie aura pris le dessus sur je ne sais quelle lubie qui me fait presque douter de votre intellect.

Sir Athel réfléchit un instant.

– Vous avez raison, dit-il, et je vous prie d'agréer mes excuses. Monsieur Bobby, veuillez entrer dans mon cabinet. Vous, monsieur Labergère, je vous prie de m'accorder une demi-heure, une heure peut-être… et si vous le voulez bien, vous attendrez dans mon laboratoire…

Un vrai reporter doit ignorer l'amour-propre et ne jamais se formaliser. Que voulait Labergère ? Causer avec

sir Athel. Une heure plus tôt, une heure plus tard, qu'importait ?

– Je suis à vos ordres, dit-il, en s'inclinant presque poliment.

Bobby, qui, après réflexion, ne se souciait pas d'engager une querelle, était entré dans le cabinet de sir Athel.

Celui-ci conduisit le reporter à un petit bâtiment situé au milieu du jardin et, l'y introduisant, lui montra des rayons couverts de flacons, bocaux et vases divers.

– Dans votre intérêt, je vous engage à ne toucher à aucun de ces produits : il en est de fort dangereux, voire même de foudroyants et je serais au désespoir d'être encore une fois (il dit entre ses dents ces trois derniers mots) la cause d'un accident.

– Soyez tranquille, dit Labergère avec un gros rire, je tiens trop à ma peau pour enfreindre la consigne… vous dites une heure de plus ? Je vous serai fort reconnaissant de ne pas abuser de ma patience…

– Je ferai tout pour abréger cette attente, dit sir Athel.

Les deux hommes se saluèrent encore une fois et l'Anglais sortit.

IV – Le triomphe de M. Bobby

Pendant cet incident, M. Bobby se rongeait les poings : par quelle fatalité trouvait-il sur sa route un des hommes à qui il voulait mal de mort, un misérable qui l'avait insulté, bafoué !… et cela au moment même où il sentait – en une intuition géniale – que l'affaire Coxward allait prendre une physionomie toute nouvelle…

– Allons ! Bobby ! trêve aux rancunes personnelles ! Tu as une tâche à remplir, tu dois réhabiliter le nom que tu as donné à ta digne épouse… Sois homme et déploie toutes les ressources de ta remarquable intelligence… ta vengeance viendra plus tard, froide et meilleure à déguster, comme a dit le poète !

Sir Athel rentra. Bobby salua, militairement.

– Monsieur, lui dit le jeune Anglais, vous vous présentez sous les auspices d'une personne qui m'est plus chère que ma vie… et dont une circonstance effroyablement tragique m'a contraint à m'éloigner… à sa lettre était jointe une photographie…

– Vous connaissez cet homme ? s'écria Bobby,

incapable de maîtriser plus longtemps son impatience…

– Hélas ! puis-je dire que je le connais ! je ne l'ai vu que pendant quelques secondes à peine… et en telle occurrence, si terrible et si atroce, que c'est miracle si ses traits se sont fixés dans ma mémoire…

– Vous ignorez qui il est ?

– Absolument !…

– Et quand l'avez-vous vu ?…

– Oh ! cette date ne s'effacera jamais de ma pensée… c'est…

– Laissez-moi achever… dans la nuit du 1er au 2 avril…

– Oui ! mais à votre tour comment savez-vous cela ?…

Bobby eut un petit geste de tête que ses paroles accentuèrent :

– Que voulez-vous ? Un peu de divination… l'intuition, sir Athel, l'intuition ! Donc cette date est bien exacte…

– Absolument…

– Et j'ajoute que ce fut entre une et deux heures du matin…

– À une heure trente-cinq minutes… Oui, c'est à ce moment que, sous les coups d'une affreuse fatalité, toute mon existence fut brisée… que la douleur, le désespoir, le remords entrèrent dans mon cœur et en prirent possession, pour n'en plus jamais sortir… jamais… jamais !

Le jeune homme laissa tomber sa tête dans ses mains.

– Un instant ! fit Bobby, avec un geste d'autorité. Je ne sais pas encore ce qui s'est passé… mais si c'est pour ce personnage que vous vous mettez en de tels états, car John Coxward – vous ignorez ce nom à ce qu'il paraît…

– Je l'entends prononcer pour la première fois…

– Ce John Coxward, dis-je, est – ou plutôt était le plus insigne vaurien qui eut jamais traîné ses savates dans les bas-fonds de Londres…

– Était… dites-vous ? Quoi ! Il est bien vrai qu'il est…

– Mort ! archi-mort ! Ce dont il ne faut s'émouvoir qu'avec modération. Cet incident lui ayant évité la potence qui l'attendait à très courte échéance…

– Qu'importe ! c'était un homme… et je n'avais aucun droit sur sa vie… Mais, dites-moi ! comment êtes-vous sûr qu'il est mort ?

– Par une constatation fort simple… j'ai reconnu son cadavre…

– Ah ! on a retrouvé son cadavre… Où cela ?

– Ici, sir, je vous prie de faire appel à toute votre énergie. Car ici c'est le point grave, la crête de la côte mystérieuse que je cherche à gravir… le cadavre de John Coxward a été trouvé au milieu d'une place publique, dans cette même nuit du 1er au 2 avril, à cinq heures du matin, à Paris !

– À Paris, s'écria sir Athel en se redressant.

– Yes, sir ! c'est-à-dire à 250 milles d'ici, à vol d'oiseau… or, de une heure trente-cinq minutes à cinq

heures du matin, cela nous donne justement trois heures vingt-cinq minutes dont il convient de déduire les dix minutes d'avance que Paris a sur nous, donc trois heures quinze. – Or, est-il possible qu'un homme fasse – volontairement ou non – ce voyage en un délai aussi court ?

– Mais oui… cela est possible ! clama sir Athel. Je dis plus, ce délai est trois, quatre fois plus long qu'il ne devrait être… 250 milles, mais monsieur, c'est l'affaire de trois quarts d'heure au plus !…

On comprend que Bobby ne l'interrompit pas.

Pour lui, la lueur, naguère entrevue si faible, s'élargissait, s'épanouissait, aveuglait.

– Il n'est rien d'impossible, dit-il. Mais vous avouerez qu'il est difficile de croire que le nommé John Coxward, espèce de va-nu-pieds, sans sou ni maille, fût en possession de moyens de locomotion aussi rapides… Malgré toute la confiance que vous méritez, vous me permettrez de douter un peu… Vu par vous, à ce que vous dites, à une heure et demie du matin, un homme ne pouvait être à cent lieues d'ici à cinq heures du matin !…

Sir Athel eut un geste de colère :

– Mais quand je vous dis qu'il aurait dû être à Paris, à deux heures et demie au plus tard…

Et il ajouta d'un ton plus bas :

– Oui, je me rappelle… le vriliogire était orienté vers l'est…

– Vrilio… quoi ? cria Bobby, d'un ton interrogateur.

– Ah ! vous ne comprenez pas… vous ne pouvez pas comprendre… vous ignorez… que l'être chétif que je suis est en possession d'une force prodigieuse, à laquelle nul miracle n'est impossible… et que lorsque m'est arrivée la catastrophe en question, je n'avais plus que quelques misérables détails à régler pour que cette énergie formidable, dont je suis le maître, fût révélée au monde stupéfait.

– Mais, quelle catastrophe ? s'écria Bobby.

Et, voyant l'exaltation qui s'emparait du jeune Anglais :

– Sir Athel, reprit-il doucement, je m'appelle Bobby, attaché à la police de S. M. Britannique… Par suite de l'aventure arrivée à ce misérable Coxward, je suis en passe d'être chassé de mon emploi, c'est-à-dire déshonoré en face de l'Angleterre tout entière – et ce qui est plus douloureux encore pour moi – aux yeux de mistress Bobby, ma digne épouse, je suis un esprit pondéré, précis, qui recherche les faits, rien que les faits… je vous en conjure, dites-moi quand, où, comment vous avez vu le nommé Coxward et comment il a pu accomplir ce prodige d'être vivant ici et trois heures après mort à Paris…

Sir Athel passa la main sur son front.

– Vous avez raison. Aussi bien mon secret m'étouffe, et, puisqu'il est déjà à demi révélé, ce sera pour moi un soulagement décisif que de le livrer tout entier.

Il se mit à marcher dans son cabinet d'un pas fiévreux :

– Sachez donc que, par l'étude des terres rares…

– Hein ? fit Bobby involontairement.

– Ah ! c'est vrai ! vous ignorez tout de notre science… iridium, gallium, thallium, polonium sont pour vous des mots barbares, ne présentant aucun sens précis…

– J'ai entendu parler du radium, dit timidement Bobby.

– Laissons cela… bref, j'ai découvert le moyen de condenser une force radiographique, inouïe, colossale, sous un volume d'une petitesse et d'une légèreté incomparables.

Il tira de la poche de son gilet un objet qui ressemblait à une montre.

– Tenez… voyez ceci… je n'aurais qu'un geste à faire, un coup d'ongle à donner, pour vous foudroyer instantanément…

M. Bobby eut un léger mouvement de recul. Il songea à mistress Bobby.

– N'ayez aucune crainte, reprit sir Athel d'une voix soudainement calmée. Je continue. J'ai construit un appareil d'aviation – c'est-à-dire un plus lourd que l'air, n'empruntant rien à l'air lui-même comme moyen de sustentation ; agissant d'après sa propre force, sans aucun secours extérieur, ne tenant compte ni du vent ni de la tempête… mais allant devant lui, à la façon du boulet de

canon qui sort de la pièce, avec cette supériorité que la force propulsive est en lui – et j'ajoute enfin, est inépuisable…

– C'est merveilleux, hasarda Bobby qui, voyant l'éclat excessif des yeux de son interlocuteur, se demandait si vraiment il n'était pas en face d'un véritable aliéné dont peut-être la fréquentation pourrait devenir dangereuse.

– C'est tout simplement beau, rectifia sir Athel. Donc cet appareil, encore inachevé, quoique poussé à sa presque ultime perfection, se trouvait là, dans la petite cour que vous voyez. Il se composait d'une caisse très simple, de métal et de bois, capable de résister aux chocs les plus violents. Le moteur, c'est-à-dire la partie vivante, le centre, à la fois le cerveau et le plexus solaire de l'appareil avait été mis au point par moi-même le 1er avril au matin. J'avais adapté en sa place le siège très confortable d'ailleurs du conducteur du vriliogire… j'avais chargé le moteur, installant, dans des poches intérieures de la caisse, une quantité suffisante de la substance génératrice, ainsi que des provisions de bouche pour plusieurs semaines : tout cela ne tenant qu'une place infinitésimale… J'étais décidé à partir le 2 avril dès le lever du soleil… pour aller ! Le savais-je ? Je voulais piquer devant moi, à travers le ciel, à travers l'espace, m'enivrant de l'immensité, et surtout, savourant cette joie indicible d'avoir, moi et moi seul, définitivement réalisé la conquête de l'air…

« Et alors, au retour, avec quel orgueil je me serais élancé chez miss Mary Redmore… et je lui aurais crié :

« – Maître de l'univers, je le mets à vos pieds !

« Hélas ! la fatalité veillait !… et le coup qu'elle allait me porter devait, en anéantissant mes espérances, briser à jamais ma vie !…

Il s'interrompit et son visage exprima un profond désespoir.

– Voyons ! voyons ! fit bonnement l'excellent Bobby, un enfant de la grande Angleterre ne se laisse pas abattre ; tenez, celui qui vous parle, Bobby, qui n'est pas des premiers venus, a subi de grandes crises dans sa vie… et toujours il s'est tenu droit devant la Fatalité et il l'a domptée !…

Sir Athel parut n'avoir pas entendu cette symphonie héroïque.

Il continua :

– J'avais passé la journée du 1er avril à réviser certains calculs, à essayer certaines pièces de mon appareil. J'avais écrit à miss Mary une lettre où je lui faisais part et de mon départ et de mon prochain retour… modestement et sans emphase, je lui faisais pressentir l'immense importance de l'œuvre que j'allais accomplir.

« Et après un rapide repas – deux pilules Berthelot – je m'étais installé dans un fauteuil, ici, devant cette fenêtre, regardant amoureusement l'appareil qui, sous la douce lueur lunaire, se profilait à la fois robuste et élégant…

« Je m'étais légèrement assoupi, bercé par mes rêves d'avenir…

« Quand, tout à coup…

« Un bruit insolite me fit tressaillir…

« J'ouvris les yeux et je vis une forme humaine qui se silhouettait au sommet du mur, à côté de la grille.

« Je me dressai précipitamment et m'élançai dehors. Hélas ! si rapide qu'eût été mon mouvement, il était encore trop tardif.

« D'un vigoureux élan, l'homme – dont je vis très bien le visage à la clarté de la lune – avec des gestes fous, courut vers l'appareil dont la forme rappelait – je dois vous le dire – celle des chaises à porteurs.

« Brusquement, il ouvrit la porte et s'y introduisit.

« – Sur votre vie ! criai-je, pas un geste, pas un mouvement !…

« Que se passa-t-il ? je ne puis que former une hypothèse. Sans doute cet inconnu, s'étant assis sur le siège que j'avais préparé de telle sorte que tous les éléments mécaniques de mon appareil fussent à ma portée, a posé la main au hasard, sur un des leviers dont l'action mettait en plein développement la force dont je vous ai parlé…

« Bref, avant que j'eusse pu intervenir autrement que par des appels et par des cris dont il n'était d'ailleurs tenu aucun compte, je vis l'hélice supérieure se mettre en marche avec une rapidité vertigineuse, le vriliogire fut enlevé de terre avec plus de facilité que s'il n'eut été qu'un fétu de paille, monta dans l'air avec la rapidité d'un

obus et disparut dans le ciel, dans la nuit, dans l'immensité obscure et profonde.

« Il me sembla que je venais de recevoir un coup en plein crâne. Je tombai de toute ma hauteur, comme foudroyé.

« Car, comprenez-le bien, monsieur Bobby ! ma vie si paisible, toute de patience et d'étude, soudain se trouvait bouleversée par une double catastrophe.

« J'avais tué un homme – un inconnu, soit ! – mais un de mes frères en humanité…

– Tué ! tué ! fit Bobby, il s'est bien tué lui-même !

– Mais n'est-ce pas moi qui ai fourni l'instrument de sa mort ?… Pourquoi cet appareil formidable – que moi seul savais guider – avait-il été abandonné par moi dans une cour ?…

– Où on ne pouvait pénétrer que par escalade, c'est-à-dire en ivrogne ou en fou !… On ne passe pas par-dessus un mur, que diable, ou alors c'est à vos risques et périls… Or, vous avez bien reconnu celui dont je vous ai montré la photographie…

– Si court qu'ait été le temps pendant lequel je l'ai vu, je ne puis concevoir aucun doute… le malheureux !…

– Dites ce misérable, ce bandit ! John Coxward… serait mort la corde au cou… en débarrassant la société ; sans le vouloir, vous lui avez rendu service, et un fameux encore !…

– Son visage me hante toutes les nuits… comme aussi

le cri horrible qu'il a poussé quand il s'est senti arraché de terre…

– Pas de sensiblerie ! reprit M. Bobby d'un ton péremptoire. À conduite de coquin, chances de coquin !… Cessez de vous apitoyer sur le sort de ce gueux… mais, selon vous, que lui est-il arrivé pour qu'on l'ait retrouvé mort, accroché aux grilles d'un monument public, à Paris, comme c'eût été ici, par exemple, à Trafalgar Square, le cadavre plié en deux sur la grille qui entoure la statue de Nelson…

– Hélas ! l'explication est trop simple. Emporté par le vriliogire, l'homme a d'abord été étourdi, désemparé, ne comprenant pas ce qui arrivait… l'installation ayant été disposée par moi et pour moi, j'en connaissais les détails et je m'y adaptais sans aucun gêne… mais il ne pouvait en être de même pour un intrus…

« La rapidité vertigineuse de la course, le bruit de l'hélice, peut-être le ronflement du moteur qui, n'étant pas dirigé, devait tourner avec une intensité effroyable, tout, au milieu de la nuit, et avec l'appréhension naturelle que procure l'espace immense autour de soi, a dû contribuer à l'affolement de ma victime qui a essayé de s'échapper de cette machine d'enfer…

– Et est tombée place de la Concorde, à Paris !… Donc Coxward est bien Coxward !… j'ai recouvré mon honneur ! Ah ! sir Athel ! combien mistress Bobby vous sera reconnaissante !… et comme je vais taper sur les doigts de ces stupides journalistes français qui m'ont abreuvé d'outrages !… Ah ! ils n'en seront pas les bons

marchands, je vous le jure…

Or, voici que juste à ce moment, Labergère qui patientait depuis plus d'une heure – car le récit de sir Athel avait duré fort longtemps – étant sorti de la pièce où il avait été séquestré, s'était décidé, à tout risque, à venir réclamer celui qu'il venait interviewer.

Il avait facilement retrouvé la cour d'entrée, avait avisé la porte par laquelle il avait vu Bobby pénétrer à l'intérieur ; et, ma foi, arrive qui plante ! il troublerait un entretien beaucoup trop prolongé…

Il posa donc nettement la main sur le bouton de la porte et ouvrit brusquement au moment où M. Bobby, tout à la joie féroce de la revanche espérée, accentuait son monologue de gestes exaspérés…

Or, voici qu'il aperçut Labergère, et se retournant encore une fois en face d'un de ses ex-persécuteurs, il se rua sur lui et, le saisissant à la cravate, se mit à hurler :

– Ha ! ha ! Coxward n'était pas Coxward !… Ah ! étant à Londres à une heure du matin, Coxward ne pouvait pas être à cinq heures place de la Concorde !… eh bien ! il y était, monsieur le journaliste, il y était… je le prouverai !…

Labergère, qui au demeurant était fort solide, saisit les poignets du rageur Bobby et l'éloignant de lui, le força à s'asseoir, et alors, s'adressant à sir Athel :

– Monsieur, je vous demande sincèrement pardon, mais il me plairait fort que l'attente ne se prolongeât pas outre mesure… maintenant que vous avez donné audience à cet imbécile, daignerez-vous m'entendre à

mon tour…

Sir Athel n'avait prêté qu'une fort légère attention à ce nouvel incident. Il était absorbé dans ses pensées ; mais déjà un peu rasséréné, grâce aux renseignements que lui avait fournis Bobby sur l'identité de sa victime.

Coxward, un bandit ! le crime se transformant en accident…

– Mille excuses, monsieur, dit-il à Labergère. Mais vous me pardonnerez de vous avoir presque oublié, je l'avoue, en raison de l'importance, du profond intérêt des nouvelles que M. Bobby venait m'apporter…

Et Bobby, l'incorrigible, de s'écrier :

– À propos de Coxward… vous vous rappelez comment vous tous, tas de folliculaires français, vous vous êtes rués après mes chausses lorsque je soutenais que le corps de l'Obélisque était celui de Coxward !… A-t-on assez ri ! A-t-on assez insulté la police de mon pays et cherché à déshonorer l'Angleterre en l'humble personne de son plus fidèle citoyen…

« Eh bien, môsieur ! il faudra déchanter et reconnaître que c'était vous, misérables gratte-papier, qui, en infligeant un stupide démenti à un homme de bien, commettiez une action répréhensible de tout point et dont vous porterez la peine en ce monde et dans l'autre…

Labergère regardait Bobby avec quelque étonnement. Que rabâchait-il avec son histoire de Coxward, ubiquiste ? Il savait bien, lui, que cette simultanéité de présence était impossible, puisque c'était lui qui, rédacteur au *Reporter*,

avait, pour le compte de ce journal, institué et mené à bien l'enquête à laquelle le solicitor de Londres avait conféré toute authenticité.

Pourtant, comme maintenant il était attaché au *Nouvelliste*, adversaire du *Reporter*, il eût été fort satisfait que Bobby ne fût pas fou et que, malgré toute vraisemblance, Coxward de Londres et le mort de Paris étant réellement et définitivement le même homme, il lui fût permis de dauber sur le *Reporter*, son ancien patron, au bénéfice du *Nouvelliste*, son nouveau client, qui gardait toujours à son rival une rancune colossale et paierait fort cher le droit de lui tailler des croupières.

Il s'adressa à sir Athel, en apparence fort indifférent à la querelle :

– Il semble, lui dit-il, que votre entretien avec ce bonhomme ait eu trait à cette ridicule affaire Coxward qui un instant a passionné Paris... il ne peut être exact que ce Coxward se soit trouvé à Paris le 2 avril à 3 heures du matin...

– Hélas ! fit sir Athel en tressaillant, il devait y être beaucoup plus tôt que cela...

– Il n'était donc pas à Londres dans la soirée du 1er ?...

– Si fait... il y était... je ne le sais que trop !

– Mais c'est impossible !...

– Cela peut vous paraître impossible, dit froidement sir Athel, mais cela est... Ce malheureux Coxward est

parti d'ici, de cette cour que vous voyez, à une heure trente-cinq minutes du matin…

– Et il aurait fait 450 kilomètres en quatre heures…

– En beaucoup moins que cela, monsieur…

– Je ne puis comprendre !…

– C'est évident, cria Bobby, que les ignorants de Français ne peuvent rien comprendre… est-ce qu'ils connaissent les terres rares, le tadium, le foronium…

Le brave détective s'embrouillait un peu dans ces dénominations scientifiques, mais il continuait :

– Et le vriliogire ! monsieur le journaliste, et la force électrique qui va bouleverser le monde ! et le trajet de Londres à Pékin en trente minutes !… Est-ce que vous avez la moindre notion de tout cela ?…

Labergère, comme tous les journalistes français d'ailleurs, était doué d'une imagination rapide, jointe à une vive faculté d'assimilation.

– Il s'agit d'une machine électrique ? demanda-t-il à sir Athel.

– Le mot n'est pas parfaitement exact… machine radio-active plutôt – mais j'ai dû employer l'expression d'électrique pour être plus clair…

– Et cette machine, continua Labergère, est un appareil d'aviation ?

– En effet…

– Et c'est par cet appareil que Coxward aurait fait le

trajet de Londres à Paris ?… dans la nuit du 1er au 2 avril ?…

– Hélas ! je n'en suis que trop convaincu !… C'est ainsi que j'ai à déplorer et la mort d'un homme et la destruction d'un engin dont la construction et l'aménagement m'avaient coûté deux années de travail… et que peut-être je n'aurai pas le courage de reconstituer…

– Un engin… encore un mot, fit Labergère, qui paraissait violemment ému… quelle forme à peu près ?…

– Celle d'une guérite ou d'une chaise à porteurs !…

– Mais c'est justement au sujet d'une machine de ce genre que je suis en mission journalistique à Londres… Ne vous rappelez-vous pas que je vous ai montré une lettre, à votre adresse, émanant d'une maison de produits chimiques…

– Oui ! oui ! s'écria sir Athel. Dans les émotions multiples qui m'assaillent, j'avais oublié ce détail… Cette lettre m'appartient en effet… où donc l'avez-vous trouvée ?…

– Dans un terrain vague du quartier des Carrières-d'Amérique, à Paris…

Expliquons à quelle aventure se rattachait cette péripétie nouvelle.

V – Le mystère du XIXe arrondissement

L'incident Coxward – si amusant qu'il eût été pour la galerie des badauds parisiens, surtout en raison de la lutte épique qui s'était livrée entre les deux grands journaux le *Nouvelliste* et le *Reporter* – était tombé bien vite dans le panier d'oubli.

D'autant que certains faits politiques avaient tout à coup donné un nouvel aliment à la curiosité : des gifles avaient été échangées en plein Parlement entre personnages assez haut cotés et ministrables, et la chronique scandaleuse, à l'affût des faiblesses humaines, avait révélé que de cette querelle le motif concernait beaucoup moins le budget de la France que celui de certaine petite personne, grassouillette et aimable, qui jouait avec grand succès un rôle de libellule dans une revue des Variétés.

Puis c'avait été l'arrestation sensationnelle d'un officier ministériel qui, curieux des joies de la grande vie, avait dilapidé en dépenses – à côté – le patrimoine de cinquante familles. Affaire assez banale d'ailleurs.

Enfin, ajoutons un carnage au boulevard Ménilmontant, le mariage d'une Américaine milliardaire avec un panné à nom illustre, et l'accalmie subitement s'était de nouveau abattue sur le journalisme parisien dont le marasme faisait peine.

En vain, à propos d'un écrasé ou d'un misérable incendie, on multipliait les manchettes à effet ; mais, comme on dit, le public ne mordait pas et les bouillons augmentaient.

Or, le vrai talent d'un reporter, c'est de trouver une affaire de peu d'importance en soi, et par le tam-tam organisé alentour, par le grossissement des moindres détails, lui donner – en apparence – une valeur d'étrangeté qui émeuve les populations.

Labergère était maître en ces sortes d'opérations : tout récemment attaché au *Nouvelliste* qui lui avait fait un pont d'or pour l'arracher au *Reporter*, il cherchait donc activement quelque fait auquel il pût attacher tous les grelots de la publicité.

Voici ce qu'il avait appris :

Dans un des quartiers excentriques de Paris, à l'extrémité est des Buttes-Chaumont, se trouvent, du côté de la place du Danube et de l'hôpital Hérold, des terrains, encore vides de constructions, attenant aux fortifications.

Ces terrains reposent sur d'anciennes excavations, naguère connues sous le nom de carrières d'Amérique, et dont l'exploitation a été dès longtemps abandonnée…

D'importants travaux de comblement et de soutènement ont été exécutés à très grands frais, mais il semble que le sol lui-même repose sur des fondements mouvants et, de temps à autre, malgré toutes les précautions prises, des fentes se produisent, assez profondes et susceptibles de causer de graves accidents.

Même, il y avait quelques mois, une pauvre journalière, passant dans ces parages, avait été surprise par une de ces subites dépressions du sol et aurait été certainement engloutie si des secours rapides ne lui avaient été portés.

Encore son sauvetage n'avait-il pu s'effectuer qu'au prix des plus grands efforts. Par une chance inespérée, elle s'en était tirée saine et sauve.

Mais à la suite de ces accidents, les terrains, pour en éviter le retour, avaient été clos de palissades en planches et, avant que de nouveaux travaux fussent entrepris pour la consolidation du sol, l'accès en avait été formellement interdit.

Le temps passant, les vagabonds, les apaches et les chemineaux avaient pratiqué des ouvertures dans cette palissade et souvent élisaient domicile à l'abri de toute ingérence de la police, dans ce lieu que protégeaient à la fois et son isolement et une certaine crainte de la part des plus proches voisins.

Or, un matin, des gamins en rupture d'école, s'étaient avisés de franchir l'enclos et s'étaient répandus à travers le terrain, tout de sable, de pierres, de plâtras, dans l'intention d'ailleurs bien innocente d'y jouer, tranquilles,

quelque partie de balle ou de course.

Soudain on entendit des cris horribles et les enfants s'enfuirent dans la rue, quelques-uns livides, à demi morts, les membres tordus… les autres ne cherchaient pas à les secourir ; ils couraient de-ci, de-là, affolés, poussant des clameurs inarticulées.

Bien que l'endroit soit fort peu fréquenté, cependant des passants accoururent et bientôt un groupe les entoura, relevant ceux qui, à terre, semblaient en proie à de véritables convulsions, d'autres interrogeant ceux qui paraissaient les plus valides. Les enfants répondaient par des mots sans suite…

Là, dans le terrain, une bête, un monstre, qui s'était jeté sur eux, les avait égratignés, mordus, à demi dévorés…

Certes, il y avait exagération dans ces racontars, puisque tous étaient encore pourvus de leurs membres intacts : cependant, il s'était certainement produit un fait naturel… et, bien que très courageux, certes, les assistants restaient devant la palissade sans se hasarder à la franchir, d'autant, assuraient quelques-uns, qu'on entendait derrière les planches une sorte de rugissement sourd – de ronflement – qui ne présageait rien de bon.

Heureusement, on avisa deux sergents de ville et on les appela.

Ceux-ci s'approchèrent avec la majestueuse lenteur qui caractérise cette institution.

Ils virent trois enfants – de huit à douze ans – inertes

maintenant, immobiles et étendus sur la terre. À leurs questions, il fut encore répondu par des explications incompréhensibles d'où seulement jaillissaient les mots de monstre, d'animal féroce…

Ayant lancé des coups de sifflet à l'appel de leurs camarades, les policiers, bientôt au nombre de quatre, se divisèrent en deux groupes, le premier emportant les enfants qui vivaient, mais semblaient plongés dans une prostration profonde, vers le commissariat ; le second faisant sentinelle, le sabre à la main, devant l'ouverture pratiquée dans la palissade :

– Si qu'on verrait un peu voir ce qu'il y a là-dedans ! dit l'un.

– Ça va ! dit l'autre.

Et, vaillamment, ils engagèrent leurs robustes épaules dans l'ouverture assez étroite.

Le terrain avait bien cent mètres de long sur quarante de profondeur : il était bosselé, vallonné, avec çà et là des tas de pierrailles ou des collinettes de sable sur lesquelles poussaient de maigres touffes d'herbe.

Dans une de ses parties, la plus proche de la rue, il se creusait en forme d'entonnoir dont le centre se trouvait à environ un mètre de profondeur, et là on voyait, à demi émergeant, d'un chaos de cailloux et de mottes de terre séchée, quelque chose de bizarre, d'hétéroclite, comme un sommet de kiosque à journaux ou de colonne à affiches.

Les deux sergots[5] examinaient cela avec quelque défiance : on avait vu parfois des coffres-forts, enlevés

par des cambrioleurs, et ainsi abandonnés dans un terrain désert.

Mais que des malfaiteurs eussent enlevé un kiosque ou une vespasienne pour les transporter derrière cette clôture de planches, cela apparaissait singulier, voire même invraisemblable.

Comme en prévision d'une rencontre avec un animal sauvage – qui sait, un fauve échappé de quelque ménagerie – nos deux héros avaient dégainé ; l'un d'eux, se penchant sur le bord de l'entonnoir, et allongeant le bras, toucha l'objet de la pointe de son coupe-choux…

Subitement, il laissa échapper une exclamation de douleur, sauta en l'air à une hauteur d'un mètre et vint s'affaler dans les bras de son compagnon.

– Hé là ! hé là !… Qu'est-ce qui te prend, mon vieux !

Mais « mon vieux » ne répondait pas, ses bras et ses jambes étaient secoués d'un mouvement presque convulsif…

Le pis, c'est que l'autre éprouvait lui-même un malaise dont il ne comprenait pas la nature, une espèce de fourmillement dans tous les membres, en même temps que des lueurs fulgurantes tourbillonnaient devant ses yeux…

Par un geste réflexe, il lâcha son compagnon qui tomba sur le sol.

Alors il se sentit soudainement soulagé, mais une invincible lassitude le brisait, et il se laissa tomber sur un genou, dodelinant de la tête comme un homme étourdi

d'un coup de bâton en plein crâne…

Il ne revint à lui qu'au moment où, par l'ouverture de la palissade, arrivèrent le commissaire de police, accompagné de son secrétaire, avec une demi-douzaine de sergents de ville.

La foule avait grossi autour de l'enclos et maintenant, rassurée par la présence de l'autorité, faisait irruption à sa suite.

Une poignée de gamins fit cortège.

Les sergents de ville, apercevant leurs camarades en mauvaise posture, s'élancèrent à leur secours : à peine les eurent-ils touchés qu'ils ressentirent quelques secousses qui ne firent d'ailleurs que les étonner, sans autre résultat fâcheux.

– Voyons ! qu'est-ce qu'il y a ? demanda le magistrat, et comment êtes-vous dans cet état ?

Le sergent n° 2, qui recouvrait l'usage de la parole, dit :

– Machine infernale ! Là dans le trou !…

Et, suivant la direction de son geste, le commissaire vit le toit du kiosque – employons ce mot pour être clairs – surmonté d'une sorte de hampe en métal, venue sans doute de quelque drapeau ou attribut quelconque.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?…

– Si qu'on le saurait ! repartit le sergent. C'est ce camarade qui y a touché du bout de son sabre et qui a été f… par terre, comme ma femme sous une gifle…

– Mais on m'a parlé d'un animal dangereux, d'une bête féroce…

– Il n'y en a pas d'autre que cet outil-là… qui doit être quelque machine d'*anarchisse*…

Le commissaire haussa les épaules : perplexe, il s'abstint cependant de toucher à l'objet et interdit à ses hommes tout contact avec lui. Après tout, cette idée d'anarchisme n'était peut-être pas si folle…

D'autant que maintenant on percevait très clairement à l'intérieur du kiosque un halètement, un ronronnement intermittent, comme l'aurait produit le gosier d'un fauve en colère, ou quelque ressort énorme d'une montre ou d'une mécanique quelconque. Cela n'était pas continuel, s'arrêtait, recommençait… mais n'en était pas pour cela plus rassurant…

Le sergent – au coupe-choux – avait été ranimé à grand renfort de kirsch, mais était incapable de fournir la moindre explication sur la nature de ses sensations – qu'on devinait seulement n'avoir pas été des plus agréables.

Que faire ? Heureusement que l'administration a des principes qui lui servent de guide en toute circonstance. En celle-ci, la règle était simple, en référer à ses chefs.

Le commissaire, résolu à suivre ce précepte dont l'observation le dégageait de toute responsabilité, se mit alors en devoir de recueillir tous les renseignements nécessaires pour dresser procès-verbal, et en premier lieu, de décrire aussi exactement que possible l'objet

mystérieux qui gisait là, à demi, aux trois quarts peut-être enfoui dans les pierres et le sable.

S'approchant avec toute la prudence compatible avec son courage civique, le magistrat dicta des notes à son secrétaire.

Le toit de l'objet, arrondi et rappelant vaguement la forme du casque allemand, reposait sur quatre colonnettes de métal, réunies elles-mêmes par des croisillons qui paraissaient d'argent, ou plus vraisemblablement de nickel. La forme générale était carrée.

Cette cage (le mot décidément valait mieux que celui de kiosque) sortait de la terre d'environ 80 centimètres, et la partie inférieure était cachée dans le sol.

En tendant l'oreille, on entendait de temps à autre à l'intérieur un bruit difficile à définir, comme d'un ressort qui se serait déclanché, et aurait mis en mouvement une roue ou un volant.

Le procès-verbal décrivait de la façon la plus correcte possible les phénomènes bizarres qui se développaient, lorsqu'on touchait l'engin, « que, malgré son incompétence avouée, le commissaire n'hésitait pas à qualifier d'électrique ou approchant ».

Un petit incident se produisit. Un des gosses, rôdaillant dans le terrain, trouva dans un coin, profondément enfoncée dans la muraille, une pièce de métal, plate, étroite, assez longue, aux bases arrondies, une sorte de palette ou d'ailette. Comme il essayait de l'arracher, le

magistrat s’y opposa formellement, estimant que désormais il appartenait à l’autorité supérieure de parfaire l’enquête qu’il avait si intelligemment commencée.

Inutile de dire qu’il avait interrogé les voisins les plus proches et que tous s’étaient accordés à dire – avec une rare unanimité – qu’ils ignoraient absolument ce que pouvait être la machine en question et comment elle se trouvait dans le terrain vague.

Ajoutons enfin qu’au bout d’une demi-heure, les enfants et le sergot, si abominablement secoués par l’incompréhensible commotion, étaient tout à fait revenus à leur état normal.

Un menuisier, requis, boucha les ouvertures de la palissade, un sergent de ville fut placé en faction et chacun s’en alla, léger, à ses affaires, le procès-verbal s’acheminant doucettement vers la préfecture où peut-être, vu le caractère très anodin de l’aventure, il se serait sans doute endormi placidement dans le carton n° 7, à moins que ce ne fût le dossier n° 23.

Mais on avait compté sans notre ami Labergère qui, comme nous l’avons expliqué, était en quête d’une affaire sensationnelle, et, comme le roi Richard III, de shakespearienne mémoire, eût volontiers donné son cheval – ou son auto – pour un veau à trois têtes ou un cataclysme à Nogent-sur-Marne.

Or, ayant son service de fouinage – c’était son mot – parfaitement organisé, il avait été avisé l’un des premiers de l’étrange aventure de la rue des Carrières-d’Amérique,

et aussitôt son sang de reporter s'était mis à bouillonner.

Cela pouvait n'être rien du tout ; mais, dès le premier moment, il se dit qu'il fallait que cela devînt quelque chose…

Il ne se doutait, certes pas, que c'était là le début de la plus terrible, la plus stupéfiante, la plus abracadabrante épreuve à laquelle eût jamais été soumise la Ville de Paris : peut-être même, s'il eût pu lire dans l'avenir, aurait-il reculé devant les épouvantables événements qu'il allait déchaîner.

Mais non ! le devoir professionnel avant tout ! Le *Nouvelliste* payait fort cher ; il fallait qu'il en eût pour son argent.

Le lendemain, il arborait cette manchette :

Un sinistre phénomène en plein Paris.

Trois enfants électrocutés.

Un sergent de ville foudroyé.

Il racontait, sous les couleurs les plus émouvantes, la découverte de l'engin infernal et les premières catastrophes qu'il avait causées, et il concluait par ces critiques virulentes :

« Douze heures se sont déjà passées et nous avons le regret de constater que l'administration n'a pris aucune mesure pour parer aux dangers très réels courus par la population. On nous permettra de demander si ce n'est pas en pareilles circonstances que le Laboratoire municipal doit prouver son utilité, trop souvent

contestable. »

Naturellement, le *Reporter*, qu'exaspérait la défection de son principal rédacteur, se hâta d'entrer en lice :

« Certains journaux, à court de nouvelles sensationnelles, mènent grand bruit autour d'une affaire sans importance : il s'agit tout simplement, nous affirme-t-on, d'un appareil de physique, machine électrique ou bouteille de Leyde, que des cambrioleurs ont abandonnée dans un terrain vague… quelques étincelles électriques se sont produites et ont causé plus d'émoi que de mal véritable… »

Ah ! ses anciens patrons entraient en lice ! Labergère allait s'amuser.

Il était arrivé bon premier et il allait le leur prouver. Et le numéro suivant du *Nouvelliste* marchait carrément de l'avant :

« Les aboiements enroués d'une presse aphone ne nous empêcheront pas de poursuivre notre tâche.

« Nous avons signalé un danger inconnu, mystérieux, dont les effets échappent jusqu'ici à toute analyse. Et nous ne craignons pas, hélas ! qu'on nous taxe d'exagération.

« On se souvient de la découverte que nous signalions hier d'un engin étrange, sorte d'appareil électrique ou peut-être radiographique, trouvé dans un terrain vague, à l'extrémité du dix-neuvième arrondissement, et qui a déjà failli coûter la vie à des enfants innocents et à un brave défenseur de l'ordre public.

« Nous avons pris ce matin des nouvelles de ces victimes et nous avons appris que leur état, pour être satisfaisant, n'en présentait pas moins un caractère encore assez alarmant. Les internes de l'hôpital Hérold que nous avons pu interroger ont recueilli de leurs bouches des détails sur l'événement. Tous s'accordent à déclarer qu'à peine ont-ils touché l'engin en question qu'ils ont éprouvé une commotion violente – comme un coup de fouet dans les moelles, a dit un des enfants – comme un coup de poing américain sur la nuque, a dit le sergent de ville.

« Des étincelles ont éclaté devant leurs yeux, en même temps qu'une sensation d'engourdissement paralysait leurs membres.

« Il est évident que ce sont là des effets de nature électrique et que nous nous trouvons en présence d'un appareil inconnu, dégageant des effluves dont l'effet rappelle celui des piles les plus puissantes.

« Nous nous étions, d'ailleurs, trop hâtés d'objurguer l'administration en lui reprochant son incurie.

« Dès ce matin, à la première heure, M. Lépine – qui ne ménage jamais son activité ni sa fatigue – s'est rendu accompagné de M. Loustalot, chef du laboratoire municipal, et de ses préparateurs, au terrain de la rue des Carrières-d'Amérique.

« Déjà une foule considérable obstruait les rues voisines de l'endroit désigné et il fallut établir un important service d'ordre pour la contenir.

« Un bruit courait que l'engin en question – qui a une capacité approximative de deux mètres cubes (la partie enfoncée dans le sol ne permettant pas un calcul plus exact) – était peut-être rempli de matières explosives et qu'il pouvait éclater au moment où on s'y attendrait le moins, et faire sauter tout le quartier.

« Déjà, les locataires quittaient leurs maisons en emportant leurs meubles, tristes épaves, d'ailleurs, car ce quartier est un des plus pauvres de Paris.

« Quand les sergents de ville parvinrent à frayer à notre courageux préfet un passage à travers la foule, tous se découvrirent respectueusement.

« M. Lépine, en chapeau melon et en veston, gardait, comme d'ordinaire, une physionomie très calme, avec à la lèvre un sourire quelque peu sceptique. Il en a vu bien d'autres.

« Son calme courage était déjà rassurant pour les groupes de curieux, et on eut toutes les peines du monde à les empêcher de se précipiter, à travers l'issue pratiquée dans la palissade. Il fallut que par quelques-unes de ces paroles énergiques dont il a le secret, notre préfet empêchât une véritable invasion.

« Et, flanqués d'une douzaine de sergents de ville, M. Lépine, M. Loustalot et les attachés au laboratoire municipal restèrent seuls dans le vaste enclos.

« Il se groupèrent immédiatement autour de l'engin : un des sergents de ville qui, la veille, était entré l'un des premiers et avait examiné l'appareil mystérieux, déclara

que, selon lui, il avait légèrement changé de situation. Il aurait, affirma-t-il, tourné sur lui-même et se serait enfoncé de quelques centimètres.

« Il s'agissait d'abord de constater si les effets électriques, observés la veille, se reproduisaient encore. M. Loustalot fit disposer des appareils isolateurs, qui, nous expliqua-t-on, rempliraient, au besoin, l'office de paratonnerres et, soutirant pour ainsi dire l'électricité – s'il était vrai que l'engin en fût saturé – la forcerait à se perdre dans la terre.

« Ces préparatifs durèrent assez longtemps. L'impatience du public grandissait à chaque instant.

« Malgré les efforts des agents, on s'était accroché aux planches de la palissade au-dessus de laquelle surgissaient des centaines de têtes.

« M. Lépine conféra un instant avec M. Loustalot qui se refusa à admettre un danger réel. En tout cas, conclut-il, nous sommes en mesure d'y faire face.

« – Agissez donc, dit le préfet qui se tint au premier rang, avec sa crânerie ordinaire.

« M. Loustalot appela alors un de ses aides qui s'approcha, armé d'une longue tige de métal, dont un gant de caoutchouc empêchait le contact avec sa peau, et après s'être assuré que les appareils de déperdition étaient en état de fonctionnement parfait, mit la baguette métallique en contact avec le toit de l'engin…

« À ce moment éclata une détonation terrible, pareille à celle d'un canon de petit calibre, en même temps qu'une

flamme longue de plusieurs mètres sifflait dans l'air avec un bruit effrayant.

« Malgré la substance isolatrice qui le protégeait, le malheureux électricien fut projeté en l'air à une hauteur de deux mètres et retomba sur M. Lépine, qui, arc-bouté sur ses jambes, impavide et inébranlable, le reçut dans ses bras et amortit sa chute.

« Une clameur horrifiée avait salué cet incompréhensible phénomène, et en une seconde la palissade s'était dégarnie de spectateurs, tous s'enfuyant dans toutes les directions en poussant des cris de terreur.

« L'électricien – nommé Dargent (Émile) – avait eu heureusement plus de peur que de mal. Un court évanouissement avait suivi sa chute, un cordial et quelques inhalations d'oxygène avaient eu raison du malaise déterminé par cette secousse.

« Quoi qu'il en fût, il était évident qu'il y aurait de graves dangers à poursuivre une expérience dans ces conditions. M. Loustalot, d'ailleurs – malgré son indiscutable compétence – semblait désemparé et il répétait ce mot découragé :

« – Je ne comprends pas ! Je ne comprends pas ! Que faire ?

« Mais le préfet, toujours souriant et satisfait que l'événement n'eût pas eu de conséquences plus tragiques, prit bien vite, avec son initiative habituelle, les mesures nécessaires.

« – Que faire ? répliqua-t-il à M. Loustalot. C'est bien

simple, rien du tout ! Cette tentative suffit pour démontrer qu'il y a péril à s'entêter plus longtemps. Nous ne croyons pas au surnaturel, n'est-il pas vrai ? Donc, il n'y a là rien de diabolique. Nous possédons assez de savants à Paris pour que ce petit problème puisse être bientôt résolu. Il s'agit seulement de défendre la population contre sa propre imprudence. Nous verrons après.

« En effet, une heure après, des soldats arrivaient qui fermaient toutes les voies conduisant au terrain vague en question.

« M. Lépine se rendait au ministère de l'Intérieur et rendait compte au ministre du résultat de sa première enquête.

« Une commission fut aussitôt nommée, sous la présidence de M. Poincarré, et composée des membres les plus éminents de l'Académie des Sciences et du Conservatoire des Arts et Métiers.

« En tout cas, il est opportun de rappeler aux plaisantins de la presse qu'il y a loin de là à une machine électrique ou à une bouteille de Leyde (! ! !) abandonnées par des cambrioleurs.

« Peut-être nos confrères – si sceptiques qu'ils soient – daigneront-ils reconnaître que le fait – dont nous avons les premiers et les seuls signalé l'étrangeté – valait mieux que quelques lignes de pasquinade et de mauvais goût… »

On devine l'effet produit dans Paris par cet article sensationnel. La grande ville se complaît à l'affolement

collectif. Un souffle d'inquiétude passa, circulant des loges de concierge aux salons du grand monde… On commençait à avoir peur. Un journal ultra-pessimiste n'hésitait pas à accuser les anarchistes et nihilistes de préparer un monstrueux attentat contre Paris dont l'anéantissement était décidé depuis longtemps.

On parlait déjà de déserter les hôtels et le commerce s'inquiétait. Une note officielle parut, dans l'excellente intention de rassurer les esprits, et eut, comme toujours, un résultat absolument contraire.

En même temps – et par une contradiction bien humaine – tout Paris se portait vers les Buttes-Chaumont, la rue Manin et le boulevard Sérurier, où les quelques débits de vin réalisaient des affaires d'or. Les fortifications faisaient concurrence aux boulevards et au Bois de Boulogne…

Une première visite de la commission avait eu lieu, mais sans apporter aucune lumière nouvelle : seulement, cette fois encore, l'appareil s'était enfoncé légèrement dans le sol et on avait constaté, non sans une nouvelle inquiétude, que le terrain qui l'entourait semblait se désagréger de plus en plus.

Naturellement, le reporter Labergère, qui avait ses entrées partout et trouvait toujours le moyen de se faufiler même dans les endroits les plus fermés, s'était mêlé aux membres de la commission, et tandis que ces messieurs exerçaient leur sacerdoce, groupés autour du kiosque électrique, lui s'en allait de-ci, de-là, examinant attentivement les diverses dépressions du terrain,

cherchant à découvrir quelque indice qui pût fournir à son initiative une direction nouvelle.

Ce fut ainsi qu'il trouva d'abord une seconde, puis une troisième palette d'hélice, qui prouvait à n'en pas douter qu'on se trouvait en présence d'un appareil de locomotion quelconque, sans doute un auto de nouvelle combinaison et qu'un inventeur avait essayé dans de malheureuses conditions. C'était à vérifier.

Mais il y avait encore, dans un creux de sable, des débris de bois, portant un reste de serrure et qui provenaient évidemment d'une sorte de coffret, et tout auprès, Labergère qui ne négligeait rien ramassa un morceau de papier que, par hasard sans doute, un fragment de pierre avait fixé à terre… Ce papier, c'était un fragment de lettre, portant l'en-tête de la maison Lorell et Cie de Londres, et justement l'adresse du destinataire y figurait.

– Sir Athel Random, Corsica-street, Highbury-London, N. W.

Et ce sont ces diverses circonstances que maintenant dans la maison de Corsica-street, le reporter du *Nouvelliste* exposait à sir Athel, en présence de Bobby, le détective honoraire…

Les explications ne furent pas longues.

Sir Athel n'hésitait pas. Oui, l'appareil mystérieux de Paris n'était autre que le merveilleux vriliogire et son échouement dans un terrain vague du XIXe arrondissement était la conséquence naturelle de la

terrible imprudence de Coxward…

Quant au danger que pouvaient courir les Parisiens, sir Athel ne concluait pas nettement ; mais il était facile de deviner, à son attitude fiévreuse, qu'il n'était pas aussi rassuré qu'il eût voulu le paraître.

– Oui… oui… murmurait-il en se promenant à grands pas dans son atelier, il y a là plus de cinquante grammes, la force propulsive est énorme. Si le piston A venait à rencontrer le réservoir D… ce serait effroyable.

– Voyons, voyons, interrompit Labergère, parlons peu, mais parlons bien ! Vous reconnaissez que, par votre faute, ou plutôt par celle de votre génie d'inventeur, tout un quartier de Paris est en péril… Votre devoir est tout tracé, il faut réparer le mal que vous avez fait !… il faut empêcher que se produise quelque nouvelle catastrophe…

– Vous avez raison ! s'écria sir Athel. À quoi sert-il de chercher quels peuvent être les effets du vrilium…

– Vous dites ?

– Ah ! pardon, vous ne savez pas ! je dis le vrilium, c'est le nom que j'ai donné à la substance que j'ai découverte et dont la puissance est incalculable. Donc il faut sur le champ partir pour Paris…

– Enfin c'est là ce que j'attendais… Comment y allons-nous ! Avez-vous ici quelque nouvel appareil – fût-il mû par le feu du diable – qui puisse nous y transporter…

– Hélas ! l'appareil d'essai – le seul que j'aie possédé – est là-bas…

– Bon ! il nous faut donc user des moyens ordinaires, comme les simples mortels. Quelle heure est-il ?… Une heure un quart… il y a un train par Boulogne à deux heures vingt qui arrive à Paris à neuf heures du soir… c’est parfait !… en route !… êtes-vous prêt !…

– Oui… Cinq minutes seulement ! le temps de prendre certaines substances dont l’usage m’est indispensable pour les opérations que j’aurai à effectuer…

Il ouvrit rapidement une armoire scellée dans le mur et qui semblait blindée comme les parois d’un cuirassé.

Il y choisit deux fioles de métal qu’il enfouit dans ses poches.

– Ah ! vous n’avez sans doute pas déjeuné ?

– Ma foi non, dit Labergère. Dans notre métier, on va comme on peut.

Sir Athel lui présenta une petite boîte en or, forme tabatière :

– Prenez une de ces boulettes, lui dit-il.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?…

– Des pilules Berthelot. Avec une seule de ces boulettes, vous êtes nourri pour plus de vingt-quatre heures.

– La nourriture chimique ! Hum ! enfin j’en serai quitte pour un bon souper en arrivant…

– Je voudrais bien aussi une pilule, dit timidement Bobby qui, depuis qu’il avait entendu le récit de Labergère, se sentait en état d’infériorité manifeste.

– Bah ! mon brave détective, dit le reporter, vous déjeunerez mieux chez vous…

– C'est que… c'est que j'entends bien partir avec vous !

– Vous ! s'écria sir Athel. À quoi bon ?

– Comment ! à quoi bon ? s'écria Bobby en se redressant. Mais qui donc est le plus intéressé en tout cela ! monsieur Labergère, oubliez-vous que le nom de Bobby a été déshonoré… et que c'est vous, oui, vous, qui avez déversé sur la police britannique et sur son modeste représentant le mépris universel… je vous en veux à mort, je ne vous le cache pas… cependant je suis prêt à vous tendre loyalement la main… si non moins loyalement vous vous déclarez prêt à reconnaître publiquement que Coxward était bien Coxward…

– Mais parfaitement, mon camarade ! dit à son tour Labergère en lui présentant sa dextre largement ouverte. C'est trop naturel… et je vous offre tout ce que j'ai d'excuses sur moi…

– Ah ! que vous me faites du bien !… ce n'est pas tant pour moi que pour Mme Bobby qui va pouvoir enfin relever la tête…

– Aussi haut qu'elle le voudra… donc vous voulez revenir à Paris, brave Bobby, qu'il soit fait selon votre volonté… Sir Athel, pilulez ce bon détective et ne perdons plus notre temps… n'oublions pas que pour gagner Charing-Cross, nous avons tout Londres à traverser…

– Le Métropolitain est là, dit Bobby. Nous arriverons

encore à temps pour pouvoir télégraphier de la gare… il faut bien que je prévienne Mrs. Bobby de mon départ.

– Trop juste.

– Et moi, dit sir Athel, je dois rassurer miss Redmore…

– Comme si je n'avais pas à télégraphier moi-même, ajouta Labergère. Le *Nouvelliste* aura ce soir une manchette qui ne sera pas dans une musette et le *Reporter* en crèvera de rage !…

Et les trois hommes, la maison de Corsica-street étant fermée, s'élancèrent au pas de course vers la station d'Islington.

VI – La revanche du « Nouvelliste »

À vrai dire, Paris – pour employer une expression familière – n'en menait pas large, d'autant que de nouveaux phénomènes étaient survenus.

La nuit précédente on avait vu des lueurs singulières se dégager de l'appareil qui s'enfouissait à chaque instant davantage, et d'où il semblait qu'une intarissable source électrique lançât de continuelles effluves.

Les journaux faisaient rage. Naturellement les feuilles hostiles aux progrès clamaient à la faillite de la science.

Que faisait cette Commission qui comportait dans son sein toutes nos notoriétés académiques et qui siégeait en permanence ? En fait, il semblait que les discussions dégénéraient en papotages incohérents et inutiles.

L'illustre M. Verloret, le roi de l'Aviation, comme on l'avait surnommé depuis son invention du parachute à roulettes, avait seul émis un avis assez sensé pour rallier tous les suffrages.

Selon lui, l'appareil de Ménilmontant était une sorte d'hélicoptère, basée sur le principe exposé en 1784 par

Launay et Bienvenu devant l'Académie des Sciences et que renouvela Ponaud en 1870, en utilisant le ressort à caoutchouc. Il rappelait ensuite les magnifiques expériences de M. Marey avec ses insectes mécaniques.

Tout indiquait qu'on se trouvait en présence d'un appareil de cette nature, et où la démonstration de cette hypothèse s'affirmait dans les palettes d'hélice qui avaient été découvertes dans le terrain vague.

Ce premier point semblant acquis, M. Verloret passait à la question du moteur dont la puissance lui paraissait être énorme, et qui, très probablement, était actionné par l'électricité.

– Soit, répliquait M. Alavoine, le génial régénérateur de l'automobilisme. Ceci est un fait constaté ; mais il ne faut pas être grand clerc pour formuler une hypothèse que nul ne songe à combattre. Moteur électrique, fort bien. Mais comment se peut-il que le moteur ne soit pas encore épuisé ? Comment expliquer son action continue qui, à l'heure actuelle, s'exerce même sur le terrain dans lequel l'appareil menace de disparaître, comme si un mécanisme invisible agissait en manière de perforation.

« Qui de nous connaît une pile qui ait un effet perpétuel, avec une pareille puissance ?

« L'explication de l'honorable M. Verloret n'est qu'une question qui s'ajoute à une autre question. Électrique, d'accord. Mais quelle est la source de cette électricité ? Comment pouvons-nous tarir cette source ? C'est pour résoudre ce problème que nous sommes ici, et il ne semble pas que nous ayons fait encore le moindre pas

vers sa solution. »

Sur cette constatation pessimiste, la discussion s'était envenimée, et les observations aigres-douces avaient corsé outre mesure les argumentations qui dégénérèrent bien vite en querelles personnelles. On vit même deux de ces illustres chauves prêts à se prendre à ce qui pouvait leur rester de cheveux.

Le grave journal, *Le Temps*, ayant paru à cinq heures, ne pouvait s'empêcher, en donnant un compte rendu humoristique de cette séance mouvementée, de terminer son spirituel article par la phrase proverbiale : « Et voilà pourquoi votre fille est muette. »

Paris eût bien voulu s'égayer. Mais en vérité une étrange inquiétude régnait. Un véritable malaise serrait toutes les poitrines et les plaisanteries se figeaient sur les lèvres.

Certes, les terrasses des cafés étaient pleines ; mais il n'y régnait pas cette insouciance de bon aloi qui fait si légère et si douce l'atmosphère de notre pays. Les causeurs se taisaient soudain, comme s'ils avaient entendu – là-bas, on ne sait où – quelque rumeur menaçante. C'était autre chose, qu'aux jours du siège de Paris. Le caractère mystérieux, inexplicable de l'événement réveillait au fond des âmes une sorte de mysticisme apeuré. Il subsiste en chacun de nous un sentiment de défiance contre le surnaturel.

Le *Reporter* parut le premier, vers six heures du soir. Il était prolixe en détails sur les incidents qui avaient

marqué, dans la journée, le travail lent, mais inarrêté, qui semblait s'opérer dans l'appareil mystérieux et aussi dans le terrain où il s'enfouissait.

Bien entendu, la fameuse commission était vitupérée à souhait. Nos savants étaient habillés, comme on dit, de papier à six liards, et ces critiques virulentes n'étaient pas faites pour rassurer le public. Les Parisiens avaient supporté beaucoup plus gaillardement le passage de la comète de Halley qui, finalement, ne leur avait donné que le spectacle d'une magnifique aurore boréale.

Ici le danger semblait plus proche, plus tangible, en quelque sorte.

Chacun donnait son idée, toujours impraticable, sur les moyens d'en finir. Il fallait amener du canon et pulvériser l'appareil, ou bien apporter des tonnes de matériaux pour l'ensevelir.

Soit. Mais qui pouvait affirmer que le choc d'un obus, que l'écrasement sous des pierres ou du sable, n'amènerait pas une explosion épouvantable ?

Le *Reporter* n'eut aucun succès, et même comme il avait affecté, à la fin de son article, de prendre un ton de plaisanterie goguenarde, il y eut dans la foule un mouvement d'irritation qui se manifesta par les pires violences contre le papier innocent, dont on fit un autodafé au carrefour Montmartre.

Comme le *Nouvelliste* était un peu en retard, des groupes compacts stationnaient devant la maison, toute peinte en vert cru, que le journal a élevé au coin de la rue

Drouot.

C'étaient des cris, de véritables vociférations. On ne sait quels caprices peuvent secouer les foules ; déjà des enragés se jetaient sur les cadres de verre où, d'ordinaire, s'affichait le journal, et les brisaient à coups de canne.

On levait les poings vers l'énorme transparent qui, à la hauteur du deuxième étage, servait d'ordinaire à afficher les nouvelles sensationnelles, et qui restait immaculé.

Tout à coup, un éclair de magnésium illumina la façade : il était sept heures et demie et le jour baissait. En même temps, toutes les lampes électriques s'allumèrent… et de larges lettres noires apparurent sur le fond blanc du transparent.

Poussant des acclamations frénétiques, la foule lut :

SAUVÉS ! ! !

Le mystère est connu !

Tout danger sera conjuré cette nuit même.

Dans un quart d'heure,

LE NOUVELLISTE

Dira toute la vérité !

COXWARD ÉTAIT BIEN COXWARD.

Et ce fut alors sur le boulevard, au moment où parurent les porteurs, une véritable émeute dans laquelle une fois de plus apparut la sauvagerie atavique. On s'arracha littéralement les journaux, on se battit, des paquets entiers jonchaient le sol, sur lesquels se ruaient

les gens, les déchirant de leurs ongles impatients.

Mais qu'importait aux porteurs grassement payés ! au journal lui-même qui reconquérait du coup toute sa popularité et portait au *Reporter* un coup d'assommage dont il se relèverait difficilement.

C'était d'ailleurs pour le lui mieux asséner que le *Nouvelliste* avait retardé son apparition, quoi qu'il fût nanti depuis trois heures de la dépêche que Labergère lui avait adressée avant son départ de Londres et qui figurait en gros caractères en tête du numéro.

Elle était ainsi conçue :

« J'ai découvert la clef du mystère. L'appareil en question est un engin d'aviation mû par une pile de nouvelle invention et d'une incroyable énergie. L'inventeur, qui se nomme sir Athel Random, part à l'instant pour Paris où nous arriverons dans la soirée, accompagnés de M. Bobby, le détective anglais qui fut si fort vilipendé par certain de nos confrères et qui, en reconnaissant le boxeur Coxward dans le mort de l'Obélisque, disait l'exacte vérité. Coxward était venu en une heure de Londres à Paris par l'appareil de sir Random qu'il a baptisé du nom de vriliogire.

« Toutes explications, toutes preuves seront données par l'inventeur qui comparaîtra ce soir même devant la commission scientifique, si elle daigne se réunir. Une heure après, l'appareil aura été neutralisé. Donc plus d'inquiétude. Nul danger ne menace Paris. »

Et, après un blanc d'un demi-centimètre, une nouvelle

dépêche :

« Serons à Paris à neuf heures quinze.

« *Signé :* LABERGÈRE. »

VII – Les merveilles du vrilium

Ces dépêches – avant d'être remises au journal – avaient, comme il est accoutumé dans notre pays où la censure est abolie, passé par le ministère de l'Intérieur. Communication en avait été donnée, toujours selon l'usage, à la préfecture de police, et, en prévision de l'affluence considérable de curieux qui afflueraient à la gare du Nord, pour saluer l'arrivée des libérateurs de Paris, d'importantes mesures d'ordre avaient été prises.

Mais c'était uniquement pour donner le change : car avant d'atteindre Paris, le train stoppa à Pantin et, avec une politesse d'ailleurs exquise, les trois voyageurs furent invités à descendre.

Labergère avait reconnu M. Lépine – ainsi que Bobby qui avait frémi jusqu'au fond de son être, se souvenant avec indignation de l'arrêt d'expulsion dont lui et Mrs. Bobby avaient été l'objet.

Quant à sir Athel, il était à la fois trop Anglais et trop grand seigneur pour laisser paraître le moindre signe d'étonnement.

Le préfet s'expliqua avec la plus grande courtoisie. Il eut un mot poli pour Bobby et expliqua à sir Athel que la mesure prise à son égard n'était dictée que par un respectable souci de l'ordre public.

Il lui exposa en quelques mots l'état de fièvre dans lequel se trouvait Paris, l'émotion et l'espérance que suscitaient son arrivée.

– J'en appelle à M. Labergère, ajouta-t-il, il vous dira que dans ces moments d'affolement il est bien difficile de maintenir les foules dans des conditions de calme et de raison.

« J'ai donc pensé que mieux valait vous soustraire, provisoirement du moins, à l'enthousiasme excessif de notre population.

« Si vous le voulez bien, nous nous rendrons immédiatement chez M. le ministre de l'Intérieur. Là, vous trouverez la commission scientifique qui a été nommée en raison des dangers redoutés, et il vous sera demandé de vous expliquer en toute sincérité sur la nature de l'engin qui nous cause tant d'inquiétude, sur la façon dont il est arrivé ici et enfin sur les mesures à prendre pour écarter toute complication nouvelle…

– Monsieur, dit sir Athel, je suis tout à votre disposition et à celle des autorités : bien que tout ce qui est arrivé de fâcheux ne soit pas absolument de mon fait, je sais que seul je puis le réparer.

« Je comprends aussi que je dois m'expliquer aussi clairement et nettement que possible, ce que je ferai, tout

en sachant d’avance que je me heurterai à un certain scepticisme, dont j’espère d’ailleurs avoir facilement raison…

– Me permettez-vous d’accompagner sir Athel ? demanda Labergère.

– Certainement. Vous pourrez fournir d’utiles renseignements.

– Je suppose, dit à son tour M. Bobby, qu’il n’existe aucune raison valable pour exclure le citoyen loyal et fidèle de Sa Majesté Britannique, que je suis, et qui, je le dis avec quelque amertume, à quelques griefs valables contre l’administration française…

– D’autant, ajouta Labergère en riant, que l’aventure de ce brave M. Bobby est étroitement liée à celle de l’engin de sir Athel…

– Comment cela ?

– En effet, dit sir Athel, cet engin est un appareil d’aviation… et c’est par lui qu’avait été transporté à Paris un certain Coxward…

– Mon Coxward ! accentua M. Bobby…

– Bien, bien, fit le préfet. Je ne comprends pas tout à fait, mais vous vous expliquerez tout à l’heure. Il est bon que tous les intéressés soient entendus. La commission pourra au moins se prononcer en toute connaissance de cause…

– Quelques minutes seulement, demanda Labergère, pour téléphoner à mon journal… et je suis à vous…

– Faites le plus vite possible. L'automobile est là qui nous amènera promptement à la place Beauvau.

Quelques instants après, l'auto roulait à toute vitesse dans la direction de Paris.

Dix heures venaient de sonner au moment où il s'arrêtait devant le perron du ministère.

Un huissier attendait, qui reçut les arrivants et les conduisit immédiatement dans la galerie précédant le bureau du ministre.

– Permettez-moi d'entrer le premier, dit le préfet. Soyez tranquilles, l'attente ne sera pas de longue durée.

Il entra chez le ministre qui, se levant, alla vivement à lui :

– Je vous attends avec impatience, mon cher préfet. J'apprends que l'agitation augmente à toute minute et on ne sait de quoi nos braves Parisiens sont capables, en un coup de passion, et si un peu de peur s'en mêle. Votre Anglais est là…

– Oui… et je reconnais que son aspect est fait pour donner confiance. Un homme du monde, certainement, et d'après sa physionomie, d'intelligence exceptionnelle. Ses yeux vous frapperont comme moi.

– Et il sait à quoi s'en tenir sur cette misérable mécanique qui nous donne tant de souci.

– Certes, puisqu'il s'en dit l'inventeur… j'ai amené avec lui le reporter Labergère…

– Une de mes vieilles connaissances… avec celui-là on

doit être fort économe de sa confiance…

– À moins qu'il ne soit intéressé à dire la vérité… et je crois que c'est ici le cas. Je vous annonce aussi M. Bobby…

– *Quid* ? M. Bobby ?

– Monsieur le ministre ne se souvient-il pas de certain détective anglais qui a failli révolutionner Paris en affirmant que le mort de l'Obélisque, trouvé à cinq heures du matin place de la Concorde, était un nommé Coxward qui avait été vu à Londres à une heure du matin…

– Oui, oui, il avait fait du scandale pour soutenir ce mensonge…

– Qui n'en était pas un !

– Vous dites…

– Monsieur le ministre entendra sir Athel et comprendra tout. Nous nageons non pas en plein mystère, mais en pleine étrangeté scientifique… je crois que nous allons fort étonner messieurs de la commission…

– Soit ! Puisse votre Anglais intelligent nous délivrer de notre cauchemar…

– Ne voulez-vous pas causer d'abord avec sir Athel Random ?…

– À quoi bon ? il devrait répéter devant la commission les explications qu'il m'aurait données, perdons le moins de temps possible. Je me rends moi-même à la commission que je vais chapitrer avant la comparution de nos hommes… car le baromètre est un peu à l'orage. On vous appellera dans cinq minutes au plus tard…

Le préfet revint auprès de sir Athel qui, toujours grave et pensif, n'avait pas échangé un seul mot avec ses deux compagnons.

Peu d'instant après, une porte s'ouvrit et un huissier apparaissait, disant à haute voix :

– Monsieur le préfet de police et les personnes qui l'accompagnent.

Le préfet appuya sa main sur le bras de sir Athel et l'introduisit avec lui dans la salle où siégeait la commission, selon les rites ordinaires, c'est-à-dire autour d'une longue table couverte d'un tapis vert.

Labergère et Bobby venaient en serre-file.

Sur un signe du président, l'huissier leur approcha des sièges sur lesquels ils prirent place. Le préfet à un des bouts de la table, le ministre restant à l'autre bout, mêlé aux membres de la commission.

Le président prit la parole :

– Monsieur le préfet, dit-il, c'est à votre requête que nous nous sommes réunis d'urgence. Nous vous serons vivement reconnaissants de vouloir bien nous donner les motifs de cette convocation, et soyez certain que nous vous écoutons avec le plus vif intérêt.

– Je ne suis ici, dit M. Lépine, que comme introducteur. J'ai donc l'honneur de vous présenter sir Athel Random, sujet anglais, qui va vous fournir des explications précises au sujet des faits dont Paris s'est violemment ému – et MM. Labergère, reporter au journal

le *Nouvelliste*, et Bobby, attaché à la police britannique, tous deux devant corroborer dans ses détails l'exposé de sir Athel Random.

Il faut dire que M. Poincaré, s'étant trouvé empêché à la dernière minute, avait délégué la présidence au doyen de la commission, le respectable M. Alavoine, dont la face large et rouge s'épanouissait en deux immenses favoris blancs qui ressemblaient à des nageoires.

– Monsieur Random, dit-il à l'Anglais, nous vous écoutons.

Sir Athel se leva.

Nous avons dit que le jeune Anglais était d'assez haute taille, très mince, le visage régulier, éclairé par deux yeux noirs d'une intensité remarquable. Ce qui frappait surtout en lui, après le développement de son front de penseur, qui rappelait celui de Victor Hugo, c'était l'exquise distinction de toute sa personne, la délicatesse de ses mains, la sobriété de ses gestes et aussi, dès qu'il parlait, la sonorité harmonieuse d'une voix à la fois très mâle et très prenante.

Ce fut sans aucun embarras qu'il répondit :

– Messieurs, d'après ce qui m'a été rapporté, il paraît que Paris s'inquiète d'un appareil singulier qui est tombé, dans un terrain inhabité, à l'extrémité d'un des faubourgs et dont jusqu'ici il aurait été impossible de s'approcher… Cet appareil, autant du moins qu'on peut en juger en raison de son enfouissement partiel dans la terre, affecterait la forme d'un de vos kiosques à journaux ou

d'une guérite ainsi que j'en ai vu à la porte de vos casernes… enfin on aurait relevé à quelque distance de l'engin les débris d'une hélice métallique…

– C'est bien cela. Vous est-il possible de nous dire ce qu'est cet engin et d'où il provient ?

– Rien de plus simple, dit doucement sir Athel, cet engin est un auto aérien, construit d'après les principes du plus lourd que l'air, et qui diffère des aéroplanes, en ce qu'il n'a ni ailes ni gouvernail, qu'il est entièrement métallique et ne tient compte ni du vent ni des intempéries aériennes.

– Une sorte d'hélicoptère, se hâta de demander M. Verloret avec un regard de défi à l'adresse de son contradicteur Alavoine.

– S'il vous plaît, fit sir Athel. Je vous donne ces détails pour vous bien convaincre que je connais l'appareil dont il s'agit, puisque c'est moi qui l'ai construit.

– Vous êtes mécanicien ? demanda M. Alavoine avec une légère moue de dédain.

– Je me présente. Je m'appelle sir Athel Random, élève et modeste collaborateur de William Crookes, le président de la Société Royale Scientifique de Londres… et si la chose pouvait vous intéresser, je pourrais vous énumérer les titres et diplômes que m'ont conférés les plus importantes Institutions scientifiques de la Grande-Bretagne : peut-être même pourrez-vous vous souvenir de certain mémoire sur les terres rares qui eut l'honneur de la lecture et dont votre regretté collègue M. Berthelot

voulut bien faire l'éloge en termes qui, je l'avoue, eussent donné quelque orgueil à tout autre que moi.

– Mais oui, je me le rappelle fort bien ! dit une voix cassée. Ce mémoire a été inséré dans le *Journal des Savants*… il est fort remarquable.

– Je vous remercie, dit sir Athel. Je reviens au fait qui nous intéresse.

« Cet appareil est en réalité des plus simples ; ce qui le différencie de ceux qui ont été construits jusqu'ici, c'est qu'il comporte deux hélices, l'une à la partie supérieure, l'autre à la partie inférieure ; elles sont mues par un arbre de couche, simple tige métallique, qui obéit elle-même à un moteur de très petite dimension. La direction est obtenue par un système d'inclinaison de l'une ou l'autre hélice, selon la volonté de l'opérateur.

« Mon intention était de ne faire mon premier et définitif essai de cet aviateur d'un genre nouveau qu'à la fin du présent mois ; je serais certainement passé par Paris, mais ce n'eût été qu'une étape, mon plan bien arrêté comportant le tour du monde en passant par la Russie, la Sibérie, la Chine et le Japon, avec retour par l'Amérique du Nord…

Il s'arrêta un instant : les membres de la commission commençant à donner des signes non équivoques d'impatiente incrédulité.

Le ministre se demandait lui-même si on n'était pas victime d'un *humbug* excessif ou de la monomanie d'un fou.

Mais le préfet qui avait mieux l'habitude de l'invraisemblable – et à qui, il faut bien le dire, la physionomie de sir Athel plaisait fort, lui fit signe de continuer.

Sir Athel, toujours très froid et comme s'il eût disserté sur les matières les plus simples du monde, reprit la parole :

– Je comprends, messieurs, que mes affirmations puissent, à première audition, paraître entachées d'une certaine exagération.

« Je vous prie de croire que je n'ai pas dit un seul mot qui ne soit l'expression de la plus absolue vérité, ainsi que d'ailleurs j'aurai l'honneur de vous en donner la preuve décisive…

– Une seule observation, dit l'illustre Alavoine, vous parlez de moteur… quel est-il ? et de quelle substance l'approvisionnez-vous ?

– C'est ce que je vous expliquerai tout à l'heure. Mais permettez-moi de reprendre mon exposé selon le plan que je me suis tracé.

« La question qui vous intéresse le plus c'est de savoir comment cet appareil qui, le 1er avril à une heure du matin, se trouvait dans la cour de ma maison, Corsica-street, dans le faubourg d'Highbury, à Londres, est venu s'échouer dans un terrain de votre capitale…

« Voilà ce qui s'est passé…

Et, très nettement, il raconta la scène que nous connaissons : l'apparition subite d'un inconnu, son

intrusion dans l'appareil, puis le départ instantané, l'enlèvement, la disparition.

– Ce malheureux dont j'ai déploré le sort a été emporté avec une vitesse vertigineuse ; il a évidemment fait jouer inconsciemment le moteur, sans aucune notion de la façon de le diriger, de le modérer. Il a été enlevé à une hauteur que je puis évaluer à deux, ou peut-être trois mille mètres. Le moteur était orienté à l'est. Il a piqué droit sur la France.

« Je suppose – car ici je suis réduit moi-même à une hypothèse – que, le premier étourdissement passé, le malheureux s'est affolé, a essayé de s'échapper de la cage dans laquelle il s'était si involontairement séquestré… qu'a-t-il fait ? à quel ressort s'est-il accroché ? Je ne pourrai le savoir que lorsque j'aurai moi-même très soigneusement examiné l'appareil… je le soupçonne fort d'avoir fait jouer l'hélice supérieure, auquel cas la descente a dû être foudroyante… l'homme, perdant l'équilibre, est tombé d'abord au milieu de votre ville et son cadavre, à ce que j'ai appris, a été retrouvé au pied d'un de vos monuments publics…

« Quant à l'appareil, il me paraît probable que, sous l'impulsion du moteur inarrêté, il a fait un bond prodigieux ; mais l'équilibre étant rompu, il s'est abattu à l'endroit où il a été trouvé, ayant fouillé la terre comme pour s'y frayer un passage…

« Je sais depuis hier que l'homme qui fut la malheureuse victime de son imprudence, est un nommé John Coxward dont l'identité fut difficile à établir, en

raison de rapprochements de date qui rendaient invraisemblable sa présence presque simultanée en deux endroits éloignés l'un de l'autre…

« Du reste, à ce sujet M. Bobby pourra vous fournir des explications précises qui seront appuyées par le témoignage de M. Labergère. »

Les membres de la commission se sentaient fort perplexes.

Toute cette histoire avait été débitée d'un ton grave et qui, en dépit de leur partialité, excluait toute idée de mystification.

Mais, scientifiquement, cela ne tenait pas debout, et nos illustres savants ne craignaient rien tant que d'être victimes d'une facétie qui aurait déconsidéré les nobles Académies qu'ils représentaient.

On entendit Bobby et Labergère. Leur récit, très solennel de la part du détective anglais, qui insista plus que de raison sur les avanies imméritées que lui avait attirées l'affaire Coxward, plein de désinvolture au contraire de la part du reporter, enchanté de l'aventure, troublait la commission, mais sans la convaincre. La peur du ridicule dominait.

Après s'être consulté avec ses collègues :

– Sir Athel Random, dit le président, loin de nous la pensée de mettre votre parole en doute. Cependant il s'agit, vous le reconnaissez, d'intérêts fort graves.

« Vous vous faites fort, nous avez-vous dit, d'enlever, de faire disparaître ou tout au moins de neutraliser

l'appareil dangereux qui inquiète à bon droit la ville de Paris.

« Mais avant de vous autoriser à une tentative qui, remarquez-le, peut mettre votre propre vie en péril en même temps que compromettre la sécurité de tout un quartier de Paris, il nous semble que quelques précisions sont nécessaires.

« Vous parlez d'un moteur de très petit volume, dont la force serait telle qu'elle ferait agir un mécanisme pendant des journées, des semaines, des mois peut-être…

– Vous pouvez dire des années, rectifia sir Athel.

– Sans être renouvelé ?…

– Exactement.

– Vous avouerez vous-même que ce sont là des conditions tellement exceptionnelles, si contraires à tout ce que jusqu'ici nous a révélé l'expérience, qu'elles pourraient être qualifiées de miraculeuses…

– Il n'y a pas de miracle, interrompit encore sir Athel, sinon je n'en connaîtrais pas de plus étrange que l'expérience banale qui s'opère dans un ballon de verre, deux gaz invisibles, oxygène et hydrogène, produisant de l'eau sous l'action d'une décharge électrique.

M. Alavoine toussa : ce diable d'homme avait réponse à tout.

– Quoiqu'il en soit, vous ne trouverez sans doute pas étonnant, monsieur, que nous vous demandions quels sont– *grosso modo* – la nature, le mécanisme de votre

moteur, et quel est le produit qui l'actionne...

– Je redoute que mes explications vous paraissent un peu longues, dit sir Athel, d'autant que votre impatience doit être grande de mettre fin aux angoisses de votre ville. Cependant il ne m'appartient pas de vous refuser ce que vous me demandez.

« Mon moteur n'est alimenté par aucune substance, car il est la substance elle-même, produisant le mouvement par sa propre action.

« Il est d'une force colossale, car un milligramme suffirait à pulvériser la maison où nous sommes.

« Il est inépuisable, car sa déperdition par l'action, peut se mesurer à un dix millionième de gramme par vingt-quatre heures.

Malgré leur patience, les membres de la commission laissèrent échapper quelques ho ! corsés et quelques ha ! d'incrédulité.

Sir Athel, pour la première fois, se prit à sourire.

– Vous ne pourriez pas mettre à ma disposition un bloc minéral quelconque d'une seule pièce, pavé de grès, objet en marbre – je me permettrais de vous démontrer, sans danger pour personne, bien entendu, un des effets de la matière dont est composé mon moteur.

Il y eut un moment d'hésitation : l'offre était tentante. Les vieux comme les jeunes aiment les expériences... C'est toujours un peu du théâtre.

Justement, il y avait sur le milieu de la table verte un

énorme encrier de marbre, pesant au moins trois kilos et dont la spécialité était de ne jamais contenir d'encre.

– Finissons-en, dit M. Alavoine, exercez votre puissance (le mot fut dit avec un fort accent d'ironie) sur ce bloc de marbre…

Sir Athel s'approcha :

– Cet objet n'a aucune valeur artistique… c'est bien. Vous n'aurez rien à regretter.

Il fouilla dans la poche de son gilet et en tira un objet qui ressemblait à s'y méprendre à un porte-crayon d'or. C'était mince et coquet. Il le mania, le mettant bien en vue pour toute la commission.

– Ceci est bien peu de chose, messieurs. La force renfermée dans ce petit tube est cependant telle que les adjectifs les plus excessifs ne pourraient la qualifier.

Et comme il lui semblait lire sur le visage de ses auditeurs des signes évidents d'inquiétude :

– Soyez sans crainte aucune, messieurs. L'opération va s'accomplir sans bruit appréciable et sans manifestation inquiétante.

En vérité, tous retenaient leur haleine et ceux qui faisaient meilleur visage n'en avaient pas moins la poitrine quelque peu serrée.

Les yeux du préfet éclataient de curiosité : quant au ministre, dont le devoir était d'être impassible, il s'était contenté de baisser légèrement les paupières.

Sir Athel vint à table, attira l'encrier sur le bord, puis,

s'étant penché, avec l'attention d'un chirurgien qui cherche le point juste où frappera son bistouri, il toucha le morceau de marbre de la pointe de son porte-crayon…

Il y eut un léger, très léger craquement, comme d'un ressort de montre qui se brise.

Et, à la place de l'encrier, il ne restait sur la table qu'un petit tas de poudre, à peine de quoi remplir un coquetier.

Des cris éclatèrent, tous s'étaient levés et groupés autour de ce résidu. Ils ne pouvaient plus douter, ils avaient vu, de leurs yeux vu…

– Je crois, dit sir Athel, qu'un de vos compatriotes, le docteur Lebon, appelle cela la dissociation de la matière…

– Inouï ! stupéfiant ! renversant !… et c'est avec ce petit tube…

Des mains se tendaient vers l'objet que sir Athel tenait entre le pouce et l'index, comme une tige de fleur.

Il donna un léger tour à une virole et remit le tube dans sa poche, simplement.

– Ne risquons pas d'accident, dit-il. L'objet est d'un maniement fort délicat et son usage nécessite un apprentissage assez long… j'ai mis dix ans, messieurs, à me rendre maître de cette force…

– De quoi est composée cette substance ? Comment l'avez-vous obtenue ?…

– Toutes questions qui nous mèneraient bien loin, répliqua sir Athel.

– Mais, du moins, comment la nommez-vous ?

– Je l’ai baptisée le vrilium…

– Vrilium ? répétèrent les gens, cherchant une étymologie qu’ils ne trouvaient pas, parce que ce n’était pas du grec. – Nom purement fantaisiste, messieurs. Peut-être avez-vous lu cependant un livre fort remarquable d’un de mes plus célèbres compatriotes – *La Race future*, par sir Henry Bulwer Lytton.

« Il s’agit dans ce roman, utopique si l’on veut, mais où je vois, pour ma part, une anticipation de l’avenir, d’un peuple que la science a armé d’une force si puissante, si irrésistible – et à la fois si maniable – qu’elle est à la disposition de tous : hommes, femmes ou enfants ; qu’il n’est pas d’obstacle qu’elle ne renverse, de résistance qu’elle ne brise, si bien que les effets se neutralisent les uns par les autres… sous peine de destruction mutuelle et d’anéantissement réciproque, nul ne peut attaquer son prochain…

« Par le développement de la force, la vertu, la patience, la bonté, règnent sur la terre – mais, entendez-le bien, parce que cette force n’est pas aux mains de quelques-uns ; mais au pouvoir de tous, des plus faibles comme des plus vigoureux. Elle rétablit l’égalité et par conséquent la liberté…

« Cette force, notre Bulwer l’a appelée le Vril, d’où le nom de vrilium que j’ai donné à la substance que j’ai découverte…

« Quant à cette substance elle-même, un mot suffira à vous en faire comprendre la nature. Elle est analogue au

Gallium que découvrit jadis votre grand compatriote Lecoq de Boisbaudran, et surtout au radium de votre immortel Curie. Elle prend rang à la tête des terres dites rares, dont je vous cite les noms pour mémoire : l'yttrium, le palladium, l'osmium, le ruthénium, le vanadium, et enfin le polonium, révélé tout récemment par Mme Curie… m'aidant des travaux de mes prédécesseurs, de sir Arthur Ramsay, de Lord Raleigh, de Norman Lockyer, de MM. Berthelot, Becquerel, Le Bon et tant d'autres, j'ai découvert, moi, le vrilium dont j'ai tenté une première utilisation pratique en le domestiquant pour l'aviation…

« Le moteur de mon appareil est donc le vrilium, émanant la force de lui-même, comme le radium émane de la lumière et de la chaleur ; mais en proportions telles, qu'adapté à un mécanisme approprié, il détermine des rotations de vingt mille tours par minute…

« Le petit appareil que j'ai sorti de ma poche est muni d'une imperceptible tarière, faite d'une pointe de diamant : c'est pourquoi en une seconde elle désagrège, sous une rotation que lui imprime le vrilium, les blocs les plus durs – à condition bien entendu qu'on l'applique à ce que la science hindoue appelle le centre de laya, je me réserve d'expliquer cela plus tard – c'est-à-dire le point où en toute masse concrète toutes les molécules s'appuient et se soutiennent les unes les autres…

« Mais j'en ai trop dit, messieurs, et craindrais d'abuser de votre patience… si vous voulez bien me faire confiance, je me livrerai sans plus tarder aux opérations

nécessaires pour neutraliser l'effet de mon vriliogire… et délivrer votre beau Paris des angoisses que je lui ai bien involontairement causées. »

Il y eut une acclamation approbative : le jeune Anglais avait eu enfin raison des défiances et des jalousies inavouées des savants officiels… Certes, plus tard, quand ils se ressaisiraient, ils traiteraient toutes ces affirmations de chimères sinon de mensonges… mais devant le petit tas de poussière de marbre, ils se sentaient désarçonnés et ne cachaient pas leur enthousiasme.

Le ministre et le préfet s'étaient emparés de sir Athel et s'entendaient avec lui pour les mesures à prendre en vue de l'opération qui aurait lieu le lendemain à dix heures du matin.

La seule inquiétude que témoignât sir Athel, c'était que la qualité du vrilium dont était chargé l'appareil enfoui, ne produisît d'énormes étincelles qui pourraient effrayer le voisinage : il importait de prévenir toute panique.

Sir Athel répondait de tout, « autant du moins, ajoutait-il, que les prévisions humaines le peuvent permettre ». Et encore « le danger, à supposer qu'il existât, n'existerait que pour lui-même ».

Et comme le ministre se récriait, l'adjurant de prendre toutes les précautions nécessaires, lui offrant même de reculer l'opération pour lui laisser le temps de mettre toutes choses au point :

– Monsieur le ministre, dit simplement sir Athel, le

plus humble chimiste, dans son laboratoire, risque sa vie vingt fois par jour. Et la statistique prouve, conclut-il en souriant, que c'est une des fonctions qui mènent leur homme à l'âge le plus avancé.

Rendez-vous fut pris pour le lendemain, neuf heures et demie, au terrain de la rue des Carrières-d'Amérique. Un cordon de troupes tiendrait le public à distance suffisante… Sir Athel entendait agir seul, il n'admettait auprès de lui que les autorités supérieures, le préfet de police…

– Et le reporter du *Nouvelliste* ! fit une voix mâle qui n'était autre que celle de Labergère.

– Je ne puis rien vous refuser, répondit courtoisement sir Athel.

– Eh bien ! et à moi ? hasarda Bobby. Si je n'avais pas fait tout mon tapage autour de Coxward, est-ce que les journaux s'en seraient occupés !… Est-ce que ce ne sont pas les injures dont on m'a accablé qui ont donné l'éveil !… Sir Athel, vous ne pousserez pas l'ingratitude jusqu'à me repousser…

– Vous serez des nôtres, mon cher monsieur Bobby, dit l'Anglais.

Les dernières salutations furent échangées. Sir Athel se fit conduire au Carlton où, dès le lendemain matin, Labergère viendrait le chercher.

Et quand ils se furent serré les mains sur le seuil de l'hôtel Beauvau, Labergère resté seul avec Bobby lui prit familièrement le bras :

– Toi, mon vieux Bobby, tu vas venir avec moi au *Nouvelliste*… Il faut qu'on te voie… on te photographiera, et ta binette paraîtra demain, en première page… Nous ferons mon article ensemble, et après ça, nous irons casser une croûte à l'Américain… Hein ! brave Bobby, des truffes, du Champagne et des petites femmes. Hé ! hé !

Bobby se laissa entraîner !…

Hélas ! tous ces gens croyaient toucher à un dénouement !…

Pouvaient-ils deviner les horribles traîtrises du destin qui les guettait !

TROISIÈME PARTIE – PARIS AVANT LA CRÉATION DE L’HOMME

I – Catastrophe qui n’est qu’un début

Le lendemain, à l’heure dite, tout le monde fut exact au rendez-vous.

Sans parler de cent mille Parisiens qui, alléchés par l’article étincelant de Labergère, s’étaient dirigés vers les Buttes-Chaumont et les rues avoisinantes dans l’espoir de voir l’inventeur du vrilium et d’assister à l’intéressante opération promise.

Du reste, avec la versatilité qui est la caractéristique de notre esprit national, déjà, sur la simple assurance d’un article de journal, toutes les craintes avaient disparu. On ne voyait, dans ce petit voyage au fond de Belleville, qu’une excursion de plaisir.

Il est vrai que Labergère, tout en transcrivant fidèlement les explications données par sir Athel, avait, pourrait-on dire, optimisé l’affaire de telle sorte que l’opération qui allait être tentée était présentée comme un simple jeu pour le génial inventeur : et nul ne songeait à le lui reprocher, car il était de première utilité de modifier dans un sens d’accalmie la mentalité des Parisiens, si

prompts à s'affoler.

Seulement toute cette foule – dans laquelle on comptait des représentants de toutes les classes sociales, se montra quelque peu désappointée, quand elle se heurta à un déploiement de troupes qui la reléguait à quelque cinq cents mètres du lieu intéressant.

Il y eut quelques bagarres, d'autant que de nombreuses gens prétendaient se targuer de titres ou de fonctions pour enfreindre la consigne : sénateurs, députés, porteurs de coupe-files, qui le prenaient de très haut. Mais la règle resta impitoyable. On ne passait pas.

D'autant que le matin même deux incidents s'étaient produits qui n'avaient pas peu contribué à réveiller les inquiétudes de M. Lépine.

D'abord, c'était un pauvre ivrogne qui, dans la nuit, avait trouvé le moyen de s'introduire dans l'enclos, imprudence qu'il avait payée très cher. Car, s'étant évidemment approché de l'appareil, il avait été trouvé à quelques pas, inerte, comme mort.

On avait dû le transporter d'urgence à l'hôpital voisin, mais malgré tous les soins qui lui avaient été prodigués, il restait plongé dans un coma qui faisait craindre pour sa vie.

– Ah çà ! lui dit M. Lépine, est-ce que votre vrilium aurait la prétention de ressusciter les morts !

– Pas tout à fait, répliqua sir Athel en souriant ; mais je crois bien que tant qu'il existe, dans un corps organisé, une étincelle de vie, si petite soit-elle, le vrilium la

galvanise et lui rend toute sa vigueur. Ainsi, je l'ai essayé sur des animaux qui paraissaient morts de froid, ayant été enfermés dans des caisses de glace. Ils ne donnaient plus aucun signe de vie. Le vrilium les a ranimés et les animaux ont ressuscité sans même donner signe de malaise.

– Décidément vous êtes un magicien…

– Oubliez-vous que l'on affubla de ce nom les alchimistes d'autrefois qui, votre Berthelot l'a démontré, n'étaient que des précurseurs, ayant eu le seul tort d'arriver trop tôt…

Le second fait qui avait attiré l'attention du préfet avait une certaine gravité. Un des principaux fonctionnaires de la Préfecture de la Seine, M. Gérards, auteur d'études très intéressantes sur le Paris souterrain, était venu le trouver de grand matin et, plaçant des graphiques sous ses yeux, lui avait démontré que le sol, le tuf sur lequel reposait le terrain de la rue des Carrières-d'Amérique, avait été reconnu, à la suite d'explorations malheureusement restées incomplètes, comme offrant des caractères tout particuliers d'instabilité.

Déjà, on en avait acquis la preuve par les précédents éboulements, assez fréquents dans cette région. Il était grandement à craindre que les opérations qu'on se proposait en amenassent de nouveaux.

– Nous devons avouer, avait ajouté M. Gérards, que nous ignorons absolument quelle est la nature des terrains sous-jacents, et, de quelques observations qui me sont personnelles, je crois pouvoir déduire qu'ils reposent

sur des couches absolument anciennes, quaternaires et peut-être même tertiaires, ainsi qu'en témoigne la découverte de certains ossements fossiles.

« Je serais enclin à supposer, concluait le savant géologue, que cette partie de Paris fut, il y a des milliers d'années, secouée par un cataclysme de nature volcanique ou autre, et que le tassement définitif n'est pas encore accompli. D'où la possibilité d'écroulements dangereux. »

M. Lépine, frappé de ces communications, avait cru devoir les transmettre à sir Athel.

Pour la première fois, le savant anglais avait paru légèrement troublé ; mais il avait bien vite ressaisi son sang-froid :

– Ce ne sont là que des hypothèses, avait-il dit. Tout homme qui agit sait qu'il doit compter avec l'imprévu. Vous avez vu vous-même, monsieur le préfet, que la présence de l'appareil constitue un danger continuel. Je ne veux pas avoir à me reprocher de nouvelles morts d'homme. Si indigne d'intérêt que fût ce pauvre Coxward, l'épouvantable accident dont il a été victime me laissera un perpétuel remords. Je dois tout tenter pour éviter le retour de pareille catastrophe ; et d'ailleurs, je vous le répète, il n'y a ici que moi qui risquerai quelque chose. Je réponds de tout…

Et il ajouta avec un geste vague :

– Sauf de l'insupposable…

– Allez donc, monsieur, lui dit le préfet d'un ton grave. Puisse l'événement donner raison à vos espérances.

Permettez-moi de vous serrer la main comme à un homme de cœur, digne de toute notre estime.

Labergère et Bobby, forts de l'autorisation toute personnelle qui leur avait été donnée, avaient pu seuls pénétrer dans l'enclos.

Sir Athel prit Labergère à part :

– Monsieur, lui dit-il : je n'ai eu qu'à me louer de vos procédés et je vous remercie de la confiance que vous m'avez témoignée. Malgré mon intime certitude du succès, je dois tenir compte de toutes les éventualités. Si prévoyant qu'il soit, l'homme est toujours soumis aux caprices du hasard.

« Au cas où quelque accident m'atteindrait, voulez-vous être assez bon pour vous charger d'une lettre que j'ai préparée et l'adresser à celle à qui elle est destinée, Mlle Mary Redmore, ma fiancée.

– Ce sont là services qui ne se refusent pas, répondit Labergère, mais je compte bien ne pas avoir à vous le rendre, d'abord parce que nous sortirons sains et saufs de l'aventure et encore parce que, s'il vous arrive quelque malheur, j'en aurai ma large part, étant absolument décidé à ne pas vous lâcher d'une semelle…

– Je n'y consens pas, s'écria vivement sir Athel. J'ai le droit de disposer de ma vie, mais non pas de celle des autres… je vous remercie d'être venu ici ce matin, mais maintenant je vous prie de vous retirer.

– Jamais de la vie. J'y suis, j'y reste et qui sait ? peut-être bien un homme solide et de bon vouloir pourra-t-il

vous être d'un utile concours… on a souvent besoin d'un moins savant que soi… enfin, dites tout ce que vous voudrez, je ne bouge pas… par exemple, je serais bien d'avis de renvoyer l'ami Bobby, d'autant que peu habitué au noctambulisme parisien, il doit avoir la tête un peu lourde… Hé, Bobby ?

– Je suis là, dit le détective en s'approchant, et j'attends que vous veuillez bien user de mes services…

– Mon cher Bobby, tu es beau, tu es vaillant, tu portes sur tes épaules la gloire de la grande Angleterre… mais tu vas avoir la bonté de nous ficher le camp…

– Ficher le camp ? fit l'Anglais en regardant Labergère d'un air ahuri.

– Ça veut dire de te barrer, de cavaler, en un mot de t'en aller…

– Moi ! m'en aller ! s'écria Bobby en se campant sur ses jambes, les deux poings en avant, comme prêt à boxer… Sir Athel, j'ai votre parole ! j'ai le droit de demeurer ici et d'être témoin de tout ce qui va se passer… il y a engagement pris et pour le faire respecter, je n'hésiterais pas à recourir, le fallût-il, à l'ambassadeur de la Grande-Bretagne…

– Là ! là ! mon petit Bobby ! ne te fâche pas ! fit Labergère, qui le traitait de plus en plus familièrement – car le bonhomme lui plaisait – tout ça, c'est parce qu'il nous ennuierait fort, pour Mrs. Bobby, que tu te fasses démolir…

– Je suis aussi solide que vous deux… et si on doit être

démoli, on le sera ensemble… j'ai à réhabiliter la police de Sa Majesté… et je ne faillirai pas à mon devoir…

Sir Athel haussa les épaules :

– Qu'il soit fait selon votre volonté, dit-il. Après tout, qui sait si nous n'aurons pas à nous entr'aider les uns les autres. À l'œuvre, maintenant, car on pourrait croire que j'hésite.

Rappelons en quelques mots quelle était la situation.

Presque au milieu du terrain, une excavation en forme de cuvette, à demi remplie de sable et de pierres, et émergeant au milieu le fameux vriliogire, enfoui jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, avec, au-dessus, son toit métallique en forme de casque allemand et sa tige veuve de l'hélice.

Le vriliogire était tétragonal, les parois étant faites de croisillons de métal, et dans l'une d'elles une porte étant ménagée.

Aucune poignée, aucune saillie ne pouvait offrir de prise pour le soulever : et la porte étant fermée, et maintenue dans son cadre par les pierres et le sable qui pesaient sur elle, il semblait impossible qu'à moins d'engins très solides, tels que grues ou vérins, on pût parvenir à le faire sortir de l'étau qui l'enserrait.

Cependant, sir Athel s'était approché, armé d'outils qui paraissaient de cuivre et lui permettant de toucher l'appareil à distance. Il avait passé sur ses mains et sur ses avant-bras des sortes de longs gants faits d'un tissu métallique brillant et souple, qui rappelait celui des

brassards, à mailles d'acier, des anciens chevaliers.

Un peu pâle, mais ayant au visage le signe non équivoque d'une volonté que rien ne saurait ébranler, sir Athel, invitant du geste ses amis à lui laisser le champ libre, était descendu sur la déclivité de la cuvette, posant soigneusement ses pieds sur les parties qui offraient le plus de résistance…

Alors, d'une de ses baguettes dont la forme était identique à celle des crosses d'évêque, il commença à toucher légèrement les colonnettes, soutenant les rebords du toit, des crépitements se faisaient entendre, tandis que de courtes étincelles jaillissaient.

C'était exactement comme si un accumulateur se déchargeait au contact d'un corps bon conducteur de l'électricité : mais les étincelles étaient de couleur singulière, comme noires, avec un reflet de rouge brun.

À chacune de ces décharges, on voyait une désagrégation s'opérer entre le toit et la partie qui le supportait. La calotte de métal se détachait par saccades, laissant un intervalle de plus en plus large entre les deux rebords.

– Monsieur Labergère, dit alors sir Athel, auriez-vous l'obligeance de me passer l'outil en S qui se trouve à côté de la boîte ; ne craignez rien, il est inoffensif…

Mais il se trouva que l'objet était plus proche de Bobby que du reporter. Tout content de prouver son bon vouloir, Bobby se précipita, saisit l'outil et, se penchant sur le bord de la cuvette, le tendit à sir Athel… mais n'ayant pris

aucune précaution pour assujettir ses pieds sur le sable mouvant, il glissa…

Et dégringola jusqu'au fond de la cuvette, roulant comme une boule…

Il tomba juste entre les jambes de sir Athel, qui, perdant l'équilibre, fut projeté contre l'appareil qu'il frappa, sans le vouloir, de toute la force de la baguette qu'il tenait à la main.

Labergère s'était élancé pour retenir Bobby et, arc-bouté sur ses jambes, l'avait saisi par le fond de son pantalon, s'efforçant de le tirer en arrière…

Que se passa-t-il alors ?

Il se produisit un effet foudroyant : sans doute, sous l'action du choc de la baguette de vrilium contre l'appareil, celui-ci se souleva, s'arracha de la terre en tournoyant…

Puis il y eut au sommet du casque qui n'était pas tout à fait dégagé de son support un éclatement bruyant, fulgurant d'étincelles longues de près d'un mètre, véritables lames de feu qui coupaient l'air en dardant vers le ciel…

Puis un craquement formidable…

Et, soudain, le sol s'effondra sur un périmètre de plus de dix mètres… des vagues de sable et de pierre se soulevèrent pour retomber avec un bruit sinistre…

On eût dit qu'un abîme s'ouvrait…

Et, dans cette perturbation effroyable, tout disparut, s'engloutit, l'appareil et les trois bommes…

Un gouffre s'était tout à coup creusé, dans lequel s'éboulaient toutes les terres, tout le sable, toutes les pierres d'alentour…

Et quand, attirés par le fracas de la catastrophe, le préfet, le ministre, les agents accoururent, ils ne virent plus qu'un chaos de pierres et de terres, à une profondeur de plus de dix mètres… et qui s'était refermé sur les malheureux…

Il y eut une clameur de désespoir…

Le malheureux sir Athel Random avait payé de sa vie l'effort héroïque qu'il avait tenté pour sauver Paris… et avec lui avaient péri ses deux courageux acolytes, Bobby, le détective, et Labergère, le reporter…

Douloureuse tragédie…

II – Angoisses du lendemain

L’effet produit dans Paris par cette catastrophe fut énorme.

Ce fut un déchaînement de malédictions contre l’administration, coupable de n’avoir entouré l’opération d’aucune des précautions qu’indiquait la plus vulgaire prudence…

En dépit de toutes les dénégations, la légende se formait que, par raison d’économie, on s’était refusé à exécuter des travaux d’étayage et de soutènement que le malheureux sir Athel avait réclamés.

– C’est un véritable assassinat, criait le *Reporter*. Vit-on jamais pareille incurie ! Que faisait pendant ce temps le service de la voirie ? Pourquoi n’avait-on pas convoqué les sapeurs du génie ? Comment, pour le moindre incident sur la voie publique, on n’hésite pas à mobiliser les pompiers, et cette fois, quand il s’agissait d’un travail énorme, dont évidemment un seul homme ne pouvait se charger, on avait montré une insouciance criminelle…

Puis, c’était la préfecture de la Seine qui était visée. Les sous-sols de Paris lui étaient-ils donc inconnus ? À quoi servaient des cartes et des graphiques publiés à frais

énormes aux dépens des contribuables ! En étions-nous réduits une fois de plus à devenir la risée de l'Europe ?

Le *Nouvelliste* paraissait, encadré d'un double filet noir.

Car si Labergère était un de ses rédacteurs – sa biographie occupait trois colonnes de la première page ! – Bobby ne lui appartenait-il pas aussi, par le zèle avec lequel le journal l'avait défendu contre les inqualifiables attaques d'une presse brutale et mensongère !…

En fait, tout le monde n'avait-il pas sa part de responsabilité, depuis le ministre qui avait autorisé, avec quelle facilité ! la téméraire tentative d'un homme dont la compétence n'était affirmée que par lui-même !

Et que dire de ces prétendus savants qui avaient accueilli, avec une légèreté coupable, les affirmations les plus chimériques et avaient permis qu'un homme risquât sa vie, sans les avoir soumises à aucune épreuve préalable !…

Ah ! ils avaient cru à la toute-puissance du vrilium ! Ces libres-penseurs avaient eu la foi ! Cette fois, c'était bien la faillite de la science : il était évident que ce malheureux Random n'était qu'un fou qui, par quelque tour de passe-passe, avait su leur en imposer. La prétendue dissociation du bloc de marbre n'était qu'un truc de prestidigitation auquel tous s'étaient laissé prendre, jusqu'au préfet de police, qui pourtant n'était pas un naïf.

Ce désastre avait eu son contre-coup à la Chambre des

députés : le leader de l'extrême-gauche avait, pour ainsi dire – bondi sur le cabinet, enveloppant dans la même réprobation tous les services, y compris la Guerre, la Marine et les Travaux publics.

Qu'attendre de gouvernants qui ne savaient même pas défendre le sol d'un quartier de Paris. Aujourd'hui c'était une parcelle du dix-neuvième arrondissement qui disparaissait dans l'abîme, demain ce serait la France tout entière ! (*Applaudissements à l'extrême-gauche et sur les bancs de la droite. L'orateur, revenant à son banc, est vivement félicité.*)

Il ne fallut rien moins que toute la souplesse, toute l'onction, assaisonnée d'ironie, du chef du cabinet pour résister à l'attaque. Reprenant la célèbre métaphore du bloc, il le montra se dressant, robuste et sans fissures, pour soutenir l'édifice superbe de notre pays.

– Qu'importent, s'écria-t-il, des paroles amères à nous adressées, qu'importent ces attaques injustes auxquelles nous n'opposons que l'impassibilité des consciences fortes et sûres d'elles-mêmes ! Sont-ce donc des mots qui sauveront les malheureux engloutis ! Est-ce parce que nous aurons laissé échapper de nos mains ces portefeuilles dont certains sont si friands que le sol s'entr'ouvrira pour rendre ses victimes ! Nous acceptons toutes les responsabilités, sans hésiter, d'un cœur ferme, parce que nous sommes prêts à en assumer d'autres… c'est-à-dire toutes les mesures déjà prises et à prendre pour l'œuvre difficile du salut des trois hommes, des trois martyrs de la Science ! (*Acclamations sur les bancs de la gauche et du*

centre. L'orateur, revenant à sa place, est vivement félicité.)

L'ordre du jour de confiance fut voté à une majorité de 293 voix.

Mais pendant ce temps-là, on travaillait.

Toute la cohorte des ingénieurs parisiens avait été mobilisée, des puisatiers, des égoutiers, des maçons, des terrassiers avaient été appelés sur les lieux.

Car, bien qu'on ne conservât plus aucun espoir de sauver les engloutis, il fallait bien, pour satisfaire l'opinion, accumuler toutes les preuves possibles de bon vouloir.

Voici quel était maintenant l'aspect du terrain :

Un trou, un large trou, un immense trou ayant une profondeur de douze mètres, un pourtour de terre et de caillasses, presque à pic et semblant en équilibre plus qu'instable. Au fond du trou, un amas de débris sans forme et sans consistance qui semblait s'affaisser de moment en moment.

Ensevelis sous cette masse, les malheureux n'avaient pas même dû souffrir. L'écrasement – et c'était un véritable bonheur ! – devait avoir été immédiat, instantané.

Restait-il une chance quelconque de les arracher à leur sort, très probablement accompli depuis la première minute ; pas un des ingénieurs ne se fût hasardé à répondre par l'affirmative.

Bien plus, étant donnée la nature du terrain, il était

certain que tout travail tenté ne pouvait que déterminer de nouveaux éboulements, et par conséquent augmenter la masse des matériaux sous laquelle les victimes n'agonisaient même plus.

On décida que l'impossible serait tenté.

Un étayage solide serait établi pour contenir les parois du gouffre ; puis on installerait une sorte de drague avec laquelle on enlèverait la plus grande quantité possible de sables et de gravats.

Quant à la durée des travaux, qui aurait pu les prévoir ?

Il était peu probable qu'on pût, avant quarante-huit heures au plus, commencer le labeur de déblaiement.

Ne satisfaisant personne, ces mesures étaient cependant les seules auxquelles on pût songer. On ne se faisait plus d'illusions, mais on essayait d'en éveiller chez autrui…

Du reste, le deuil public se manifestait avec son intensité habituelle : le temps étant très beau, les terrasses de café regorgeaient et le soir, les salles de théâtre furent combles.

On eut volontiers préparé une fête, représentation ou bal de gala, au profit des victimes. Mais puisqu'elles étaient mortes !…

Le *Reporter* eut une idée de génie – pour diminuer la triste victoire du *Nouvelliste*.

Un de ses rédacteurs fut dépêché à Londres avec

mission d'avertir la veuve de M. Bobby et de la ramener à Paris.

Ce qui fut fait : et la malheureuse femme – véritablement désespérée de la mort de son brave détective de mari, dut parader sur les boulevards en une voiture sur laquelle planait un étendard noir, avec, en lettres d'or, cette inscription :

Le « Reporter » à la veuve du Martyr.

Une souscription était en même temps ouverte dans ses colonnes, afin de mettre madame Bobby à l'abri du besoin. Le journal s'inscrivait pour mille francs.

En même temps, le *Nouvelliste*, qui n'entendait plus se laisser distancer, faisait appel à tous les journalistes, à tous les intellectuels, pour que fût élevé à la mémoire de Labergère, le héros du reportage, un monument dont l'exécution fut confiée au grand Rodin. On rêvait une statue rappelant le Moïse de Michel-Ange, dont les cornes électriques symboliseraient la nature de l'accident où il avait péri.

Il n'était que sir Athel Random dont nul ne se préoccupât. Après tout, il était le véritable auteur responsable de la catastrophe. Déjà, de ses prétendues inventions, John Coxward avait été la première victime ; et voici que ses fantaisies pseudo-scientifiques avaient encore causé la mort de trois personnes.

Seul, Émile Gautier – le chroniqueur scientifique – élevait la voix en sa faveur et, dans un article sérieusement documenté, exposait la théorie des terres

rares et du vrilium. L'avenir réhabilitera sir Athel, victime irresponsable d'un accident, tout à fait indépendant de sa volonté, et dû seulement à l'incurie de l'édilité parisienne. Suivait une charge à fond de train sur les hauts fonctionnaires de la Préfecture de la Seine.

Vingt-quatre heures s'étaient déjà écoulées, quand on signala l'arrivée à Paris de miss Mary Redmore, la fiancée – hélas, déjà veuve – de sir Athel Random.

La malheureuse jeune fille – qui portait à sir Athel une profonde affection – avait voulu apporter l'hommage de son inconsolable douleur sur cette tombe effrayante où nul vestige ne rappelait plus le souvenir de celui qu'elle avait aimé.

Elle était accompagnée de son père, l'énergique M. Redmore qui, ayant pris définitivement le parti de sa fille et n'admettant pas l'irresponsabilité des Français dans cette horrible catastrophe, se mit immédiatement en rapport avec nos plus éminents avocats d'affaires. Il était décidé à intenter un procès à la Ville de Paris et à lui réclamer, au nom de la famille de sir Athel, dont il s'était fait confier les pouvoirs – des dommages-intérêts qu'il évaluait à vingt mille livres sterling, c'est-à-dire à cinq cent mille francs.

Une complainte se vendait sur les boulevards :

Français, écoutez l'histoire

Qu'on ne pourrait pas y croire

D'un Anglais qu'un triste sort

Précipita dans la mort…

À Blériot faisant la pige,

Armé d'une simple tige,

Il s'imaginait, pauvre homme…

À l'aide du vrilium,

Voler à travers l'espace…

Voir le soleil face à face ;

Il est tombé dans un trou,

Ous qu'on ne voit rien du tout !…

L'éditeur de cette œuvre – qui se chantait sur l'air de Fualdès – fit une fortune rapide…

Mais peut-être est-il nécessaire de dire maintenant ce qu'il était advenu des trois protagonistes de cette tragédie…

III – Sous Paris

Pour tout homme de sens rassis, se défendant contre les suggestions d'une imagination fantaisiste, il n'est pas douteux que, si un kiosque à journaux et trois hommes sont entraînés dans la débâcle de centaines de mètres cubes de matériaux divers, les probabilités militant en faveur de leur écrasement se peuvent chiffrer par – sur mille – 999 à une chance pour leur salut.

Cependant étudiez les faits divers que nous apportent les journaux, et vous serez surpris de voir le rôle qu'en les cas les plus effrayants, joue cette force que nous nommons – sans la comprendre – le hasard.

Sans qu'il y ait miracle, sans qu'aucune des lois connues et vérifiées soit violée, ce couvreur tombe du sixième étage, rebondit sur un balcon et vient s'étaler sur une voiture d'ordures ménagères, qui lui fait un lit moelleux et sauveur.

Sur deux automobilistes emportés par la même voiture, mis en péril par la même rupture de frein, culbutant sur le même obstacle, sous la même voiture qui capote, l'un d'eux est tué raide, l'autre en est quitte pour quelques douleurs internes et provisoires, dont le seul

intérêt sera de servir de justification pour réclamer une indemnité au célèbre Qui de droit, anonyme auteur de tous nos maux.

Sous les rafales de la tempête, sur dix navires, neuf parviennent à fuir devant le vent et atteignent l'accalmie. Le dixième, le plus solide, le plus neuf, le mieux commandé disparaît, happé par la mer et des passagers, un seul survit, un boiteux qui n'avait jamais navigué et, bien entendu, ignorait les plus élémentaires principes de la natation.

Il y a, sur mon trottoir, une pelure d'orange : depuis le matin cent personnes ont déambulé, au pas, au trot, au galop, sans même y prendre garde. Je sors, je vois la pelure et, d'un coup de pied, l'envoie dans le ruisseau. Je tombe et me casse la jambe.

La vie et la mort sont à la merci de milliers de circonstances, les unes visibles et dont nous croyons pouvoir nous écarter, les autres invisibles et sournoises qui règlent notre compte, sans que nous ayons supposé qu'il y avait un calcul à faire.

Il n'est rien de moins vraisemblable que le vrai, rien de plus vrai que l'invraisemblable.

C'est pourquoi, si étrange, si stupéfiant que paraisse la suite de ce récit, l'incrédulité du lecteur ne serait qu'une preuve d'inexpérience.

Le mot – impossible – a dit Arago, n'existe pas, sinon dans les mathématiques pures... et encore !

C'est pourquoi ce serait faire preuve d'une fâcheuse

étroitesse d'esprit que de s'étonner quand nous retrouvons, à une profondeur que nous n'avons pas encore eu le temps d'évaluer numériquement…

Sir Athel Random, assis, le front dans la main et réfléchissant profondément…

Assis ? oh ? sur quoi ?

Très simplement sur le plancher de son kiosque, de sa guérite, de quelque nom qu'on veuille la nommer.

Brisé ? Ou tout au moins étourdi ? Point. Très calme, très valide et en possession de toutes ses facultés.

Seulement un peu étonné : 1° de se trouver à l'intérieur de son appareil d'aviation, 2° de n'entendre aucun bruit, et de se sentir en pleine et lourde solitude, 3° d'avoir la sensation d'une descente plutôt que d'une chute, sans heurt violent.

Naturellement l'obscurité était profonde et ce n'était qu'à tâtons que sir Athel avait reconnu le plancher et les parois.

Encore n'avait-il hasardé ces gestes qu'avec une infinie précaution ; il savait trop, par expérience, quels périls pouvait présenter une brusquerie de geste dans un local muni de tous côtés d'une machinerie aussi délicate que dangereuse.

Donc il avait pris le parti le plus sage, qui était de se tenir aussi immobile que possible et de réfléchir, aussi nettement et aussi froidement que les circonstances le permettaient.

Sir Athel – on l'a deviné du reste – était un esprit précis, méthodique, sériant les questions.

Le fait de se trouver à de nombreux mètres sous terre, enfermé dans une caisse d'explosifs, n'était pas, à premier examen, de ceux que l'on choisirait bénévolement pour occuper ses loisirs.

Mais, d'autre part, c'était satisfaction réelle que de sentir son cœur battre, que de faire jouer ses muscles, que de constater l'activité de son cerveau ; en un mot, de se retrouver, après pareille alerte, parfaitement vivant.

Sir Athel monologua, à la muette, bien entendu.

– Je me rappelle fort bien, se disait-il, que je touchais au succès. J'allais en quelques minutes – et par la seule force du vrilium, convenablement adaptée, soulever lentement le vriliogire.

« Mon but était, aussitôt que j'aurais dégagé la porte, de m'introduire à l'intérieur, avec les précautions convenables, d'atteindre l'isolateur central et ainsi de neutraliser l'effet du vrilium, redevenu provisoirement inerte. Et alors on aurait achevé le sauvetage de l'appareil par les moyens ordinaires. Quelques cordes solides et de vigoureux bras auraient achevé l'œuvre.

« Que s'est-il alors passé ? Je me souviens que j'avais déjà déchargé certaines parties des condensateurs… encore quelques instants et je touchais au but. Seulement j'eus besoin – ma mémoire est très fidèle – d'une des tiges que j'avais préparées et qui, par sa forme recourbée, me permettait de la faire pénétrer à l'intérieur.

J'atteignais ainsi le ressort supérieur de la porte dont une partie se repliait et livrait passage à ma main qui achevait l'œuvre…

« J'eus le tort, je le reconnais maintenant, de faire appel à autrui – à M. Labergère, si je ne me trompe – pour obtenir l'outil désiré… ce fut alors qu'un corps lourd se précipita sur moi… détermina le choc de ma baguette à vrilium contre une partie de la paroi… »

Il se donna à lui-même quelques explications dont le résultat fut qu'il ignorait comment la porte avait pu s'ouvrir et se refermer sur lui… en même temps que les charges de vrilium contenues dans des baguettes, et soudain libérées, déterminaient un éboulement et la chute de l'appareil.

Mais la science constate nombre de faits dont les modalités lui échappent.

Le phénomène actuel les augmentait d'une unité. C'était tout.

Ce qui était évident, c'est que, par les chocs subis, tels déclanchements s'étaient produits dans les ressorts moteurs qui avaient opéré la neutralisation du vrilium. Car au moment actuel il semblait en vérité que l'appareil fût pour ainsi dire mort, ne produisant plus ni force, ni chaleur, ni lumière. Question à étudier de plus près, si jamais on avait encore le loisir de l'étude.

– Tout ceci, pensa sir Athel, ne me renseigne que très médiocrement sur les moyens qui me restent de sortir de la position plus que précaire dans laquelle je me trouve.

Et tout à coup il eut un frisson.

Une pensée – un instant écartée – lui sautait au cerveau.

Il n'était pas la seule victime de cette catastrophe. Il avait deux compagnons ! Labergère, Bobby, le reporter génial, le détective si fortement britannique. Les… deux malheureux avaient-ils péri, soit qu'ils eussent été foudroyés par les décharges vriliennes qui avaient déterminé et accompagné l'effondrement ; soit, ce qui était plus horrible encore, qu'ils eussent été écrasés par les décombres…

Sir Athel avait le cœur essentiellement bon. Toutes ses recherches scientifiques n'avaient d'autre objet que d'augmenter, si possible, la somme de bien-être dont disposait l'humanité.

Qu'importait sa vie à lui ! Dès longtemps, il en avait fait le sacrifice. Mais avait-il le droit de disposer de celle d'autrui ? Or ici sa responsabilité était entière et indéniable. Pourquoi, connaissant les périls de l'opération, sachant que lui seul pouvait les conjurer ; comment, pourquoi, avait-il été assez faible pour autoriser ces deux hommes à l'accompagner ?

Encore pour le cas de Coxward, pouvait-il alléguer pour sa défense personnelle que c'était par la propre imprudence du boxeur que l'accident s'était produit. Sir Athel en avait été témoin sans y participer en quoi que ce fût.

Mais là, il ne pouvait pas adresser le moindre reproche

à ces deux hommes, qui ne l'avaient suivi que par intérêt pour lui… il aurait dû, c'était son devoir d'honnête homme, les repousser, rejeter impitoyablement leur requête.

Et sir Athel se demandait en rougissant s'il n'avait pas obéi à un ridicule instinct de vanité en les acceptant pour proches témoins de ce qu'il croyait être une victoire.

Il se dit qu'après tout il avait expié ce crime : car quel espoir de sortir du gouffre où il était enlisé ! Eh bien, qu'il mourût, ce n'était après tout que le châtiment qui lui était dû !

Sous le poids de ces pensées douloureuses, sir Athel se sentait faiblir. Toute son énergie l'abandonnait. Était-ce manque d'air ou simplement l'effet de la tension morale, ses nerfs se brisaient, son cerveau s'embrumait, un voile s'étendait sur ses yeux. Il éprouvait la sensation épouvantable de l'inhumation prématurée, et ses deux mains, en un geste désespéré, se crispèrent contre sa poitrine, secouée par un spasme convulsif. Ce geste inconscient le sauva.

Sous ses doigts, il sentit des objets durs qu'il connaissait bien : c'étaient de petites boîtes plates, pareilles à des bonbonnières, dans lesquelles il avait enfermé des parcelles de vrilium !

Le vrilium ! Quoi ! Il était en possession de ce produit étonnant, de ce moteur universel, de cette panacée à laquelle rien ne résistait ! Et il se laissait aller au découragement !

À quoi donc eût servi de s'être rendu maître d'un des plus puissants secrets de la nature, si cette découverte ne lui eût pas apporté le salut dans les circonstances les plus désespérées ?

Après tout, puisqu'il n'était pas mort, pourquoi ses deux compagnons eussent-ils nécessairement succombé ?

Rien que pour avoir touché une des boîtes qui renfermaient le vrilium, déjà sir Athel se sentait réconforté ! Non, non, il ne s'abandonnerait pas, il lutterait, il vaincrait !...

Et il lui sembla voir, dans une vague pénombre, le doux visage de Mary Redmore qui l'encourageait.

– Je suis dans le vriliogire, se dit-il. Mais où se trouve l'appareil. C'est là ce qu'il faut savoir, et pour cela il faut de la lumière. Le vrilium va m'en procurer.

Il y avait encore un danger, c'était de hasarder un faux mouvement qui agit sur quelqu'un des ressorts de la machinerie et déchaînât encore quelque décharge. Car sir Athel qui, avant le 1er avril, ne songeait pas encore à utiliser son avion, s'en servait volontairement pour emmagasiner les parties de vrilium qu'il obtenait dans son laboratoire.

Avec d'infinies précautions, il tira de la poche de son gilet le menu porte-crayon qui lui avait servi naguère à dissocier l'encrier de marbre. Il le palpa, fit jouer délicatement une virole, destinée à modifier les effets à obtenir, puis poussa un ressort. Il y eut un léger déclic et une languette de feu jaillit, assez semblable à la flamme de

l'acétylène.

Une clarté éblouissante envahit la cabine disposée comme celle d'un poste téléphonique ; et sur toutes les parois, étaient installées des petites caisses, munies de poignées ou de boutons, le tout formant, pourrait-on dire, une sorte de clavier dont les touches agissaient sur les diverses parties du mécanisme. Un faisceau de fils reliait ce système à une sphère, de très petite dimension, fixée sur une tige métallique qui traversait la cabine de haut en bas, et qui, nous le savons déjà, commandait les deux hélices, aux deux extrémités verticales de l'appareil.

Au premier coup d'œil, sir Athel comprit ce qui s'était passé. Dans le choc brutal qu'avait produit sa chute, un des ressorts de l'intérieur s'était déclanché, et le moteur se mettant en marche avec une rapidité énorme avait fait agir l'arbre des hélices.

À son extrémité supérieure, l'hélice qui avait été brisée n'existait plus ; mais, à la partie inférieure, elle subsistait dans son entier, et tournant avec une vélocité vertigineuse, elle s'était enfoncée dans le sol friable, faisant en quelque sorte office de tire-bouchon – ou mieux de vis d'Archimède. Et elle avait creusé un puits dans lequel l'appareil tout entier était descendu, comme dans une gaine où il s'était frayé sa voie, ralenti cependant par le frottement.

Ce qui expliquait comment la descente, au lieu de présenter le caractère d'une chute dans laquelle tout se fût fracassé, avait pris celui d'un glissement.

Mais pourquoi l'arrêt ?

Ayant allumé une lampe attachée à la paroi, Athel, libre de ses mouvements et complètement maître de lui-même, chercha. La charge de vrilium qui actionnait le moteur et les diverses parties du mécanisme était presque épuisée, et pourtant suffisante encore pour produire de très réels effets. Il était évident qu'un obstacle puissant s'était opposé à la continuation du mouvement, et bientôt Athel en reconnut la cause.

Après avoir perforé les diverses couches de terre, de sable, de pierres désagrégées qui ne lui avaient opposé qu'une résistance relative, l'hélice inférieure s'était trouvée subitement arrêtée. L'énorme foret dont elle était garnie à son centre s'était engagé dans une matière dont la dureté était telle qu'il n'avait pu la percer ; son mouvement de rotation s'était arrêté et l'appareil se trouvait, par le fait même, immobilisé par l'obstacle.

Cependant Athel savait qu'à la force du vrilium pas une substance connue ne pouvait résister : cet arrêt devait donc provenir d'une cause spéciale qu'il ne tarda pas à découvrir. Par un accident dû à la rupture d'un des ressorts métalliques, la communication se trouvait interrompue entre l'arbre de couche et le moteur, ce qui était facile à réparer.

En somme, et grâce à un hasard incroyable, mais qui prouvait l'excellente qualité des matériaux employés à la construction de l'armature, le vriliogire était pour ainsi dire intact et Athel ne doutait pas qu'il pût facilement le remettre en activité.

Mais ici se posait la question la plus grave.

Y avait-il lieu de provoquer un nouveau déplacement ? Dans quel sens devait-il être dirigé ? En un mot, où se trouvait-on ? À quelle profondeur ?

Le savant anglais avait la sensation très nette qu'il avait perdu connaissance… pendant combien de temps ? Était-il à dix, vingt, trente, cent mètres au-dessous du sol ? La descente s'était-elle opérée en ligne droite ou inclinée ? Toutes interrogations qui restaient nécessairement sans réponse.

Athel regarda sa montre. Elle marquait une heure. C'est-à-dire que depuis le moment où il avait commencé l'opération – dix heures du matin – trois heures s'étaient écoulées. Et encore où était la preuve que ce fût trois heures plutôt que quinze heures. Ceci pouvait se vérifier mécaniquement.

Il fit jouer soigneusement le remontoir. Le nombre de tours lui démontra que c'était bien une heure de l'après-midi. Mais pendant combien de temps était-il resté inerte et inconscient ?

Les termes du problème ne se simplifiaient pas.

Enfin de quoi était enveloppé le vriliogire ? Dans quelle sorte de matière se trouvait-il encastré, enchâssé ?… Comment le savoir ?…

Pour se donner de la force, Athel ouvrit une petite boîte qui contenait des pilules Berthelot. On sait que notre grand chimiste avait émis cette hypothèse qu'un jour viendrait où la nourriture de l'homme par les substances organiques serait remplacée par les éléments chimiques

qui les composaient.

Si bien que l’alimentation en serait assurée par des condensés de l’essence même des choses, des éléments, azote, carbone, phosphore dont sont formés les viandes, les légumes, le lait, etc., tablettes ou pilules qui sous un très petit volume serviraient à la réparation des forces.

Sir Athel avait étudié cette question depuis longtemps et l’avait en partie résolue.

Dans une boîte d’un décimètre carré, Athel était en possession de provisions suffisantes pour assurer son alimentation pendant des mois entiers.

Craignant donc une nouvelle défaillance physique, il prit deux pilules riches en azote et y ajouta même, afin d’éclaircir son cerveau, une tasse de café (en pilule).

Il se sentit rasséréné, alerte ! et éprouva cette sensation qu’il était vraiment trop vivant pour mourir. Il savait enfin, qu’en dernier ressort, il lui restait une suprême ressource : l’injection sous-cutanée du vrilium, qui, tant que les organes étaient intacts, rendait à l’être toute sa vitalité.

La confiance en soi est la première condition du succès.

Dans le très petit espace où Athel pouvait se mouvoir, il examina un à un tous les divers mécanismes de sa machine, interrompit les contacts qui pouvaient encore développer l’action du vrilium. Il ne laissa rien au hasard et comme un général qui a inspecté toutes les parties de son champ de bataille, il se décida à agir.

Ce fut alors que, levant les yeux pour la première fois

jusqu'au plafond du kiosque, il s'aperçut que la partie supérieure était soulevée. N'avait-il pas été pratiqué en effet une sorte d'arrachement du casque prussien qui le couronnait. Dans la chute, ce couvercle – il n'est pas de terme plus clair – avait basculé et par l'orifice ainsi pratiqué, il était possible de jeter un regard au dehors.

Il se hissa sur un escabeau, et grâce à sa haute taille, il atteignit le sommet et passa sa tête par l'orifice. L'obscurité était noire, mais une tiédeur lui monta au visage. On eût dit qu'un certain espace s'étendait alentour.

Il prit le fameux porte-crayon – bon à tout faire – et ayant passé le bras, fit jaillir la lueur claire et blanche. Il eut une exclamation de surprise. Le vriliogire n'était pas engainé, comme il l'avait cru d'abord. Au-dessus de lui, l'espace était libre ; et aussi, devant l'une des parois, celle justement où se trouvait la porte, qu'il n'avait pas jugé prudent d'ouvrir jusqu'ici, dans la crainte d'un éboulement à l'intérieur.

Il lui parut que ce qui l'entourait fût de pierres dures, de roc même.

Alors il n'hésita plus : il fit jouer les ressorts de la porte et se pencha sur le seuil, avançant dans les ténèbres la torche minuscule qui répandit des flots de lumière.

Athel avait devant lui une caverne, une grotte très spacieuse, dont l'ossature était faite de pierres énormes, tassées, encastrées les unes dans les autres, donnant la sensation d'une solidité inébranlable.

Il ne voyait pas distinctement le sol : regardant prudemment à ses pieds, avant de franchir le seuil, il s'aperçut qu'entre le vriliogire et le terrain de la caverne, s'étendait un espace vide, large de plus d'un mètre.

Il pencha le jet de lumière, et il lui sembla qu'il y avait là un abîme très profond, dans lequel ses regards ne distinguaient rien. Au delà de cet intervalle était le sol de la caverne qui lui parut fait d'une voûte peu épaisse, comme d'une croûte de ciment qui aurait recouvert un espace creux au-dessous.

Cependant cette sorte de carapace était d'apparence solide. Décidé à tout, Athel prit son élan, franchit l'espace vide et se trouva debout, sain et sauf, sous la haute voûte de la caverne.

L'air y était épais, lourd, presque suffocant, avec un relent de moisissure qui écœurait.

Mais on n'en était pas à s'émouvoir de ces détails. Athel éprouvait comme une sensation de libération. N'avait-il pas ressenti cette crainte, inavouée à lui-même, qu'il resterait séquestré, inhumé dans le vriliogire transformé en cercueil ! La mort lente, horrible, dans l'immobilité et l'asphyxie.

Jamais touriste en face de l'espace, du ciel, des bouquets d'arbres, des vastes paysages, n'éprouva joie plus intense que celle de notre bon savant, enveloppé de tous côtés d'une calotte de pierres, avec, sous les pieds, un abîme sans fond ? Preuve nouvelle de la relativité des jouissances humaines !…

Et sir Athel, emporté par son enthousiasme, s'écria :

– Vive la vie !... Vive la science !

– Qui est-ce qui piaille là-haut ? répondit une voix qui semblait sortir des profondeurs de la terre.

IV – Le tout pour le tout

Sir Athel s'attendait si peu à entendre une voix humaine répondant à la sienne, qu'il était resté un instant interdit, comme suffoqué.

Mais, se ressaisissant aussitôt, il plaça ses deux mains en porte-voix devant ses lèvres et cria à pleins poumons :

– Qui a parlé ?…

Voilée, paraissant lointaine, la voix répliqua :

– Moi, Eusèbe Labergère, rédacteur au *Nouvelliste*.

– Et moi, je suis sir Athel Random…

– N. de D. ! (pardon de l'exclamation ! mais avouons qu'elle était dans la note). Vous pouvez vous vanter d'être un joli coco et de nous avoir fourrés dans un beau pétrin !…

– Où êtes-vous ?

– Je n'en sais rien… là ou ailleurs, quelque part ou nulle part, à deux ou trois cents pieds sous terre !…

– Êtes-vous blessé ?

– Je n'en sais rien… mais moulu, démoli, ne pouvant remuer ni pieds ni pattes !… Oh ! ce que je donnerais pour

prendre un distingué au café de Boubouroche !

– Ne vous découragez pas ! On en sortira… C'est déjà beaucoup de n'être pas mort !… Voyons, écoutez-moi !… (il agita la flamme autour de lui). Voyez-vous une lueur, un reflet…

– Je ne vois rien… je suis trop abruti…

– Bon ! tenez-vous tranquille et attendez !…

Labergère gronda encore quelques mots qu'on n'entendit pas. Athel, qui avait recouvré toutes ses facultés de logique, se disait très justement que la grotte où il se trouvait communiquait certainement avec quelque autre poche ou caverne, sans doute celle dont le plancher de celle-ci formait le plafond.

Armé de sa lampe, il se mit donc à explorer soigneusement la caverne, se rapprochant peu à peu du vriliogire qui occupait l'une de ses extrémités.

Déjà il en avait fait deux fois le tour, très surpris de ne trouver aucune ouverture par laquelle Labergère eût pu être précipité dans les sous-sols, si cette expression peut-être employée à cette profondeur.

Soudain, il s'arrêta devant une masse noirâtre qu'il avait déjà frôlée en passant et qui lui avait produit l'impression d'être un bloc de pierre de nuance plus foncée que les autres.

Mais cette fois, la heurtant volontairement du pied, il eut une surprise.

Cela n'avait pas la rigidité de la pierre, c'était mou et

élastique.

Il se pencha vivement et tâta de sa main large ouverte.

– Mais c'est un tas d'étoffes, murmura-t-il. À moins que…

Il palpa cette fois plus vigoureusement : sous l'étoffe, il y avait de la chair. C'était un corps organique !…

Mais en vain, il s'efforçait – à la lueur de sa lampe – de reconnaître la forme, la nature de l'objet. Il ne voyait qu'une sorte de rotondité, sur laquelle était tendue comme une gaine de drap noir.

Tout à coup, il poussa un cri : c'était un corps humain, mais si étroitement encastré dans un cadre de pierre qu'il semblait impossible de l'en arracher.

Vivant ? Mort ? il ne bougeait pas, n'avait pas un frisson, pas un tressaillement… pourtant posant sa main bien à plat sur l'étoffe, Athel constatait que la chaleur animale n'avait pas disparu. Il s'agenouilla, posa son oreille sur la partie qui saillait et écouta attentivement.

Cela respirait. Cela vivait !… le drap était celui d'une redingote, d'une redingote anglaise… d'où en conclusion ce nom qui jaillit des lèvres d'Athel Random : Bobby !

Et quand il l'eut crié, il se fit dans le dos en question comme un léger remous. Donc quelque part, sous ce dos, il y avait une tête, avec des oreilles.

Pourtant Athel considérait cette chose avec inquiétude : certes, il semblait fort simple d'empoigner ce

dos, à pleine main, par l'étoffe, et de l'enlever, en attirant avec lui le reste du corps.

Mais la pierre formait autour de lui une bordure si étroitement adaptée qu'il semblait impossible que ce reste suivit l'impulsion. Heureusement, sir Athel n'était pas homme à abandonner la partie. À force d'efforts, il parvint à introduire ses deux mains entre la bordure de pierre et le cadre, et les jambes écartées, tirant en haut de toute sa vigueur, il arriva à desserrer l'étau qui comprimait le thorax du malheureux.

Il eut alors une autre crainte : il sentit que le corps, dégagé de l'étreinte qui le retenait, tendait à tomber dans l'espace vide qui s'étendait au-dessous de lui. Il fallut que sir Athel fît appel à toute sa vigueur, très supérieure à la moyenne d'ailleurs, pour que, soutenant le corps d'une seule main, il pût user de l'autre pour le redresser…

Enfin le corps bascula légèrement, et les épaules, puis la tête sortirent. Un dernier sursaut et Bobby, oui Bobby, émergeait de ce trou où il s'était encadré si maladroitement.

Mais dans quel état, hélas ! livide, les yeux clos, avec une éraflure au front d'où perlaient des gouttes de sang ? … Sir Athel, rapidement, le palpa, l'ausculta. Rien de cassé. C'était miracle. Seulement un évanouissement, suite d'une chute. Le vrilium n'était-il pas là ! Le portefeuille du savant était une véritable trousse, un arsenal médical… la petite seringue fit son apparition et, ayant mis le mollet à nu, sir Athel fit une toute petite injection.

Puis, en attendant l'effet, il revint du côté où il avait entendu la voix de Labergère. Chose fort curieuse, il lui était impossible de trouver une nouvelle fissure dans la pierre qui formait le plancher. Mais alors ! était-il d'aventure passé tout entier par le trou à l'orifice duquel Bobby s'était si malencontreusement arrêté ?

C'était réel : il en eut la preuve immédiate, car le reporter qui s'impatientait là-dessous, se mit à crier :

– Hé ! là-haut ! est-ce que vous auriez la prétention de me laisser moisir dans ces catacombes ?

Cette fois, sa voix, tout à l'heure arrêtée par le corps de Bobby qui faisait tampon, arriva claire et vibrante. Cela explique aussi comment la lumière du vrilium ne pouvait parvenir jusqu'à lui. Maintenant, il la voyait, au-dessus de lui.

– Écoutez-moi, lui cria Athel. Nous ne pouvons nous dissimuler que nous nous trouvons dans une situation plus que critique. Apprenez d'abord que Bobby est vivant, là, près de moi, et que dans quelques minutes il sera parfaitement valide…

– Chouette ! clama Labergère d'un accent gamin. Il m'aurait manqué.

– Donc nous serons trois à unir nos efforts pour sortir d'ici. Il s'agit de conserver notre sang-froid, de faire appel à toute notre ingéniosité. Commencez-vous à secouer votre accablement ?…

– Oui, oui !… si j'y voyais plus clair, je me remettrais tout à fait… mais vous savez, dans le noir d'une cave

qu'on ne connaît pas, on n'en mène pas très large…

– Je vais vous éclairer aussi largement que possible et vous répondrez à mes questions…

– Allez-y !

Sir Athel s'étendit sur le sol et, par le trou que l'extraction de Bobby avait laissé libre, il passa son tube à lumière.

– Parfait ! cria Labergère. Gaz à tous les étages ! Y a du mieux !

– Pouvez-vous vous dresser, regarder où vous êtes !

– Je suis sur pied. L'endroit n'est pas gai. Une cave, une grotte, ce qu'on voudra, mais énorme.

– Quelle est à votre avis la hauteur du plafond ?…

– Hum ! Je n'ai pas l'œil très juste en ce moment… dans les cinq à six mètres…

– Voyez-vous quelque moyen de vous hisser jusqu'à l'orifice où est la lumière…

– Aucun ! pas la plus petite échelle ! des murs qui semblent d'un seul morceau, sans aspérité où poser le bout du pied ni accrocher un ongle.

– Si bien que vous ne pourriez remonter ici…

– C'est de toute impossibilité… il faudrait au moins trois hommes se faisant la courte échelle…

– Question à étudier !… vous allez pour un instant retomber dans le noir, il faut que je m'occupe de Bobby…

– Faites donc, je vous prie. Je ne suis que patience !…

Sir Athel avait entendu Bobby bouger derrière lui : il se retourna. Bobby était maintenant assis par terre, les yeux écarquillés et l'air parfaitement ahuri. Il faisait des gestes incohérents comme s'il eût adressé un monologue muet à une personne invisible.

Évidemment, la terrible secousse qu'il avait éprouvée avait quelque peu déséquilibré ses méninges ; et quand sir Athel s'approcha de lui, il eut un mouvement de recul.

Le jeune Anglais lui parla lentement, doucement, cherchant à imprimer dans son esprit la conviction qu'il était sauvé – affirmation dont, hélas ! à part lui, il contestait l'absolue vérité. Mais à mesure qu'il le rassurait, Bobby, peu à peu, reprenait sa physionomie normale.

Enfin il reconnut son interlocuteur et s'écria :

– *By God !*… Vive l'Angleterre !… Vive sa Majesté l'Empereur et Roi !…

Cette effusion de loyalisme acheva de le remettre d'aplomb.

– Tiens ! nous sommes vivants ! fit-il. Ah ! c'est Mrs. Bobby qui sera contente. Je vais lui télégraphier tout de suite.

– Hum ! dit sir Athel, dites-vous bien, cher monsieur Bobby, qu'il nous faut d'abord sortir d'ici…

Bobby promena autour de lui des regards légèrement hagards :

– Ah çà ! où sommes-nous ?

– À quelques centaines de pieds sous terre, tout simplement…

– Haô ! fit le détective. C’est beaucoup ! alors nous sommes perdus !…

– Tant que le sang circule dans nos veines, répliqua sir Athel, tant que la tête est saine et les muscles élastiques, il ne faut jamais désespérer. Vous n’avez rien de cassé ?

– Rien !

– La tête est nette ?

– À peu près !…

– Eh bien, je vous dis, moi, sir Athel, que nous ne devons nous avouer vaincus qu’après tout avoir tenté pour nous tirer d’affaire… Allons ! Bobby !… vous êtes citoyen anglais… il faut que vous et moi nous fassions honneur à notre pays… n’oubliez pas qu’il y a là-dessous un Français qui nous jugera.

– Un Français ! Qui cela ?

– Mais votre ami Labergère…

– Tiens ! c’est vrai !… Comment ! il n’est pas plus démoli que nous !…

– Penchez-vous sur ce trou et parlez-lui.

– Hé ! M. Labergère, *how do you do* ?…

– *Quite well, much obliged !* répondit le reporter avec un bon rire.

– Où êtes-vous ?

– Je vous raconterai ça quand je le saurai. Pour le moment, je voudrais bien que sir Athel nous dise s'il a une idée quelconque pour sauver nos carcasses.

– Écoutez-moi tous les deux, dit l'Anglais. Nous avons été précipités dans une espèce de gouffre dont nous ne pouvons, malheureusement, connaître la profondeur. Par on ne sait quel miracle, le vriliogire a résisté au choc et nous a frayé la voie dans une sorte de puits au fond duquel nous avons glissé. Comme vous étiez au-dessus de lui, peut-être soutenu par le toit, vous êtes arrivés jusqu'à l'endroit où, dans une des parois du puits, une solution de continuité existait. Vous avez roulé dans la poche où nous nous retrouvons M. Bobby et moi : là était une ouverture dans la paroi inférieure. Vous, monsieur Labergère, vous y êtes tombé et c'est chose surprenante que vous ne vous soyez pas brisé les os... M. Bobby s'est mal présenté et a été arrêté par les contours de l'orifice où il était enchâssé comme un diamant dans l'or qui le sertit...

« Je l'ai tiré d'affaire. Je voudrais faire mieux. Raisonnons donc. Il n'est aucun moyen humain de remonter dans le puits qui d'ailleurs doit être obstrué. Pour une pareille ascension, nous ne disposons d'aucun moyen, et le vrilium lui-même ne peut pas nous être d'utile secours.

« Conclusion, il nous faut trouver une autre issue.

« Nous sommes parés pour certaines éventualités, contre l'obscurité, contre la faim et contre des obstacles matériels que le vrilium peut renverser. Nous nous fraierons notre chemin, et, la science aidant, nous

parviendrons peut-être à remonter à la surface de la terre…

– Oh ! Paris ! les boulevards ! gémit comiquement Labergère. Et un bock… bien tiré !

– Enfin, comme vous, Labergère, ne pouvez venir à nous, il faut que nous descendions jusqu'à vous, et c'est de l'endroit où vous êtes que nous commencerons notre exploration… Monsieur Bobby, avez-vous quelque objection à présenter contre ce plan ?

– Aucune ! fit Bobby, bombant le torse. Avec le vrilium, j'irais au bout du monde !

– Par malheur, pour le moment, le monde pour nous n'est pas très spacieux, et le bout n'en est pas éloigné… Agissons, monsieur Bobby, ne bougez pas. Je rentre dans le vriliogire, pauvre épave que je me vois forcé d'abandonner… je prends divers objets dont nous pouvons avoir besoin… Monsieur Bobby, tenez la tige éclairante à bout de bras et laissez-moi faire…

D'un bond léger, sir Athel rentra dans la cabine. Cinq minutes après, il en ressortait muni d'une petite caisse et d'un rouleau de cordelettes grosses comme le petit doigt :

– Maintenant, mon cher monsieur Bobby, je vais avoir l'honneur de vous attacher par les aisselles et de vous descendre auprès de votre ami, M. Labergère. Vous n'y voyez pas d'objection ?

– Dès maintenant, je me considère comme en service et je vous tiens pour mon chef…

– *Perfectly well ! Go on !*

En un instant, Bobby fut solidement amarré sous les bras : avec la meilleure volonté du monde, tenant dans ses bras la caisse qui lui était confiée, il se laissa glisser dans le trou en question, suffisamment large pour qu'un corps en situation normale y passât tout entier, et la descente commença.

Cinq mètres ! Labergère avait calculé juste. L'affaire s'opéra sans encombre :

– J'ai Bobby dans mes bras ! cria Labergère. Mon cœur palpite. Ah çà, et vous, comment diable allez-vous nous rejoindre…

– Comme ceci ! dit sir Athel, qui, se suspendant par les mains au rebord de la voûte, se laissa tomber, souple et habile, et se trouva sur pied.

Bien vite, il ralluma la lampe un instant éteinte.

– Prenez vite chacun une pilule Berthelot, dit-il. Il nous faut toute notre force.

– Ce n'est pas que ce soit mauvais, dit Labergère, mâchonnant l'aliment chimique, mais ça ne vaut pas un bifteck…

– Nous n'en sommes pas à faire de la gourmandise. La caisse, monsieur Bobby !

Il l'ouvrit et en tira deux tiges qu'il remit à ses compagnons, après en avoir fait jaillir le fluide lumineux.

– Inspectons les lieux, dit-il.

Marchant l'un derrière l'autre, sir Athel en avant, ils

se mirent à explorer l'énorme poche creuse dans laquelle ils étaient emprisonnés.

Et soudain sir Athel poussa un cri de joie.

– Il y a une issue…

C'est-à-dire qu'il venait de découvrir une fente, très haute, étroite, qui semblait avoir été tranchée dans le roc d'un coup de hache.

– Nous sommes sauvés ! fit Bobby qui était d'humeur optimiste.

– À condition, rectifia sir Athel, que ce couloir, qui me paraît fort étroit, conduise quelque part.

– Ailleurs vaut mieux qu'ici !…

– Très vrai, approuva Labergère. Et dire qu'au-dessus de nous, il y a de bons Parisiens qui vont, qui trottent, qui blaguent… peut-être dans l'axe de ma tête se trouve-t-il juste une brasserie ! Eh bien ! où diable est passé notre Anglais ?…

En effet, sir Athel venait de s'engager résolument dans la fente et avait disparu.

– Attendez un peu, cria-t-il, à quoi bon nous risquer tous trois dans cette exploration première ?…

Il y eut un long silence ; puis la voix reprit :

– Venez tous deux !… faites attention, il y a là une descente assez rapide…

– Une descente ! soupira le reporter. Ah ! nous n'aspirons guère à descendre, comme disait le vieux

Corneille. Enfin, mon vieux Bobby, qui sait, nous sortirons peut-être d'ici aux Antipodes, par quelque île ignorée de l'océan Pacifique… Ça ne me ferait rien ! mais ça sera long !… et moi qui avais un rendez-vous à deux heures rue Taitbout !…

Il s'engagea rapidement dans le souterrain dont les parois à pic permettaient à peine à ses larges épaules de se déployer. Bobby, toujours obéissant, le suivait en serre-file.

– Eh bien ! demanda le reporter. Qu'est-ce que vous pensez de nos affaires, monsieur du vrilium ?…

Sir Athel, arc-bouté sur ses deux pieds, promenait la lueur de sa torche sur la hauteur de la paroi.

– Êtes-vous géologue ? demanda-t-il à Labergère.

– Hum ! j'ai quelques notions de ça, comme de tout. Un bon journaliste doit être bon à n'importe quoi, fut-ce à faire au pied levé une conférence à la Sorbonne, sur les Révolutions du Globe…

– Bon ! vous me comprendrez, c'est tout ce qu'il faut. Je suis, je vous l'avoue, profondément étonné. Ignorant aussi bien que vous à quelle profondeur nous nous trouvons, pourtant, je ne puis m'imaginer comment les sédiments sont composés, les roches qui nous enveloppent appartiennent à la dernière période de l'ère tertiaire – ce que nous appelons le miocène, au moment où commence le pliocène… C'est à cette époque que remonte la formation du terrain sur lequel aujourd'hui repose Paris…

– Alors, fit Labergère, en allumant une cigarette – hélas ! la dernière qu'il avait tenue en réserve, c'était avant 1830…

– Il doit y avoir de cela quelques centaines de mille ans…

– La pierre est bien conservée… elle ne paraît pas son âge…

– Et cependant, que de secousses, que de perturbations le sol subit à cette époque ! s'écria sir Athel. Des phénomènes puissants, dont nous pouvons à peine nous former une idée, modifiaient continuellement et avec une brusquerie stupéfiante, les conditions climatériques, qui passaient d'une excessive chaleur à un froid glacial… aux effluves du soleil dont les ardeurs tropicales peuvent à peine nous donner une idée, succédaient presque instantanément des rafales de neige et de pluie, que des vents furieux et desséchants figeaient en glaciers – c'était le temps des éruptions volcaniques de l'Auvergne et les roches microlithiques…

– Cher monsieur, interrompit doucement le reporter, excusez-moi de vous couper la parole : mais ne pourriez-vous pas remettre ces explications à plus tard… le temps passe et (il regarda sa montre) il est bientôt l'heure de l'apéritif…

– Vous avez raison ! fit sir Athel en riant. Quand le démon scientifique s'empare de vous, on oublie tout le reste…

– Au moins, cette science – aux noms rébarbatifs –

nous indique-t-elle un moyen de salut ?…

– Hélas ! en aucune façon ! Cependant les bouleversements qui eurent lieu à cette époque furent si énormes qu'ils permettent toutes les hypothèses… qui sait si, au moment où nous nous y attendrons le moins, nous ne trouverons pas une issue…

– À moins que nous n'en trouvions pas ! Parfaitement, c'est compris. Enfin, je prends des notes pour le plus beau reportage qui ait jamais été perpétré… j'ai mon titre : « Voyage à travers le Miocène !… » mais je vous avoue que je voudrais bien en être à l'heure où je toucherai mes droits d'auteur…

Ils s'étaient remis en marche : la faille s'était subitement élargie, puis le sol était devenu de plus en plus difficile, avec des saillies et des creux qui les faisaient trébucher…

Soudain, une triple exclamation – faite de surprise et de désappointement – s'échappa de leurs poitrines…

Devant eux, fermant complètement le chemin, une muraille se dressait, haute, lisse, jointoyée avec autant de perfection que si elle eût été faite de ciment, sans une fissure, sans un interstice. Le long couloir dans lequel ils marchaient depuis si longtemps était coupé…

Labergère avait laissé échapper un juron aussi énergique que peu parlementaire, le brave Bobby lui-même, malgré la correction de sa tenue et de son langage, avait lâché un équivalent dans sa langue.

Seul, sir Athel était resté muet, comme suffoqué :

seulement, de grosses gouttes de sueur mouillaient son front.

Cette fois, c'était bien la fin, la désespérance, la mort…

En admettant qu'ils revinssent sur leurs pas, ils se retrouveraient dans la caverne qu'ils avaient quittée, il y avait déjà plus de deux heures, et déjà ils savaient que, de là, nulle évasion n'était possible.

Ils étaient cernés, enterrés, séquestrés…

– Nous sommes f… dit laconiquement Labergère.

– Adieu, Mrs. Bobby, murmura douloureusement le détective.

– Et tout cela est mon œuvre ! s'écria sir Athel. Que la mort vienne donc pour me délivrer d'un immortel remords !…

– Voyons, mon vieux, dit Labergère, d'un ton conciliant, ne vous frappez pas comme ça !… il est vrai que notre belle carrière est achevée, et je sais que ma mort est une vraie catastrophe pour le monde entier… Bah ! il s'en consolera !… il ne nous reste qu'à prendre notre parti ; ce qui me taquine, c'est que j'avais toujours rêvé de mourir en beauté… et c'est laid, c'est sale, de crever dans une cave… fût-elle pliocène !… Si encore on pouvait s'offrir un bon frichti avec champagne, café et liqueurs variées… sherry-brandy ou Fernet Branca !…

La voix de Bobby s'éleva, pleurarde comme celle d'un enfant :

– Moi ça me fait tout de même de la peine de mourir…

Voyons, sir Athel, essayez quelque chose… vous êtes savant… vous avez le vrilium…

À ce mot, sir Athel releva la tête. Mais oui, Bobby avait raison !… Cette force énorme dont il disposait, avait-il le droit de ne la point employer, fut-ce même imprudemment, follement ! Puisque tout espoir semblait perdu, le moment n'était-il pas venu de tout risquer !…

– Écoutez, amis, dit-il d'une voix résolue. M. Bobby dit vrai, j'ai le vrilium : grâce aux appareils que j'ai placés dans la caisse qui est là, je peux tenter de percer, de renverser la muraille qui nous fait obstacle et au-delà de laquelle, qui sait ? nous pouvons trouver le salut…

– Parfaitement, fit Labergère. Allez-y…

– Sachez bien ce que nous risquons… peut-être cette muraille fait-elle partie de l'assise sur laquelle repose la voûte qui nous couvre… Cet appui lui manquant, elle peut s'écrouler… alors c'est l'écrasement, la mort immédiate…

– Eh bien, on mourra, voilà tout. Il est certain que, si nous restions là à nous tourner les pouces, nous n'en viendrions pas moins au couic final, et peut-être très laid… nous serions capables de nous disputer, de nous battre… même de nous manger les uns les autres !…

– Haô ! fit Bobby.

– Mais oui, mon petit !… Quand tu auras perdu la tête, tu es parfaitement capable de vouloir me grignoter un bras… donc, M. Random, vous avez ma pleine autorisation… que votre aimable vrilium tape là-dedans, coupe, tranche, démolisse… quoi qu'il arrive, ça fera le

compte… et puis, dites-vous bien, avant de commencer, que, moi, Labergère, je ne vous en veux pas le moins du monde… Ça n'est pas votre faute si cet imbécile de Coxward est venu s'affaler dans votre avion, et je reconnais que vous avez tout tenté pour réparer le mal qu'il avait causé et sauver nos braves Parigots de la plus intense frousse qu'ils aient jamais éprouvée… vous avez risqué votre peau… ça a mal tourné… moi et Bobby, nous sommes ici en amateurs, c'est notre affaire… donc voilà ma main, mettez-y la vôtre, et c'est un bon *shake-hand* d'amis qui aimeraient évidemment mieux trinquer avec un vermouth exportation, à la terrasse du café Cardinal… ou Véron au choix ; mais qui, au moins, prennent la chose philosophiquement, en braves garçons qu'ils sont, et qu'ils regrettent seulement de n'être pas plus longtemps…

Labergère, qui pourtant n'était pas sentimental, avait débité cette petite tirade d'une voix légèrement rauque, qui, venant du cœur, lui grattait le gosier.

Sir Athel prit la main qui lui était tendue.

– Eh bien ! et moi, fit Bobby en avançant la sienne, je ne vous en veux pas non plus… ça m'ennuie, voilà tout.

Les trois hommes se serrèrent vigoureusement les mains.

– Le serment des Horaces… dessus de pendule ! ricana l'incorrigible Labergère.

Sir Athel ne proféra pas une parole : pâle, mais très calme et de parfait sang-froid, il s'était agenouillé, avait ouvert la caisse que Bobby avait déposée sur le sol et

s'était emparé de divers instruments qu'il adaptait soigneusement.

Quand il se redressa, il rayonnait.

Malgré les épouvantables risques qui le menaçaient, lui et ses amis, la passion de la science le ressaisissait… car il allait procéder à l'une des plus intéressantes expériences auxquelles le vrilium peut se prêter…

– Restez à quelques mètres de moi, dit-il, il se peut que des éclats de pierre soient projetés qui pourraient vous blesser… mettons au moins toutes les chances de notre côté…

Armé alors d'une sorte de tarière, emmanchée au bout d'une forte tige de métal à laquelle était adaptée une petite sphère contenant évidemment le vrilium, il l'appliqua contre la muraille…

Il fit jouer un ressort : une étincelle jaillit, on entendit un grincement, comme d'un mouvement rotatoire d'une vitesse énorme… la tarière désagrégeait la roche de gypse et une poussière infinitésimale tourbillonnait et retombait…

– Victoire ! cria Athel. Cette muraille n'a pas plus de trente pouces d'épaisseur. J'en aurai raison.

Il retira sa tarière qui laissa un large trou : puis, patiemment, il recommença l'opération à côté. Ainsi font les cambrioleurs qui veulent détacher la porte blindée d'un coffre-fort. En quelques minutes, un cadre était formé, ne laissant plus entre les trous qu'un très petit intervalle.

Sir Athel alors modifia son appareil et à la tarière, substitua une sorte de masse, de marteau, et de nouveau un ressort joua. Cette fois, les étincelles furent plus fortes, crépitantes comme des coups de revolver. Et le panneau de pierre se fendit, se brisa, tomba… une ouverture était pratiquée, d'un mètre carré… permettant largement le passage d'un homme.

La route, les murailles, rien n'avait bougé.

Saisissant la torche, sir Athel se pencha à mi-corps par le panneau ouvert, et cria :

– Amis !… un prodige !… une grotte de diamants !…

V – Une ménagerie comme on en voit peu

De diamants ! Non. Mais de glace !

Éclatement de facettes, tourbillonnement d'étoiles, flamboiement d'astres.

Sous l'irradiation avivée par le geste des trois torches vriliennes, des girandoles éclataient, avec des fulgurations mouvantes, des couleurs de feu qui fusaient en poussière de cristal…

Ivres de la vie retrouvée dans cette apothéose de féerie, ils secouaient follement leurs flambeaux dont les éclairs, pareils à ceux du lycopode, provoquaient des ripostes de météores, des lancées d'aurores boréales, des girations de rayons, tantôt se brisant sur un plan sombre, comme un espace sans fond, tantôt jaillissant dans le vide comme des balles de plomb en fusion.

Sir Athel, enthousiaste, avait sauté le premier par l'issue ouverte et était tombé sur une plate-forme, sommet d'un vaste pylône d'où la grotte dominée semblait étendre à l'infini ses richesses de reflets et ses queues de comète.

Les deux autres l’avaient suivi.

Éblouis, les pupilles dilatées, ils regardaient, jouissant de cette ivresse de beauté, jouant comme des enfants avec ce kaléidoscope de splendeur, ayant tout oublié : les fatigues, les affres de la mort qui étaient passées sur leurs têtes, s’enveloppant dans cette magnificence qui les pénétrait, rallumant en eux la volonté de vivre !

Sir Athel, le premier, s’était ressaisi ; s’arrachant à l’étourdissement physique qu’il avait subi, il cherchait à se rendre compte des dimensions de la grotte, de son origine, de son orientation.

Il n’en pouvait douter, cette excavation glaciaire datait de périodes si lointaines que, jusqu’ici, la science n’a pu les calculer ; elle était l’œuvre d’un de ces bouleversements telluriques qui ont accompagné, déterminé la formation de notre sol.

Cette grotte était immense : cherchant à diriger la lumière de sa torche, il n’apercevait au-dessus de lui que des pics aux formes hétéroclites, aiguilles aux arêtes tranchantes, tours carrées comme des castels du moyen âge, plates-formes et balustres suspendus en dehors de toutes les règles de la statique…

En bas, des mamelons, des collines, des blocs d’où des pointes dardaient, comme s’élançant à la rencontre des stalactites qui pendaient des hauteurs.

Aussi des creux profonds, sombres, presque noirs.

Là-bas, aux dernières limites de sa vision, une énorme tache se plaquait sur la blancheur des névés, et une autre,

sur le sommet d'un des pics, cachant sa crête et qui lui inspira le souvenir d'une chauve-souris gigantesque.

Alors il s'aperçut que le froid était intense, surtout en comparaison de la température lourde dans laquelle, ils étaient si longtemps restés immergés… Et se tournant du côté de l'issue qui lui avait donné passage, il sentit que de là venait un courant tiède qui, vivement, filait dans la grotte.

Tirant de sa trousse un petit thermomètre, il constata que l'ambiance était de six degrés au-dessous de zéro, température sans danger pour l'organisme humain.

Alors il s'adressa à ses compagnons :

– Eh bien ! mes amis, que pensez-vous de ce spectacle ?…

– Inouï ! *beautiful !* magnifique ! *splendid !*

Les exclamations se heurtaient aux adjectifs, débauche d'épithètes.

– Comme mise en scène, dit Labergère, ça fait la pige au Châtelet !… il n'y manque que des figurantes en maillot !…

– Quel décor pour une féerie de Christmas ! compléta Bobby.

– Donc, vous admirez, reprit Athel. Moi aussi. Mais si vous m'en croyez, nous ferons trêve à notre enthousiasme. D'abord il fait froid…

– C'est vrai, j'ai l'onglée…

– Et il nous sera bon de prendre un peu d'exercice…

– Je ne m'y refuse pas… Ah çà ! où sommes-nous ?

– Sur le sommet d'un pic de roche et de glace, répondit Athel. Et je dois ajouter, pour vous arracher au rêve et vous ramener à la réalité, que sauf examen ultérieur, nous n'en sommes guère plus avancés que tout à l'heure : nous savons comment nous sommes entrés ici, mais nous ignorons absolument comment nous en sortirons…

– Diable ! je n'y pensais plus, fit Labergère. Comme quoi on ne peut jamais être un instant tranquille, même à cent pieds sous terre… ça ne fait rien, j'ai eu dix minutes de bon temps ! Maintenant, ô vous qui êtes le dieu de la sagesse, racontez votre petite affaire…

– D'abord, avons-nous tous nos outils… la caisse ?…

– Sous mon bras, dit Bobby. Je ne connais que la consigne…

– C'est bien… Le vrilium nous a rendu service, il nous aidera encore… Tout d'abord il nous faudra descendre…

– De notre perchoir, dit Labergère, mais ça ne me paraît guère facile…

– Ce n'est qu'un jeu… je vois des aspérités qui nous serviront d'échelons et en cas d'interruption, le vrilium nous taillera des marches d'escalier… mais, vous, monsieur Labergère, regardez donc autour de vous et dites-moi donc quelle idée vous vous faites de la grotte…

– Je la vois énorme… une vraie cathédrale… Mais, qu'est-ce qu'il y a donc, tout au fond, entre deux pics de glace… une chose colossale, toute noire… une forme

arrondie… et luisante…

– Je la vois aussi. Tout à fait immobile, n'est-ce pas ?

– Absolument… mais ce n'est pas la seule… on dirait d'énormes blocs de pierre noire… basalte, granit ? Peut-être quelque chose comme les moraines, ces roches charriées par la fonte des neiges et qu'on retrouve aux bords des glaciers…

– C'est possible ! fit évasivement sir Athel. J'irai examiner cela…

– Nous irons ensemble…

– J'irai, si vous me le permettez, j'irai seul…

Le ton péremptoire, presque autoritaire de sir Athel étonna quelque peu Labergère ; mais il commençait à le respecter profondément et ne répliqua pas.

– Occupons-nous d'abord de reprendre des forces, reprit sir Athel, de son ton redevenu naturel. Nous avons besoin de sommeil et il nous faudrait trouver un coin où nous n'eussions pas trop froid…

– Nous pouvons rentrer chez nous, hasarda Bobby, désignant de la main l'ouverture par laquelle ils avaient pénétré dans la grotte…

– Je crois que ce nous serait impossible, répondit Athel.

– Pourquoi ?

– Regardez vous-même ; l'aiguille sur laquelle nous sommes est revêtue d'une couche de neige durcie… Examinez bien, et vous verrez que le courant d'air chaud

qui vient de l'ouverture a déjà désagrégé la partie glacée qui le reçoit directement… elle ne serait pas assez dure pour nous servir de point d'appui… elle se déroberait sous nos pieds et nous nous briserions dans le vide…

– C'est pardieu, vrai ! dit Labergère. Mais alors, peut-être en déblayant la place avec le vrilium – car décidément il est bon à tout – nous pourrions, profitant de ce peu de calorique, installer ici notre chambre à coucher…

– Essayons ! dit sir Athel.

La flamme de vrilium fit merveille, cette fois encore. Sur un périmètre de quatre mètres, la glace et la neige furent écartées, puis la roche fut séchée et les trois hommes s'installèrent, sans grand souci de l'heure future.

Labergère et Bobby, épuisés, s'endormirent profondément.

Mais sir Athel veillait.

Certes, il savait bien que, sur cette plate-forme qui les isolait, lui et ses camarades ne couraient aucun danger immédiat. Mais une idée vague, obscure, le hantait et lui inspirait la crainte de complications nouvelles, plus terribles encore que celles qu'ils avaient surmontées…

Il attendit patiemment. Labergère ronfla, Bobby susurra. Ils dormaient profondément… il était libre d'agir.

Avec des précautions infinies, il se glissa vers la partie déclive de la plate-forme : ayant attaché à son front un bandeau métallique auquel était fixée une lampe vrilienne, il se mit à descendre.

Rompu comme tous les Anglais aux exercices du corps, à tous les jeux d'agilité et d'adresse, et de plus exceptionnellement robuste, sir Athel utilisa à merveille les moindres anfractuosités du roc et de la glace. Bientôt, il atteignit une sorte de corniche qui lui permit de prendre quelques instants de repos : il aspira largement l'air frais qui donnait à ses poumons une nouvelle activité. Bien qu'il ne pût se flatter d'être sorti, avec ses amis, de la passe effroyable où la fatalité les avait engagés, pourtant il ne s'était jamais senti l'esprit plus libre ni de vaillance plus active. Il avait accepté la lutte, il était certain de ne pas faiblir.

Il reprit la descente. Maintenant, il commençait à apercevoir le fond de la grotte, fait de strates congelées qui se chevauchaient les unes les autres, comme si le flot d'une rivière s'était tout à coup figé, en une brusque congélation qui avait arrêté ses mouvements pendant qu'ils s'accomplissaient encore.

Au pied de l'aiguille qu'il abandonnait, un large espace s'étendait, formant une sorte de mamelon, de teinte noire, comme les taches qu'il avait aperçues d'en haut avec Labergère. Cependant une couronne de glace entourait la base de toute cette partie, d'une blancheur éclatante, ne faisant que mieux ressortir la noirceur du bloc qui gisait au-dessous. Sir Athel posa enfin ses pieds sur cette galerie : il avait accompli la plus dure partie de sa tâche. Mais c'était maintenant surtout qu'il se sentait saisi par une curiosité si intense que son cœur battait à lui rompre la poitrine.

Avec une prudence que doublait la crainte de compromettre le succès de l'enquête qui s'imposait à lui, le jeune Anglais fit d'abord le tour de la couronne de glace, projetant la lumière aussi loin qu'il lui était possible.

Il aperçut encore des taches noires, mais de dimensions plus petites que celles déjà remarquées. Il sentit quelque chose craquer sous ses pieds : il détacha sa lampe, se pencha, regarda : il venait de marcher sur un objet qu'il avait écrasé à moitié et, l'ayant ramassé, il eut un cri de surprise.

Très versé dans la science paléontologique, il venait de reconnaître les os d'une aile qu'il reconnut aussitôt pour avoir appartenu à un Ptérodactyle, cet animal à jamais disparu, et dont le crâne avait suggéré au grand anatomiste Richard Owen cette pensée, que jamais organe de vertébré n'avait été construit avec plus d'économie de matériaux, pour allier la légèreté à la force.

Alors, comme si cette découverte avait corroboré certaine pensée qu'il n'osait pas, dans sa modestie de savant, s'avouer à lui même, il descendit résolument de l'îlot de glace et marcha vers l'énorme tache noire qui avait attiré son attention.

Et bien vite il reconnut que ce n'était là ni un bloc de basalte, ni une masse de granit, mais bien le corps entier d'un animal gigantesque, le mammouth, disparu, depuis des centaines de siècles, et qui ne nous est connu que par des squelettes ou parties de squelettes trouvés dans les profondeurs des couches paléozoïques.

Oui, c'était bien cette masse gigantesque, lourde,

véritable ébauche de la nature dont l'éléphant actuel est la descendante réduite au tiers. Et, avec une fièvre passionnée, sir Athel voyait, reproduit sous ses yeux, le prodige naguère déjà constaté en Sibérie : la conservation entière, absolue, par le froid, d'un animal colossal, avec sa peau, sa chair. Il se hissa sur les épaules du monstre pour considérer de plus près cette tête énorme avec ses deux défenses recourbées sur elles-mêmes ; il tâta de ses mains le poil raidi par le froid, il descendit jusqu'à ses pieds immenses qui semblaient taillés dans un bloc de marbre.

Oh ! il ne pensait plus alors au danger qu'il courait avec ses compagnons : il vivait son rêve de savant, palpant ces membres que nulle force humaine n'aurait pu soulever… quel triomphe pour un chercheur !… quelle réponse victorieuse aux adversaires de l'évolution !…

Et pris d'une sorte de folie, sir Athel grimpa sur le corps du mammouth, pour mieux examiner les autres taches noires qui – il n'en doutait plus – étaient des animaux préanthropiques, antérieurs à l'apparition de l'homme… et un premier examen ayant confirmé son hypothèse, il redescendit et se mit à courir à travers la grotte…

Ici, il retrouvait intact, dans son immobilité, séculaire, le megathérium, avec son train de derrière massif, avec ses pattes projetées en avant et armées de griffes pareilles à des sabres et qui saisissaient la proie en la lacérant.

Plus loin, c'était, couché sur le flanc, comme endormi,

le mastodonte, le proboscidien gigantesque, le géant des mammifères des temps primitifs, avec six mètres de hauteur, huit mètres de long, la trompe non comprise !

Là, surpris sans doute et immobilisé par le froid, le mégacéros, l'ancêtre de notre cerf, avec des cornes énormes se déployant en éventail et trouant l'air à une hauteur de quatre mètres ! Celui-là, penché sur ses jambes de devant, repliées vers le sol, semblait prêt à achever un saut interrompu par le cataclysme.

Il faillit tomber, s'embarrassant les pieds dans les écailles d'un crocodile monstrueux, mesurant plus de deux mètres, affalé sur son ventre, avec la gueule ouverte comme pour le combat.

Enfin, les deux chefs-d'œuvre de cette collection – le seul terme qui pût caractériser cette étonnante agglomération de monstres – c'était un brontausaure, le géant des dinosauriens, d'une longueur d'au moins quinze mètres, d'un poids de quinze tonnes !… il était étendu, son long cou relevé et dardant en l'air sa tête minuscule – et enfin la tache noire que Labergère avait aperçue, dressée sur la paroi d'un bloc de roche ou de glace, c'était le dinornis, l'énorme oiseau, prototype de nos autruches, et qui, du pied au crâne, mesurait plus de trois mètres… l'animal était resté debout, accoté contre la masse qui le soutenait… étonnamment conservé, avec ses plumes longues et raides, encore luisantes…

Quelle commotion terrestre avait pu déterminer ce stupéfiant phénomène !… Évidemment une vague de froid s'était abattue sur la région, si terrible, si foudroyante,

pourrait-on dire, que devant elle un groupe d'animaux avait tenté de fuir, oubliant, en cette évasion terrible, les rivalités et les haines… et par l'afflux soudain des neiges et des glaces, ils avaient été bloqués dans cette caverne où le froid les avait cloués, glaçant instantanément leur sang et leur moelle… puis l'abîme s'était refermé sur eux… les enterrant dans cette température glaciale et à jamais conservatrice…

Les siècles et les siècles avaient passé, et éternellement ces spécimens formidables des premiers efforts de la nature créatrice devaient rester ignorés… et il avait fallu, pour que ce repos fût troublé… que John Coxward, le boxeur, ayant volé une montre, vint, pour échapper à ceux qui le poursuivaient, sauter par-dessus le mur de sir Athel Random, et se réfugier, ivrogne affolé, dans le vriliogire !…

À quoi tiennent les destinées !…

De sa longue course à travers la grotte, sir Athel était exténué ; mais il ne pouvait abandonner ses compagnons qui, ne le trouvant pas auprès d'eux à leur réveil, auraient pu s'épouvanter et commettre quelque imprudence…

Le courageux Anglais – à qui la joie de sa découverte rendait d'ailleurs des forces nouvelles – remonta, à la force des poignets et des reins, sur la plate-forme où il avait laissé Labergère et Bobby…

Il les retrouva, calmes, immobiles, ronflant et susurrant…

Et, s'étant laissé tomber sur le sol, il s'endormit

profondément.

Hélas ! son sommeil eût-il été aussi paisible, s’il avait pu deviner l’effroyable catastrophe qui allait se déchaîner sur Paris !

VI – Écroulement

Bobby s'éveilla le premier : dans son demi-sommeil, il se voyait, au bord de la mer, aux environs d'Hastings, dans le petit cottage du village d'Inverstead, délicieuse maison de quatre pièces – avec basement – que Mrs. Bobby avait héritée d'un oncle, et dans laquelle ils avaient rêvé de finir leurs jours.

Il eut un tressaillement subit : quelque chose venait de lui tomber sur l'œil. Il se secoua : la même impression se renouvela d'une pichenette sur le nez… cette fois, il éternua, puis s'ébroua, ouvrit les yeux… Sa tige vrilienne était fichée un peu loin de lui : il ne vit rien de spécial et encore reçut une nasarde.

Décidément, il se passait un fait bizarre : il porta la main à son visage et la sentit mouillée. Puis, descendant à son collet, il constata la fâcheuse vérité… son vêtement, son gilet, sa chemise étaient littéralement trempés… il pleuvait !…

Il bondit sur ses pieds qui claquèrent sur une flaquette d'eau…

– Hé ! messieurs, cria-t-il, alerte !… nous sommes inondés…

À sa voix, Labergère et Athel s'étaient brusquement éveillés… et tous deux, éprouvant la même sensation d'humidité, poussèrent des exclamations de surprise…

– Une inondation ! fit Labergère. Ça me rappelle Ivry ! …

Mais sir Athel n'avait nul désir de plaisanter : bien vite, il s'était aperçu que cette pluie de gouttelettes provenait de la fonte des stalactites qui pendaient de la voûte… et en même temps, prêtant l'oreille, il lui sembla percevoir le bruit doux et persistant de ruissellements… en même temps, il n'était pas douteux que la roche sur laquelle ils étaient réfugiés avait perdu la plus grande partie de son revêtement de neige et de glace, et qu'ainsi disparaissaient peu à peu les saillies ou anfractuosités dont il s'était aidé dans son expédition nocturne.

– C'est le dégel, dit-il. L'issue que nous avons pratiquée dans la muraille close de la caverne a donné passage à un courant d'air chaud…

– Bon ! fit Labergère. On va pouvoir sortir le veston d'été…

Mais Athel se pencha vivement vers lui :

– Ne riez pas, lui dit-il à voix basse… c'est peut-être la débâcle, c'est-à-dire la catastrophe finale… qui sait si ces énormes quartiers de roche, retenus par la glace qui fait l'office de ciment, ne s'écrouleront pas sur nous…

– Diable ! voilà les bêtises qui recommencent… je demande à m'en aller…

– C'est ce qu'encore une fois nous allons essayer…

mais ne nous dissimulons pas que la situation est plus critique que jamais…

Il s'interrompit tout à coup et, malgré son empire sur lui-même, sa physionomie exprima une angoisse si profonde que Labergère, en dépit de son insouciance, eut un mouvement d'inquiétude…

– Hein ? Qu'est-ce qui vous prend ?…

Athel s'était avancé sur l'extrême bord de la roche :

– Écoutez ! fit-il. Dites-moi, tous deux, si mes oreilles tintent, si je deviens fou… ou bien si réellement…

– J'entends quelque chose, dit Bobby d'une voix qui chevrota, on dirait qu'on remue là-dedans…

– Mais c'est vrai, cria Labergère. Ça grouille ici !… Regardez !… est-ce qu'il ne vous semble pas que ces énormes taches noires, remarquées à notre arrivée, se déplacent peu à peu…

Ils avaient rallumé leurs torches et se penchaient en avant, avivant la flamme pour qu'elle portât la lumière jusqu'aux profondeurs… et dans les masses de granit et de basalte, il y avait une sorte d'oscillation…

– Ces pierres sont donc vivantes ! Que se passe-t-il ? articula Labergère d'une voix étranglée…

– Il se passe, s'écria sir Athel avec désespoir, que nous assistons en ce moment au plus étonnant phénomène qui se soit produit depuis les premières formations de la terre… il se passe que, là, au-dessous de nous, autour de nous, des colosses monstrueux, engourdis depuis la

période glaciaire, c'est-à-dire depuis des époques dont nous ne pouvons calculer l'éloignement ; aujourd'hui, sous l'influence de la surélévation de la température – que nous avons déterminée, nous, moi surtout, imprudent et stupide ! – soudain se réveillent, ressuscitent de leur sommeil séculaire…

« Que va-t-il se passer ? Nulle intelligence humaine ne peut le prévoir !

Bobby, comme frappé d'une idée subite, se rappelant des mots entendus à l'école :

– Ce sont des animaux antédiluviens !… s'écria-t-il.

– Ni plus ni moins, mon petit père, fit le reporter qui s'efforçait de retrouver sa gouaillerie parisienne. Quelque chose comme le diplodocus du généreux M. Carnegie, que, si nous vivions encore demain, nous pourrions aller voir ensemble au Jardin des Plantes… quand ça vous marche sur un cor, ça fait mal, je t'en donne mon billet !…

Et, dans les profondeurs de la grotte, les mouvements s'accentuaient… C'était comme un froissement de lourdes étoffes, puis des coups sourds comme de lourdes poutres qui se seraient dressées de soi-même et se fussent, avec effort, arc-boutées sur le sol…

Il y eut un affreux craquement : de la voûte une masse se détacha, tomba avec un fracas effroyable, abattant les icebergs, rebondissant sur les roches, tandis que rauquaient, sinistres et jamais entendus par une oreille humaine, des barrissements d'épouvante et de douleur…

L'œuvre du dégel s'opérait avec une rapidité

foudroyante : autour du môle sur lequel se tenaient les trois amis, terrés en un groupe, paralysés par l'horreur du spectacle mal entrevu dans les fonds ténébreux, ce n'étaient plus qu'écroulements, les blocs de glace se désagrégeaient, entraînant dans leur chute des blocs énormes qui rebondissaient…

– Le vrilium ! Le vrilium ! cria Bobby.

Ah ! oui, le vrilium ! si puissant qu'il fût, est-ce qu'il pouvait lutter contre ce déchaînement tumultueux et colossal des forces naturelles !… est-ce qu'il pouvait soulever une montagne…

Pourtant, au milieu de ce désordre atroce, des animaux se dressaient, dont l'échine énorme secouait des quartiers de roches, glissant sur la peau épaisse et se brisant à leurs pieds… les voix formidables se répondaient, les pieds battaient le sol… ces évadés de l'âge tertiaire n'avaient-ils pas assisté déjà à des bouleversements identiques, alors que l'eau, la terre, le feu se livraient l'inimaginable combat des éléments non équilibrés… ils représentaient la force brute, l'instinct aveugle et tout puissant de la conservation, la persistance de la vie en des longévités fabuleuses, la cohésion des énergies premières en qui bouillait l'avenir des mondes.

Les hommes ! Ah, qu'étaient-ils en face de ces agrégats de muscles et de tendons, de ces Léviathans que la fable avait à peine osé décrire !

En vain, Labergère et Bobby – qui n'étaient rien moins que des lâches – essayaient de tendre leurs nerfs ; en vain sir Athel, éperdu, faisait appel à l'intelligence par qui l'être

pensant a vaincu la force…

Ils se sentaient amoindris, contractés, atténués jusqu'à n'avoir plus la notion de la résistance… ils ne parlaient plus, à peine s'ils pensaient : dans leur cerveau, qui s'anémiait, les choses perdaient leurs formes, leurs reliefs ; les idées chevauchaient sans plus se fixer ; le sens de la mémoire, de la comparaison, du jugement s'atrophiait…

L'eau tombait toujours, clapotante maintenant comme une pluie d'orage : les flambeaux de vrilium s'étaient éteints, et rien ne subsistait plus que les bruits fantastiques que produisait cette faune, évoquée tout à coup dans une palingénésie prodigieuse…

Et tandis qu'ils étaient ainsi, hypnotisés par le mystère, étouffés par l'inconnu, voici que la catastrophe finale s'acheva… dans le tumulte de fracas tonitruante, la grotte tout entière creva, se disjoignit… les roches trépidantes s'abattirent, les aiguilles de glace coupèrent l'espace comme des glaives d'argent.

Tout s'effondra, se disloqua, en un démembrement effroyable… les monstres hurlèrent des clameurs, des rugissements… et comme si l'invraisemblable voulait encore défier le possible, une partie de la voûte se déchira, d'énormes fissures s'ouvrirent.

Et la lumière du soleil entra, éclatante, en une ruée triomphale…

VII – L’invasion de Paris

C’était un dimanche, fin avril, un de ces beaux jours qui sont les hérauts du mois de mai.

Huit heures du matin : la ville paresseuse avait fait la grasse matinée. Avant de partir pour quelque partie de campagne, les hommes, languissamment, se reposaient au lit des levers matinaux de la semaine.

En ces quartiers populaires des Buttes-Chaumont, des rues Secrétan, Bolivar, Botzaris, les ménagères sont complaisantes aux ouvriers qui ont peiné toute la semaine : elles se lèvent les premières et, s’étant assurées que le bébé, bien endormi, n’éveillera pas son père, elles se glissent bien vite dehors pour les provisions du matin, courant les boutiques, attentives à la qualité des légumes et à la fraîcheur de la viande, préoccupées de ne pas trop écorner la paie du samedi, gaies, alertes, vivaces, bavardes, échangeant aux coins des trottoirs de rapides causettes, impatientes elles aussi, elles surtout, de s’évader vers quelque coin de banlieue où on boira de l’air – et d’autre chose – le petit riant et chantant sur les épaules de papa.

Le temps avait été mauvais dans cette dernière

quinzaine ; c'était, par ce beau matin de soleil, une résurrection de lumière. Les visages et les cœurs s'épanouissaient. Il faisait bon vivre !...

Un de ces groupes de braves Parigotes s'était arrêté au coin de la rue Pradier et du square Boucher de Perthes, les papotages allaient leur train, sans malignité, tant le bien-être adoucit les caractères !

Tout à coup, la fruitière, campée sur le pan de sa porte et débitant une motte de beurre, resta hébétée, tendant, à bout de bras, son couteau de travail, et poussant un cri horrible, tourna sur elle-même, se précipitant à travers sa porte et la refermant d'un coup de pied.

Les femmes se retournèrent et des glapissements de terreur jaillirent de tous les gosiers...

Une forme noire, énorme, obstruait le fond du square, apparition démoniaque qui mettait sur l'horizon bleuté une colossale tache d'encre...

Et soudainement, sans qu'un seul mot fût échangé, les femmes s'enfuirent, se poussant, se bousculant, les jambes coupées, les gorges sèches, gloussant des appels éperdus... elles atteignirent la rue Bolivar, là se heurtèrent à d'autres groupes calmes, mais qu'elles affolèrent... là, derrière elles, un épouvantable monstre... le diable, hurlait une vieille en se signant.

Le diable ! d'autres riaient.

Elles étaient donc folles ! Justement deux sergents de ville passaient, placides. On se jeta sur eux, les mains agrippaient leurs pèlerines... indulgents, ils écoutaient,

interrogeaient… c’était là, au square…

Eux aussi crurent avoir affaire à des folles… mais comment si nombreuses ! C’est qu’il y avait quelque chose… Voyons voir !…

Du reste, la preuve qu’il se passait un fait anormal, c’est que toutes les fenêtres de la rue Laugier s’étaient ouvertes et que, dans leurs cadres, des êtres apparaissaient, têtes effarées, bras battant l’air en des convulsions d’horreur, les bouches grandes ouvertes et clamant…

Et au moment précis où les deux agents atteignaient le coin du square, apparut, frôlant la maison dont son dos atteignait le second étage…

Le mammouth, lourd, solennel, balançant sa tête monstrueuse, au front plat et large, en labourant le pavé de ses défenses recourbées, ses yeux à peine visibles sous les vastes loques de ses oreilles, arrivant, sans hâte, monumental, posant l’un après l’autre sur le sol qui s’ébranlait, les quatre marteaux-pilons qui étaient ses pieds…

Les deux représentants de la loi étaient restés cloués sur place, sans arrogance d’ailleurs, les yeux désorbités… le plus jeune, en un élan de vaillance, eut au poing son revolver d’ordonnance et à quatre mètres tira…

La balle ricocha, alla casser la glace d’une boutique…

L’autre, plus calme, dit simplement :

– Allons prévenir le poste !

Et pour qu'on n'oubliât pas qu'il était l'autorité :

– Circulez, cria-t-il à la foule des femmes qui, terrifiées, mais encore plus curieuses, obstruaient le coin de la rue Bolivar, rentrez toutes chez vous et que nulle ne sorte avant que M. le commissaire soit arrivé.

Le mammouth marchait toujours, dodelinant de la croupe, jouant de sa queue poilue qui battait l'air comme un gigantesque blaireau.

À la voix des agents, les femmes s'enfuirent, entraînant les curieux qui, peu à peu, s'étaient amassés, tous pris d'une panique folle : les uns courant vers la rue Manin ou cherchant à franchir la grille du parc, les autres lancés à fond de train dans la direction de la rue de Crimée… Mais ces derniers n'allèrent pas loin : car voici qu'au coin de la rue du Plateau, une silhouette terrifiante se dessina… le mégathérium, tatou gigantesque, de quatre mètres de hauteur, avec ses mâchoires bizarres, sa lèvre pendante… celui-là, fortement campé sur ses jambes de derrière, s'avançait par bonds, les membres antérieurs au-dessus de terre, jambes très courtes armées d'ongles formidables… le masque était horrible, diabolique – les yeux très proéminents roulaient en une alternative de blanc et de noir, d'un caractère effrayant…

Devant cette apparition nouvelle la ruée s'arrêta, fit volte-face, et la galopade reprit, en sens contraire, vers le grand Paris… et les deux monstres les suivirent, mais à distance, sans paraître pressés, allant au pas…

À ce moment, arrivaient au pas de course les agents requis, le sabre-baïonnette en main, prêts a tout combat

– comme s’il s’agissait d’une grève – et avec eux, le commissaire de police, un petit gros, plein de dignité, qui avait ceint son écharpe pour être plus imposant.

Mais les deux compères – d’avant le déluge – descendaient maintenant la rue Botzaris, et, comme si les dédales du quartier n’avaient pas de secrets pour eux, enfilaient la rue de l’Atlas… descendant vers le boulevard de la Villette… Le magistrat, correct, très pâle, reculait pour ne point les gêner… sans savoir que faire ; l’autorité cependant gardait bonne contenance…

Quand soudain, de toutes les rues avoisinant le square Boucher-de-Perthes – et en vérité n’y avait-il pas là un hommage discret à celui qui le premier révéla l’importance au temps quaternaire de l’homme sur la terre – d’autres monstres, d’autres géants, d’autres colosses surgissaient, l’hipparion, ancêtre de notre cheval, et d’une hauteur double ; le mastodonte, masse informe, véritable bloc de chair de quatre mètres de longueur, d’où jaillissaient comme des glaives quatre défenses menaçantes… d’autres encore que la science n’avait pas catalogués, ébauches mal équarries de rhinocéros géants, enveloppés de leurs carapaces comme d’une armure, avec sur le sommet du crâne de triples cornes acérées et dardées en piques, ondulations gigantesques de croupes, de cuisses gainées de cuir, d’épaules d’où saillaient des os pareils à des bielles de machines transatlantiques, tous, brontosaures, tricératops, reptiles marchant sur leurs pattes de derrière à la façon des kangourous.

Au-dessus de ces mamelons mouvants, quelque chose

oscillait, un petit amas d'os qui figurait une tête, fichée au bout d'un cou maigre et long de deux mètres et faisant comme un guidon de ralliement au troupeau de cauchemar : c'était l'iguanodon, mesurant plus de cinq mètres, équilibré sur son trépied, deux jambes postérieures et une queue sans fin, tandis que de ses membres antérieurs, ridiculement courts et armés d'un ergot redoutable, il semblait s'avancer hâtivement vers quelque lutte désirée, de se frayer un passage à travers les derrières qui se pressaient en muraille…

Tandis qu'après avoir vingt fois maladroitement essayé de prendre son essor, gêné pour l'éploiement de ses ailes nues de plumes ou d'écailles, un monstrueux ptérodactyle – de dix mètres d'envergure – enfin surmontant les maisons et lourdement, gigantesque aéroplan, volait au-dessus de Paris…

C'était l'invasion des prodigieux aïeuls, évadés de leurs tombes !

La troupe dévalait vers les boulevards extérieurs, suivant la pente déclive du terrain. Au coin de la rue de l'Atlas, le mammouth avait heurté une colonne d'affiches qui s'était abattue d'un bloc ; au boulevard de la Villette, le mastodonte était entré en conflit avec le bureau des omnibus qui avait oscillé, puis s'était écroulé… un tramway arrivant à toute vitesse, le brontosaure qu'il avait frôlé eut un brusque mouvement qui jeta hors de ses rails la lourde voiture, bondée de voyageurs… le trolley se brisa, tomba sur l'ancêtre, déchargeant sur lui un millier de volts… cela le mit en colère, et allongeant le

pas, il s'enfila dans le faubourg du Temple…

On ne comprenait pas, on fuyait, on hurlait… c'était la panique universelle dans toute son horreur… un gamin affolé criait :

– En voilà des sales bêtes… ils ont des poils aux pattes…

Devant cette inondation de chairs et d'os, que nulle digue ne pouvait tenter d'arrêter, c'était la fuite irraisonnée, en un tourbillon d'épouvante.

L'iguanodon, plus actif que les autres, passa à toute volée, dépassant la troupe ; parfois il s'arrêtait, et par une des fenêtres ouvertes au second étage passait la tête, regardant par simple curiosité, sans doute, et c'était dans un ménage surpris des ululations terrifiées… sans s'émouvoir, il continuait son chemin, comme sachant où il allait… et comme, pendant quelques instants, il resta, place de la République, nez à nez avec la monumentale effigie de Marianne, ceux qui dans la foule eurent le courage de regarder virent, accroché à son cou, véritable loque, quelque chose qui ressemblait à un homme…

L'iguanodon repartit… les autres apparaissaient au carrefour du funiculaire de Belleville… Là, une hésitation, d'où une collision, la voie étant trop étroite pour les mouvements de ces reins étonnants qui cherchaient à faire volte-face et, bousculés, cognaient les deux côtés de la rue, défonçant ici une boutique, là une vespasienne qui dégringolait avec fracas. Pour un peu, ils eurent renversé la caserne.

De se sentir aussi gênés, cela les enragea, et, s'arrachant à l'étau de leur pression mutuelle, ils se lancèrent : les uns par le boulevard Saint-Martin, d'autres vers la Bastille ; d'autres, ayant suivi l'iguanodon, s'engagèrent dans la rue Turbigo ou la rue du Temple… et toujours la foule fuyait éperdue, les chevaux entraînaient à grande volée les omnibus subitement vidés, les cochers dévalaient de leur siège, les wattmen lâchaient les autos ; on baissait à toute vitesse les volets de fer des magasins… c'était un désordre indescriptible, avec, dominant les grondements des thérions, les clameurs des hommes, les glapissements aigus des voix de femmes… et la nouvelle de cette invasion infernale éclatait à travers Paris, les téléphones, les télégraphes, les pneumatiques emportaient de tous les côtés ces invraisemblables informations qui, d'abord, semblaient une colossale mystification…

On mobilisait les troupes, on lançait la garde républicaine, les conseillers municipaux avaient voulu courir à l'Hôtel de Ville… toutes les issues étaient encombrées… une sorte d'ornithorynque avait bloqué la station du Métro, place de la République, et dans les souterrains, les voyageurs refoulés s'exaspéraient et réclamaient leur argent !

Justement, ce matin-là, M. Lépine avait été appelé en banlieue par une affaire urgente. M. Davaine, le chef de la Sûreté ; M. Larmion, le chef de la police municipale ; M. Ostriot, le secrétaire général, attendaient des ordres du ministère de l'Intérieur. Les avis se croisaient, contradictoires.

Enfin le préfet arriva et entra dans son cabinet dont les fenêtres, grandes ouvertes pour aspirer les premières bouffées de printemps, donnaient sur le quai.

Ne sachant rien, venant de la rive gauche, il ne comprenait pas pourquoi tous ces fonctionnaires étaient groupés là, frémissants :

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il de sa voix brève, autoritaire.

Tous voulurent répondre à la fois ; et successivement les informations manquaient de clarté.

– Quoi ? demandait-il, une ménagerie qui s'est échappée !... Des lions, des ours, des tigres !...

– Pis que cela ! des animaux monstrueux, inconnus, qui dévastent Paris, qui massacrent la population...

Le téléphone appela. M. Lépine s'y précipita.

– Allô ! monsieur le ministre de l'Intérieur !... des renseignements !... je procède à l'enquête !... Comment ? sur les boulevards ?... Un serpent de vingt mètres de long dans le passage des Panoramas ?... Bien ! j'y cours !... Ne serait-il pas urgent d'avertir M. le ministre de la Guerre... le gouverneur de Paris !... Hein ! oui ! monsieur le ministre, je réponds de tout !... À tout à l'heure !...

Il replaça le cornet, puis se tournant vers son personnel :

– Moins on comprend, dit-il, plus il convient de déployer d'énergie... il doit y avoir, comme toujours, une exagération folle... des monstres !... est-ce qu'il y a des

monstres ?…

Une clameur éclata :

– Là, là ! derrière vous, monsieur le préfet ?…

M. Lépine tournait le dos à la fenêtre ouverte. Il sentit que quelque chose se posait sur son épaule et lui frôlait l'oreille. Il se retourna précipitamment… et son nez heurta celui de l'iguanodon.

L'horrible bête, par la rue du Temple et le boulevard Sébastopol, avait atteint le boulevard du Palais, s'était arrêtée – sans raison appréciable – devant la préfecture de police et, trouvant à hauteur de sa tête une fenêtre ouverte, y avait engagé la moitié de son cou… et balançait sa tête que terminait un bec corné, dans le cabinet préfectoral.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? cria le préfet, en se jetant en arrière.

– C'est l'invasion des monstres ! répliqua le chef de la Sûreté, qui savait tout.

La bête, d'ailleurs, n'était pas menaçante : d'un air abruti, elle exécutait un mouvement d'oscillation, stupide et sans but. Et pas d'armes pour se défendre !… Le préfet courut à la porte et avisant dans le couloir un agent qui somnolait dans la douce ignorance de la catastrophe :

– Brigadier, cria-t-il, venez…

L'autre fit un bond et s'élança.

– Tirez votre sabre, commanda M. Lépine, et coupez-moi ça !

Ça, c'était le cou de l'iguanodon.

Le brigadier fit tournoyer son arme, la lança d'une main sûre – et ne coupa rien. La lame rebondit sur le cuir épidermique et sauta en l'air.

Au même instant apparut, s'accrochant au balcon, quelque chose qui était peut-être un homme et qui se hissait au cou de la bête… et ce quelque chose roula avec un bruit flasque sur le tapis.

C'était bien un homme, oui, mais si dévasté, si chaviré, si affalé que cela n'avait plus de forme. Tandis que la tête – d'un mouvement monotone, oscillait toujours, touchant presque le plafond ; on releva le malheureux, on le dressa sur ses pieds, on lui soutint la tête, et M. Lépine s'écria :

– Mais je connais ce bonhomme-là ! C'est le détective Bobby !…

Il fallait le ranimer à tout prix : on le gava de kirsch. Ce n'était pas le whisky national, mais ça galvanisait quand même… et soudain M. Bobby se dressa, reconnut le préfet, se mit au port d'armes et dit :

– *By god, it is an awful affair !*

– Quelle affaire ?

– Je n'en sais rien… un trou, des trous, de la glace, des rochers, des formes noires qui remuent… et puis l'écroulement, un cou qui passe auquel je me suspends et qui m'emporte !…

– Expliquez-vous ! Qu'est-il arrivé ?…

L'iguanodon sembla regarder Bobby et d'un

hochement de tête approuver son récit… puis le cou disparut par la fenêtre comme un tuyau qu'on tire en arrière…

Bobby eut un long soupir : c'était l'évanouissement du cauchemar, pour un instant du moins. Et il s'expliqua plus clairement…

Incroyable, inexplicable, l'aventure n'en était pas moins réelle.

M. Lépine prit son chapeau et s'adressant à son personnel :

– Suivez-moi, messieurs ! Paris est en danger… Faisons notre devoir…

……………………………

Il se passait dans la grande ville des choses stupéfiantes.

Le tricératops s'était arrêté devant la Porte-Saint-Denis et ayant essayé d'y entrer, la trouvant trop étroite, s'était reculé et à la façon d'un bélier antique ; il se ruait contre les pierres, les cornes en avant, faisant jaillir en débris les pierres glorieuses de Louis XIV.

Le mammouth, plus calme, passait au petit trot, emplissant toute la chaussée, devant le Gymnase, stoppait un instant en face de la Maison Rouge ; il semblait las, maintenant, son pas devenait lourd et, arrivé devant Brébant, il plia les jarrets et se coucha, obstruant l'entrée du faubourg Montmartre.

Un brontosaure, qui mesurait vingt mètres de long,

avait voulu à toute force entrer dans le passage des Panoramas ; mais, à mi-corps, il avait été arrêté par l'exiguïté de l'arcade et restait là, la tête à la galerie des Variétés – côté des artistes – tandis que sa queue enguirlandait la terrasse du café Véron…

Sur les marches de l'Opéra, le mégathérium s'était dressé, comme un orateur qui veut parler au peuple, puis s'était appuyé contre les portes basses, en gardien vigilant prêt à accueillir les abonnés.

Le ptérodactyle, dont le vol était lourd, s'était juché, peut-être pour prendre haleine, sur une des corniches de la Madeleine… sa queue pendait, agitée, caressant de l'autre côté la statue de Jules Simon.

Déjà, trois heures s'étaient passées. Il était midi.

Enfin, l'autorité, convaincue de la réalité du péril, avait pris des mesures. Par les avenues désertées, l'artillerie arrivait au galop des chevaux aux reins trapus, amenant des canons, des mitrailleuses… dût-on bombarder la moitié de Paris, l'action devait être prompte et énergique.

Toute la population de la rive droite s'était renfermée dans les maisons, haletante, ayant perdu jusqu'au désir de la fuite…

En tenue de combat, les troupes avançaient prudemment, l'arme à magasin toute prête. Les obus dormaient dans les canons, impatiente du réveil ; les batteries s'étaient placées en l'enfilade des Boulevards, tandis que M. Lépine marchait, à la tête d'un corps d'agents, en avant-garde…

Et il se passa alors un fait non moins étrange que les précédents.

À mesure qu'on avançait, on voyait les monstres chanceler, tituber sur leur jambes monstrueuses, puis s'abattre… L'un d'eux, de sa masse énorme, remplit l'Olympia… un autre, celui de l'Opéra, se traînait jusqu'au groupe de Carpeaux et, ayant levé la tête pour savourer les lignes des danseuses, la laissait retomber…

Le gigantesque oiseau de la Madeleine semblait s'aplatir sur les pierres, puis glissait, et de sa masse flasque, comme vidée, qui tombait, engloutissait les baraques du marché aux fleurs.

L'énorme saurien des Variétés s'écrasait sur les dalles du passage, ayant le long de l'épine dorsale une fluctuation qui à chaque instant diminuait d'intensité… L'iguanodon de la préfecture, se traînant jusqu'au parapet qu'il essayait de franchir, tournait sur lui-même et tombait dans la Seine, où il écrasait une péniche dont les habitants avaient tout juste le temps de se jeter à l'eau…

Et, de tous côtés, le même phénomène se produisait…

Ces dégelés du Quaternaire ne s'étaient réveillés que mus par une vie factice, provisoire… ils portaient quand même la tare de leur vieillesse, de leur décrépitude, et, un à un, sous la pression de l'air ambiant, sous le soleil du printemps, inaptes à vivre en cette atmosphère de quelques centaines de siècles plus jeune que celle qu'ils avaient respirée naguère… ils mouraient, revenus trop anciens dans un monde trop nouveau. Et, à une heure de l'après-midi, Paris était sauvé…

Rayonnant, M. Perrier, le directeur du Muséum, examinait les cadavres de ces ancêtres et parlait joyeusement de faire construire de nouvelles galeries pour la reconstitution de ces témoins des temps Paléozoïques…

Oubliant ses projets de promenade campagnarde, la population entière de Paris se pressait autour de ces corps énormes, dont on riait parce qu'ils étaient inanimés : et les terrasses des cafés, et les débits de boissons se remplissaient… joueurs de bridge et de manille faisaient claquer les cartes sur les tables de marbre…

Mais qu'advint-il des acteurs de cette effrayante aventure ?

Hélas ! sir Athel Random ne reparut pas. Dans quel abîme avait-il disparu ? Sous quelle masse de roches avait-il été englouti !…

Et cependant qui sait ? On en a vu ressusciter qui étaient plus morts que lui…

Pauvre Mary Redmore ! Cette fois, tout espoir était perdu… et, pleurant, sous de longs voiles de deuil, elle retourna en Angleterre. M. Redmore eut bien l'idée d'intenter un procès à la Ville de Paris en un million de dommages-intérêts – de sages conseils le détournèrent de ce projet, au grand regret des hommes de loi qui s'y seraient enrichis.

Sir Athel avait emporté avec lui le secret du vrilium ! Et les débris du vriliogène étaient enfouis dans les profondeurs de la planète !

Mais Labergère !

Comment s'était-il évadé de ce pandémonium de pierre et de glace !

Quand le soir il reparut dans les bureaux du *Nouvelliste* pour rédiger le compte rendu de son excursion souterraine, il raconta qu'il s'était trouvé, sans savoir comment, dans un des souterrains du Nord-Sud, inachevé bien entendu… Sorti de là, il était allé prendre le bock si longtemps désiré et revenait réclamer sa place au grand soleil du journalisme…

Un banquet fut organisé en l'honneur de Bobby, qui y prit la parole en un discours qui rappelait quelque peu celui de Roosevelt et que Mrs. Bobby, très fêtée, écouta en pleurant…

Et ainsi se termina l'aventure la plus fantastique, la plus étonnante – et la plus navrante à la fois – de la première moitié du XXe siècle. Il se trouva même des gens pour dire que ce n'était pas arrivé.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mars 2006

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Patrice, Frédérique, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

[1] Charrette étroite et longue, dépourvue de ridelles, et servant essentiellement au transport des tonneaux.

[2] On sait que sont seuls vrais cockneys de Londres ceux qui sont nés dans le périmètre où peuvent s'entendre les cloches de Bow-Church.

[3] Ménestrel, en anglais. *(Note du correcteur – ELG.)*

[4] Jeunes filles de Buffalo, voulez-vous bien sortir ce soir ?

[5] Sous-officier d'un grade immédiatement supérieur à celui de sergent.